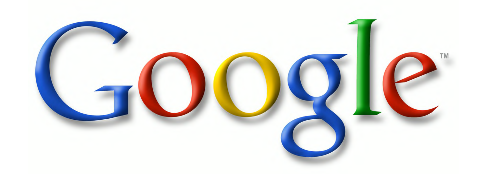
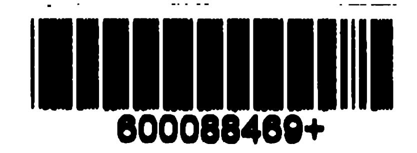
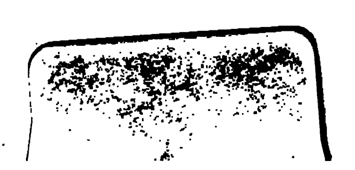

Google




600088469+



RELATIONS INÉDITES DES MISSIONS

DE LA

COMPAGNIE DE JÉSUS.

RELATIONS INÉDITES

DES MISSIONS DE LA

COMPAGNIE DE JÉSUS

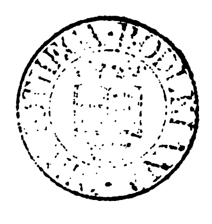
A CONSTANTINOPLE ET DANS LE LEVANT

AU XVIIe SIÈCLE

PUBLIÉES PAR LE P. AUGUSTE CARAYON

DE LA MÊME COMPAGNIE.





POITIERS
HENRI OUDIN, LIBRAIRE,
4, RUE DE L'ÉPERON.

PARIS
CH. DOUNIOL, LIBRAIRE,
29, RUE DE TOURNON.

1864

Quand on entend parler de l'Orient, — de cet Orient compris entre Athènes, Constantinople, Damas, la Mer Morte et le Nil — on se prend, si l'esprit est encore jeune, à rêver poésie : on se rappelle la Grèce et la mythologie; l'Asie Mineure et les contes du vieil Homère; les Arabes et les Mille-et-une Nuits; la Terre-Sainte et les récits bibliques; Jérusalem et les Croisés. Ces souvenirs et bien d'autres encore réveillent vivement l'imagination, et la voilà, avec ses grands yeux, contemplant ces régions décrites et chantées dans toutes les littératures; admirant l'une après l'autre toutes ces montagnes : de l'Athos au Liban, de l'Olympe au Sinaï; tous ces fleuves : de l'Eurotas au Jourdain, de l'Ilissus au Nil; toutes ces villes :

d'Athènes à Jérusalem, de Constantinople à Memphis; tous ces monuments : du Parthénon aux Pyramides, de Sainte-Sophie au Saint-Sépulcre. Puis, repassant confusément ces belles histoires, arrangées par les grecs ou racontées par la Bible, on se prend à soupirer de n'être pas venu au monde dans ces régions privilégiées, et volontiers on envierait le sort des turcs et des arabes! Mais tout cela c'est de la poésie, et s'il y en a beaucoup en Orient, il faut l'avouer aussi, toute cette poésie est bien mêlée de prose.

Nous sommes portés à regarder l'Orient à travers ces charmantes lunettes classiques, mises devant nos yeux, à peine au sortir de l'enfance. Durant cette période, la plus heureuse de la vie *(saltem sic dicitur)*, où, sept ou huit de nos meilleures années, — de la première communion au baccalauréat, — se passent à faire des thèmes, des versions, des narrations, des amplifications, et même des vers latins, le tout à la plus grande gloire de

l'Orient; nous ne sortons guère de la Grèce, si ce n'est pour venir de temps en temps à Rome. Aussi, depuis l'âge où le baccalauréat réchauffe en nous l'admiration du grec, de la mythologie et des païens vertueux, nous restons sous les impressions poétiques de l'Orient. Les moindres ruisseaux de la Grèce nous sont mieux connus que le cours de la Loire et du Rhône. On dessinerait de mémoire l'Olympe et le Parnasse, et l'on ne saurait dire où est le mont Ventoux, à moins d'être né du côté de Montélimart. A force de pleurer sur les ruines de Troie, on oubliera celles de Sébastopol. Enfin, les grecs, si l'on veut bien s'abstenir des journaux contemporains, seront toujours pour nous des Platon, des Aristide et des Léonidas. Tout ceci soit dit sans attaquer le moins du monde les études classiques, ni même le baccalauréat, mais uniquement dans le but d'expliquer nos prédilections pour l'Orient.

Ces prédilections, il faut en convenir, ne

sont-elles pas justifiées par le plus grand de tous les exemples? Dieu lui-même ne semble-t-il pas avoir aimé par-dessus toutes les autres contrées celles de l'Orient? Il les a faites les plus belles de l'univers; il les a peuplées d'hommes célèbres et d'une multitude de grands saints; il y a opéré les miracles de sa puissance, et le plus admirable de tous, la venue de son Fils en ce monde.

L'Orient l'emporte donc sur les autres contrées de l'univers; mais, comme nous le disions, toute sa poésie est bien mêlée de prose, et même de la plus triste. Son histoire est le récit non interrompu de toutes les misères, de toutes les folies, de toutes les turpitudes humaines; et si Dieu semble avoir maudit ces régions, autrefois si privilégiées, on admire encore, malgré la grandeur de ses châtiments, combien il a été patient et miséricordieux.

Assurément l'Orient nous a montré une multitude de grands saints, de docteurs et d'apôtres. Notre Occident lui doit sa conver-

sion à l'Evangile; mais combien ces régions ont-elles vu naître de scandales et d'hérésies, de Simon-le-Magicien à Photius, et de Photius à la chute de Constantinople!

En lisant cette histoire de l'Orient chrétien, dont le premier chapitre se trouve écrit dans les Actes des Apôtres, et le dernier par les turcs le lendemain de leur entrée à Constantinople, on admire la patience de Dieu, arrêtant, l'espace de sept cents ans, les soldats de Mahomet, ces modernes Philistins, chargés de laver dans le sang des grecs les souillures de Constantinople. L'histoire de l'Orient, celle du Bas-Empire surtout, serait capable de faire désespérer de l'humanité, si, juger les autres nations sur l'histoire des grecs, n'était injustice et calomnie manifestes.

M. Rohrbacher, parlant de la chute du Bas-Empire, nous dit dans son style à lui : Il était tombé si bas, que sa chute ne fit pas de bruit! Si l'on n'admire pas le goût de cette phrase, on ne peut s'empêcher de partager l'indi-

gnation de l'historien, lassé d'enregistrer une interminable collection de turpitudes; et de considérer Constantinople comme une courtisane décrépite, s'affaissant sur elle-même et comme ensevelie dans sa propre corruption.

L'empire d'Orient finit honteusement comme il avait vécu, après avoir été pendant plus de mille ans la terre promise des hérétiques et l'affliction de l'Eglise romaine. Son histoire civile est le digne pendant de son histoire ecclésiastique. Pas un peuple sur toute la terre n'offre un pareil catalogue de vilenies, de duplicités, de trahisons, d'empoisonnements et d'assassinats juridiques: les lâchetés, les cruautés savamment pratiquées, la dépravation des mœurs arrivée aux dernières limites, voilà le résumé de tous les chapitres, la table des matières de tous les volumes de l'histoire bysantine. Si le peuple se plaisait dans sa corruption, il en pouvait admirer des types et des modèles sur le trône de Constantin, déshonoré par le plus grand nombre

de ses successeurs. On arrivait d'ordinaire à ce trône par l'assassinat de son prédécesseur : le moins était de lui crever les yeux, quand le poison ne semblait pas un moyen plus commode et plus sûr. Dans cette insupportable histoire, on pourrait, si telle besogne ne flétrissait le cœur, faire un total révoltant, d'yeux arrachés, de nez coupés, de membres mutilés, de vengeances atroces. Si l'histoire des sauvages Iroquois est horrible, celle des grecs soulève le cœur. Ce peuple, si mal conduit, si pressuré par des chefs incapables ou dépravés, valait son gouvernement ; à lui surtout peut s'appliquer le mot de M. de Maistre : Les peuples ont le gouvernement qu'ils méritent.

On nous pardonnera d'avoir ouvert cette désolante histoire du Bas-Empire ; mais elle est une justification manifeste des châtiments de Dieu. Si sa patience a été longue, sa justice aussi s'exerce depuis bien des siècles : Notre-Seigneur a jeté cette grande partie de

son héritage sous les pieds des turcs, et depuis quatre cents ans les grandes nations de l'Europe, au lieu d'exterminer les enfants de Mahomet, ou de les refouler dans les déserts de l'Asie, leur donnent la main pour les retenir et perpétuer leur domination sur les chrétiens de l'Orient.

Seule, l'Eglise catholique a pitié de ces malheureuses contrées et demande à Notre-Seigneur la fin de l'expiation. En attendant ces jours de liberté, dont l'Eglise a besoin pour étendre le royaume de Dieu, elle n'a cessé, depuis la chute de Jérusalem et de Constantinople, d'envoyer des pasteurs à ces populations opprimées, et souvent ces pasteurs sont devenus des martyrs.

Afin de préserver d'une perte totale les ruines de l'Eglise d'Orient, le Saint-Siége s'est le plus ordinairement servi des Ordres religieux. Si la Compagnie de Jésus est venue longtemps après les autres, dans cette vigne dévastée, elle n'a jamais cessé d'y travailler

courageusement, et ses travaux n'ont pas été stériles.

L'histoire de nos Missions du Levant est généralement ignorée. Ces Missions existaient depuis un siècle, quand les *Lettres édifiantes* les ont fait connaître à l'Europe. Mais comme alors il fallait donner du curieux et du nouveau, ou tout au moins du récent, ce premier siècle de travaux a été comme non avenu pour le public.

Les Indes, la Chine, le Japon, le Canada, le Paraguay et les autres parties de l'Amérique, ont trouvé de nombreux écrivains pour nous raconter les travaux de nos Missionnaires et la conversion de ces vastes contrées à l'Évangile. Les Missions du Levant n'ont pas eu d'historiens : si les Missionnaires ont écrit, bien peu de leurs relations ont été publiées ; la plupart, restées inédites, ont été se perdre on ne sait où, après la suppression de la Compagnie.

Comme il nous a été donné de recueillir

quelques fragments de la correspondance et des notes de nos anciens Pères, nous les publions, non pour combler cette grande lacune, dont nous venons de parler, mais plutôt pour augmenter le regret d'une perte peut-être irréparable ; car les détenteurs de nos manuscrits ne semblent pas disposés à nous les communiquer ou à les publier.

La rareté de nos relations du Levant peut aussi s'expliquer par la monotonie de son histoire religieuse. Là, en effet, les travaux des Missionnaires, leurs épreuves, leurs combats, leur succès offrent peu de variété. Les relations annuelles des Indes orientales et occidentales avaient souvent de l'extraordinaire à raconter ; celles du Levant sembleraient, au moins certaines années, la reproduction des précédentes. La patience à supporter des travaux ou des persécutions obscures et continuelles est héroïque ; mais elle offre très-peu de pittoresque au narrateur. Un de ces héroïques patients écrivait en 1659 : « J'ai souvent

« appris qu'on s'étonnait à Rome et en France
« de ce que nos Missions, qui ne doivent pas
« être moins fécondes que les autres de notre
« Compagnie, n'ont donné au public aucune
« *relation* de leurs progrès depuis leur établis-
« sement. Pour justifier ce silence, il me suffi-
« rait de dire que, travaillant dans le pays où
« le christianisme a pris naissance, ils ont
« imité les premiers chrétiens et pratiqué leur
« maxime, de faire beaucoup, souffrir davan-
« tage, et d'écrire très-peu; mais la véritable
« raison est que l'exercice de leurs fonctions
« se faisant parmi les turcs, les juifs, les
« hérétiques et les schismatiques, la pru-
« dence chrétienne les oblige de peu parler
« et d'écrire encore moins, pour se garantir
« des surprises et des violences. C'est ce qui a
« obligé jusqu'ici les Missionnaires de cacher
« ce qu'ils font et de l'ensevelir dans l'obscu-
« rité, se contentant de servir Dieu, sans
« chercher des témoins parmi les hommes,
« ni d'autres récompenses que lui-même. »

Un autre Missionnaire écrivait à la même
époque : « Les Missions (du Levant) ne sont
« pas des Missions royales, qui mettent aux
« pieds des Missionnaires des têtes couron-
« nées à baptiser, et qui leur donnent des
« princes pour auditeurs à enseigner. Elles
« ne sont pas de ces Missions éloignées qui
« peuvent tirer une partie de leur réputation
« de la longueur des voyages, dont la pre-
« mière découverte anime le courage des
« hommes apostoliques et enflamme leur
« zèle. Elles n'ont pas l'avantage de celles
« qui fournissent souvent l'occasion du Mar-
« tyre, et qui couronnent d'ordinaire leurs
« ouvriers avec l'épée des tyrans. J'avoue que
« ces Missions ont peu d'éclat, soit parce que
« l'on n'y dresse point de nouvelles églises et
« qu'on n'y pense qu'à la réparation des an-
« ciennes, qui tombent de vieillesse ; ou
« encore parce qu'il y faut servir Dieu avec
« une main toute cachée et brûler d'un zèle
« invisible, etc. »

Ce zèle des Missionnaires n'était pas toujours invisible, comme le dit le P. Besson, dont nous venons de citer les paroles; car, à son exemple, plusieurs de ses frères ont eu le bonheur de se dévouer au salut des pestiférés et d'y trouver le martyre de la charité, digne récompense d'une vie pleine de travaux et de mérites. D'autres ont fait des actions d'éclat; mais le plus grand nombre, comme le disent les deux auteurs cités, ont travaillé silencieusement, obscurément, et cachant leurs succès dans la crainte de les compromettre.

Nous aurions voulu donner une notice sur les Pères dont nous publions les Relations; mais nos recherches ont été complétement inutiles. La vie de ces hommes apostoliques est écrite, il est vrai, mais dans ce livre, dont la lecture se fera, quand tous les autres auront péri. En attendant cette lecture solennelle, remplaçons la notice de nos Missionnaires par ces paroles de nos livres saints, gravées

sur leur tombeau : *Gaudete autem, quod nomina vestra scripta sunt in cœlis.* (Luc. X, 20.)

Les manuscrits publiés dans ce volume proviennent de notre ancien collége de Louis-le-Grand à Paris, et de notre Université de Pont-à-Mousson. Nous les avons reproduites exactement et sans corriger l'orthographe assez défectueuse du P. de Canillac. Plusieurs mots indéchiffrables ont été remplacés par des points.

MISSIONS

DE LA

COMPAGNIE DE JÉSUS

A CONSTANTINOPLE ET DANS LE LEVANT

AU XVIIe SIÈCLE.

PREMIÈRE PARTIE.

(1609-1610.)

LETTRE DU RÉVÉREND PÈRE FRANÇOIS DE CANILLAC, DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS, AUX PÈRES ET FRÈRES DE LA MÊME COMPAGNIE, QUI SONT EN FRANCE.

MES REVERENDS PERES, P. X^{i}.

Puisque mes occupations ordinaires et extraordinaires ne me permettent point de satisfaire par lettres particulieres au desir de plusieurs de vous, d'entendre les particularités du succez de cette mission de Levant; je me suis resolu m'acquitter de ce devoir de charité, par une lettre commune qui vous representera en bloc ce qui s'est passé de plus remarquable dez son commencement jusques à maintenant. Et, bien que l'annee passée, on en-

voya une *briefve relation latine de nostre voyage de Rome icy*, toutefois, d'autant qu'on laissa quelques particularités de quelque poids et que d'autres furent legerement touchées selon le peu de loisir qu'on eust de la tracer [1], je reprendray le narré en sa source et suivray son fil le plus simplement, naifvement et briefvement qu'il me sera possible, le tout pour la plus grande gloire de Dieu, lui qui se rend admirable et aimable ez plus petits ouvrages de ses mains.

Les PP. Charles Gobin, et Guillaume Levesque, et nostre frere Claude Colomb, partirent de Paris le 21 janvier 1609, apres avoir au prealable, salué tres-humblement le Roy de glorieuse memoire, Henry quatriesme, premier promoteur, comme Roy tres-chrestien, de ceste tres-chrestienne entreprise, et receu de sa bouche royalle, assurance de sa singuliere et royalle protection en toute occurence, pour le service de Dieu. Et ayant pris par le chemin un autre frere coadjuteur, nommé Estienne Viau, passerent les Alpes au cœur de l'hiver, visiterent le sacro-sainct domicile de la glorieuse Vierge à Lorette et arriverent à Rome le huitiesme de mars de la mesme année. Je me trouvay à Rome

1 Cette relation latine est du P. Charles Gobin et n'ajoute aucun détail à la lettre du P. de Canillac.

par une secrete disposition divine pour avoir le bien si longtemps desiré, mais inesperé pour lors, d'estre associé et attelé à ce quaternaire, et parfaire le mistique nombre de cinq, signalé aux cinq pierres ou cailloux du jeune David, et sanctifié au beny corps du mistique David. Ce fut le bon jour du dimanche dict *In Passione*, que le R. P. Louys Richeome, nostre assistant, vint taster le pouls de mon courage sur ce fait, et le trouva si vigoureux, que bien que je fusse assez mal disposé de santé corporelle, il me donna bonne esperance d'obtenir, quand je m'en cuidois plus estrangé, ce fruit de mes anciens desirs. Je fus visiter quelques uns de ces lieux saints de Rome pour recommander ceste affaire à Dieu, et enfin receus commandement de me preparer pour faire la profession le jour solennel de Pasques, pour soudain aprez prendre la route de Constantinople.

Ainsi que nous mettions en ordre ce qui estoit necessaire pour nostre voyage, on nous cuida accrocher sur le lieu de nostre demeure à Pera ou Galata; car les mieux pratiqués de ce lieu ne cuidoient pas que le monastere de Saint-Benoist, ou nos Peres jadis avoient fait leur residence, fust propre à nos fonctions, pour estre escarté de la demeure des Latins, entouré des Grecs et des Armeniens, mais c'estoit à mon advis un artifice de l'ennemy

commun, qui n'ayant pu estouffer ce dessein à Paris par les menées d'un certain religieux grec, ennemy capital de l'Eglise romaine, le voulust plus finement dissoudre par un beau pretexte [1]. Dieu nous fist la grace de mepriser cette difficulté pretendue, esperant de la surmonter estant sur les lieux ; bien nous en prins, car bientost aprez l'on avoit minutté de deça la rupture de nostre voyage, soubs couleur d'attendre quelque meilleure saison,

[1] Nous ferons quelques emprunts à une relation inédite de l'établissement des Pères de la Compagnie de Jésus à Constantinople, antérieure à l'année 1657 et que l'on conserve à la bibliothèque impériale, fonds Jacob. 7.

« L'an 1583, Grégoire XIII, à l'instance de MM. les Pérotes, « habitants de Galata, envoya à Constantinople le P. Jules Man-« cinelli avec cinq autres de la même Compagnie, les recomman-« dant par un bref apostolique aux ambassadeurs de France et de « Venise, résidant pour lors à Constantinople.

« Les Pères prirent possession de l'église et maison de Saint-« Benoît en Galata, le 18 novembre 1583, comme il se voit par la « patente que leur donna Mgr de Germiny, ambassadeur pour lors « à la Porte-Ottomanne, et par celle que leur donnèrent les sei-« gneurs Pier Nani et Francesco Morosini, ambassadeurs pour la « république de Venise, qui leur donnèrent aussi plusieurs orne-« ments et leur témoignèrent beaucoup d'affection. Le P. Jules « Mancinelli, ayant passé quelque temps à Constantinople, fut « rappelé en Italie et mourut à Naples l'an 1618, avec opinion de « sainteté. Ses compagnons y demeurèrent faisant les fonctions de « la Compagnie avec beaucoup de zèle et d'édification, et ayant « servi les pestiférés, ils furent tous frappés de peste et en mou-« rurent tous jusqu'à nos frères coadjuteurs. »

et si les lettres trassées sur ce subject fussent arrivées avant nostre depart, l'affaire etoit encloüée ; nous eusmes aussi quelque difficulté, pour le regard de ceux qui nous avoient esté associés en la mission, la divine providence voulant donner ceste premiere pointe aux françoys, pour donner, comme je crois, moins de prinse aux calomnies qu'on nous debvoit dresser. Tant y a que nous cinq fusmes despeschés, aprez avoir baisé les pieds de Nostre Sainct Pere, qui se trouvait pour lors à Frascati, lequel monstra en son visage et maintien le contentement qu'il recepvoit de ceste entreprise, levant les mains et les yeux au ciel en action de grace, que de son temps cette ouverture se fist; louant du reste la pieté du Roy qui l'avait efficacement procurée, et, aprez nous avoir exhorté à nostre debvoir et accordé quelques indulgences et facultés, nous donna sa saincte benediction. Le lendemain nous allasmes prendre congé de N. R. P. General qui s'estoit retiré à Tivoli pour prendre l'air ; et peu de jours aprez, ayant esté favorisé des lettres de M: de Bresves, ambassadeur de Rome pour le Roy, qui avoit tout le premier mu ceste pierre, estant en l'ambassade de Constantinople, voire d'un passeport en langue turquesque, laquelle ce seigneur possede entièrement, avec la bonne grace des principaux de cet empire, nous nous embarquasmes

sur le Tibre pour prendre la mer en son embouchure vers Ostie et tirer à Naples. Ce fut donc le 10 du mois de may, en l'année 1609, que nous prismes l'eau; et sur les 5 heures du soir vismes la mer et taschasmes de passer outre; mais le vent contraire nous rejetta en terre tout à propos, pour secourir spirituellement plusieurs pescheurs provenceaux, qui viennent gagner leur vie sur ceste coste par la pesche, campés sous des pavillons ou tabernacles de feuilles; jamais ils ne firent si belle prinse que ceste soirée là, se laissant eux-mesmes enlacer dans les retz des semonces, que nous leurs fismes, de se servir de la commodité que la divine bonté leur mettoit en main, pour obtenir ou recouvrer le precieux joyau de sa grace au saint sacrement de la penitence. Les plus sages tost empognerent l'offre et nous entretinrent quelque partie de la nuict, pour ouyr leur confession generale, ou de plusieurs années; ce premier succez nous donna belle esperance du futur, prenant de là secrete assurance que Dieu agreoit nostre voyage, puisqu'il en recueilloit de si bonne heure des fruits. Le lendemain matin, nous fismes voile à terre en cinq jours aprez une furieuse tempeste et bourasque qui fit suër nos rameurs et nous fit jetter quelques pieces d'*Agnus Dei* en mer, et nous arrivasmes à Naples à temps pour y dire la messe. Nos Peres et Freres tant

de la maison professe, où nous allasmes loger, que du college et noviciat, nous firent un accueil digne de la charité de la Compagnie, voirement avec une extraordinaire demonstration, pour nous voir destinés à une si glorieuse et apostolique entreprise; plusieurs nous portoient saintement envie, et quelques-uns donnerent leur nom par escript, à ce qu'ils fussent mis un jour en rolle de ceux qui viendroient au secours.

Les galeres de Malte estoient pour lors dans le môle, prestes à lever l'anchre pour tirer en Sicile, mais si surchargées que nous eusmes de la peine pour y entrer, et s'il falut nous separer en trois bandes, Dieu l'ayant ainsi disposé, à ce que nous pussions aider davantage de gens, comme il avint, Dieu mercy, durant ce peu de jours que nous employasmes à trajetter ce bras de mer, qui fust depuis le 20 du mois de may sur l'heure de vespres, jusqu'au matin du 23 du mesme, que nous mouillasmes l'anchre dans le port de Messine. Nous allasmes droit en la maison professe de nostre Compagnie et y fusmes receus avec tous les signes d'une vraye et cordiale charité, qui dura tout le temps de nostre sejour qui fust de 22 jours; ceux du college et noviciat de la mesme ville et ceux du petit college de Regio de là du canal (ou se voit une colonne transparente qui a servy d'appuy au grand apostre sainct

Paul, preschant là en passant, selon la commune opinion et tradition) firent à l'envi pour nous caresser. Nous passasmes en ces quartiers là la bonne feste de Pentecoste et y ouismes plusieurs confessions, mesme des françois qui avoient leurs vaisseaux en ce port. Mais le temps nous duroit à merveille, comptant les heures pour jours et les jours pour mois, ne voyant aborder aucun vaisseau qui nous peut corporellement porter, ou nous estions pieça par desir et volontés; mesme despuis que nous perdismes une belle occasion d'une ....[1] françoise, ce sont des petits vaisseaux legers et habiles. Cependant que nous estions à Regio, jamais les sentinelles posées sur les hautes tours des villes ou costes marines, ou bien sur le bout des antennes des navires dressées en pleume. . . . ne firent meilleure garde pour descouvrir les allants et venants, que nous faisions sur le hault de nostre maison pour remarquer les vaisseaux qui entroient dans le port. Un jour entre autres, qui estoit le quinziesme de juin, nous en descouvrismes quelques uns qui portoient mine de venir en levant, mais voyant qu'ils passoient emmy le canal, sans tourner la prouë devers le port, nous prismes resolution de leur deputer, pour les accoster et prendre langue d'eux.

---

[1] Le mot est omis dans le texte.

A temps un pere et un frere prindrent une petite barque et les joignirent; et entendant qu'ils prenoient autre route, rebrousserent devers la ville, et s'estant apperceus d'une zarthie fort petite, l'aborderent et parlementerent avec les mariniers, tous provenceaux, qui tiroient à Corfou, et de là peut estre à l'archipelage. Le Pere empoigna cette occasion et serra le marché bien cherement pour la bourse, mais tres perilleusement pour nos personnes, comme vous ouirez tout maintenant; les voicy donc revenus avec le vaisseau naolisé, et nous bien, aises de pouvoir renouer le filet de nostre voyage. Mais les Peres de nostre maison, qui jugeoient de sang-froid le danger où nous nous mettions, et le peu de temps que nous avions d'une couple d'heures, prins pour nous fournir des provisions necessaires à un tel voyage, estoient tres-marris du marché. Cependant ils firent une diligence extresme de nous accommoder de tout ce qu'ils avoient en la maison et qui se peut achepter à cette heure là, que c'estoit la derniere du jour solaire, et nous accompagnerent de belle nuict jusques à la rive. Un de la troupe dit que les nuées s'entrouvrirent par trois fois avec un eclat de lumiere, que l'on voit parfois arriver à cause de certaines exhalaisons, ce qu'il print en bon augure pour nostre voyage; nous montasmes dans nostre barque, embarrassée de marchandises et par-

ticulierement de sardines salées, qui infectaient l'air des lieux de nostre retraite la nuit; nous fismes voile sur le champ et à l'heure fusmes allarmés de la venuë des galeres de Naples, craignant qu'elles fussent autres. Prenant le large, puis reprenant nos brisées, commençasmes a experimenter l'ennuy de calme et bonace, qui nous faisoit plus reculer qu'avancer. Si fusmes-nous tant favorisez par force de vent, que le 20 du mesme mois, de grand matin, nous nous trouvasmes dans le port de l'isle de Corfou, appartenante à la seigneurie de Venise. Il nous tardait jà de descendre, non tant pour nous rafraischir corporellement, que pour nous recreer avec la viande des Anges, mesmement durant ceste Octave de la Feste Dieu, que nous avions passée en mer; mais il nous en fallut passer bien plus longtemps. Je m'en allai donc avec un compagnon dans l'esquif, avec nostre patron et escrivain, droict au bureau de la santé, presenter nos bulletins et les lettres du feu Roy, que nous estimions nous debvoir donner toute franchise sur les terres venitiennes; et voyant qu'on ne nous faisoit aucune difficulté d'entrer dans la ville, me faisant mener dans une eglise des Peres de saint François, j'attendis que les autres s'y rendissent pour dire la messe. Mais les Peres de ceans, nous dirent qu'il y avoit deffense d'admettre à l'autel aucun estranger, sans

congé exprez de Monseigneur l'archevesque. Nous nous mismes en debvoir de l'aller treuver en sa maison, qui est dans le clos de la forteresse, à la porte de laquelle nous fusmes arrestez, attendant d'avoir congé de l'Illustrissime proveditеur gouverneur. Cependant nous fusmes arraisonnés de divers seigneurs clarissimes, qui commandoient en des galeres de la seigneurie et par rencontre nous trouverent en ceste porte. Ils nous parlerent et interrogerent d'un tel accent, que nous apperceumes bien de l'amertume qu'ils avoient contre notre Compagnie. On nous mena donc devers Monseigneur le Reverendissime, qui nous receut fort amiablement; regrettant de ne pouvoir nous recepvoir chez luy et traiter avec la mesme affection qu'il avoit fait aultres fois les nostres, voire, qu'il ne nous conseilloit pas de dire la messe pour obvier à quelque scandale. Quelqu'un de nous repartit que pour le moins nous la puissions ouir. Vous n'estes pas, dit Monseigneur, excommuniés; non, Dieu mercy. Mais si fusmes nous traités comme tels; car au retour de l'archevesque, allant vers la marine, on nous envoya un huissier, qui nous deffendit sur peine de la fourche, pour franchizer ce terme si pregnant, de mettre plus pied en terre. Ceste si sanglante parolle espouvanta aucunement nos mariniers, mais non

pas nous qui en dismes de bon cœur un beau *Te Deum laudamus*.

Arrivez que nous fusmes au lieu de nostre exil, c'est à dire nostre bateau, de vray nous y souffrismes une chaleur tres grande, quinze jours là que nous fusmes à l'anchre, bien en peine du party que nous debvions prendre, puisque nos gens ne faisoient estat de passer ces isles voisines qui dependent et relevent de la mesme Seigneurie. On ouit là quelques confessions de quelques françois qui estoient à Corfou. Enfin nos pilotes leverent l'anchre le dernier de juin et aprez avoir eschappé d'une fascherie ensemble, de nuict arrivasmes, le second de juillet, dedié à la Visitation de la Glorieuse Vierge Marie, en une autre isle des Venitiens dicte la Cephalonie, où nous eusmes plus de liberté qu'à Corfou, descendant en terre pour nous rafraischir et un jour de dimanche ouismes la messe en une petite eglise voisine à la marine, et receusmes la sainte communion de la main d'un religieux de saint François. Nous fusmes aussy visiter un certain village, où l'on nous venoit voir à merveille, nous faisant entendre en quelque façon le bon grec, duquel degenere beaucoup la langue vulgaire, qui se va tous les jours abbatardissant et se meslant avec l'italien et le turc. J'attribue au reste la franchise que nous eusmes à l'e-

loignement de la ville, où fait sa demeure le sieur provediteur de la Seigneurie, comme aussy au passe-port pour la santé, que nous obtinsmes de mesme par nostre serviteur qui nous servit bien ici, de celuy qui nous avoit donné entrée en la nave venitienne, comme nous dirons en son lieu. Sur cela nous apprismes que les trois navires de Venise qui alloient au Levant, estoient jà arrivés au Xanthe, qui est une autre isle assez proche de la susdite, et de la mesme republique, qui nous fit resoudre à quitter nostre zarthie, qui n'estoit encore preste à partir, et tascher d'entrer en l'une des trois; resolution plus heureuse qu'avisée, nous mettant entre les mains de nos ennemis capitaux; nous prismes donc congé de nos voituriers, après les avoir avec la grace de Dieu bien edifiés, et servis au tribunal de la conscience quelques uns; et sur une petite barque passasmes de là du port en une petite villette de la mesme isle, nommée Lussure communement, pour de là trajetter au Xanthe. C'est là, où nous fusmes accostés à bon escient des Grecs et de quelques Italiens ou Italianisés et vismes par rencontre l'evesque grec qui, outre l'habit commun de saint Bazile, portoit pour marque de sa dignité episcopale un chappeau bas et à grandes ailes, couvert de quelques estoffes de soye, et croisé d'une bande large, et doublé de velour noir, et en sa main son baston pastoral de

mediocre haulteur, de beau bois, à crosse d'argent, d'une croix de saint Anthoine; il nous fist bonne mine, voire nous offrit la collation, et partant nous donna sa benediction, sans que nous la luy demandissions autrement. Un prestre docte grec, qui a cogneu à Rome nos Peres, amy de l'Eglise Romaine, observant le celibat sans estre religieux, unique et sans exemple en toute la Grece à mon advis, fort versé en grec lettré, chose rare par deça, voire mesme parmy les prelats, nous vint saluer courtoisement, nous voulant traiter et loger pour ce soir; aussy n'avions-nous là autre retraicte que le petit bateau loué pour nostre passage du lendemain; ce qu'il fit avec beaucoup de charité. Nous employasmes le jour suivant et bonne partie de la nuict pour arriver au Xanthe, qui fut deux heures devant le jour, 9 de juillet. Dieu nous favorisa de tout, qu'avant que personne nous eust recogneu, par la diligence et habileté du consul françois, grec de nation et qui a du credit, et contente à merveille la nation françoise, nous fusmes reçus dans un des trois vaisseaux, nommé la Mule-Fuscarine, bien que nous eusmes de la peine pour embarquer nos hardes et partie des nostres qui les conduisoit. J'avois avec un autre de bonne heure prins possession de la place, qui nous fust accordée, à cause d'une furieuse bourasque d'un gros vent et n'eust esté que le sus-

dit sieur consul envoya exprez son fils au patron, il nous falloit laisser nos hardes en terre. Nous rangeasmes, ou pour mieux dire nous entrasmes dans notre petit coin, sous un des yeux de la proüe, où les maistres cables des ancres passent, qui nous incommodoient et de jour et de nuict. Et ainsi fismes voile sur la nuict, favorisés du vent qui, dans deux fois vingt et quatre heures, nous fit voir Cerigo, isle de l'estat venitien, où nous laissasmes quelques soldats, venus pour renouveler la garnison. Et le mesme jour, sur le tard, reprismes nostre route, entrant dans l'archipelage, les autres vaisseaux nous ayant laissé, l'un pour aller à Candie descharger la garnison; l'autre ne pouvant nous suivre avoit tiré en cartier et enfin fut prins par les corsaires turcs et pillé : où en passant faut faire remarquer la singuliere providence de nostre Dieu envers nous, puisqu'il nous delivra ou de la captivité manifeste des infideles, ou des algarades qu'on nous eust pu faire en Candie, nous plaçant en icelluy desdits vaisseaux, qui fut le plus fortuné pour ce regard. Mais poursuivons nostre voyage, qui pour les grandes bonaces de la mer, et chaleurs du soleil qui estoit en sa plus grande vigueur, traisnoit avec soy beaucoup d'incommodités et d'ennuis, et surtout pour l'eau qui se corrompant nous interdisoit le boire, si la grande chaleur ne nous eust contraint à avaler

avec contrecœur cette eau puante, laquelle nous taschasmes en la faisant bouillir de rendre plus supportable, mais comme nous approchions de l'isle de Tine (qui releve encore de Venise) où nous devions debarquer le . . . . de soldats du chasteau avec le sieur capitaine nouveau, voicy trois galeres turquesques qui comparurent prez d'une de ces isles; là, l'une de ces dictes galiotes s'esvanouit derriere l'isle, et les autres deux font semblant de venir à nous qui ne pouvions gueres nous mouvoir pour faute de vent. Le patron exhorte le capitaine à disposer ses soldats à faire leur devoir quand besoin seroit; le tambour et la trompette commencent à jouer; on deplie les etendarts, on prepare l'artillerie, et peu s'en fallut qu'on n'en vint aux mains. Pour nous, aprez nous estre reconciliez et confessez de nouveau, et entr'embrassez et disposez à tout evenement, nous taschions à convier les seculiers de recourir à Dieu, envoyant un crucifix que je portois, par un jeune garçon qui alloit par le vaisseau pour le faire baiser; ce que tous firent devotement, et quelques uns la larme à l'œil. Dieu nous avoit reservés à d'autres combats; on parlemente et chacun tire son chemin, et enfin arrivasmes en une petite isle, nommée Michone, tout proche de Tine.

Nos soldats prinrent leur party non sans avoir

esté consolez et secourus au faict de la conscience par les nostres, aussy bien que les mariniers et passagiers du vaisseau, et entre autres un marinier, malade à la mort, aprez s'estre confessé, print par le conseil d'un Pere de la pierre de Saint-Paul de Malte, et guarit. Enfin en ceste petite isle de Michonne, sujette au grand seigneur, nous receumes tout plein de courtoisie des habitants chrestiens, mesmement d'un papas, c'est-à-dire prestre à cause de la cognoissance de la langue grecque litterale, qu'ils remarquoient et admiroient aux Nostres. Nostre patron invita un jour de dimanche Mgr l'archevesque grec qui estoit venu en la dicte isle à les festiner en la place d'un navire, à l'abry d'une voile, tendue en tente; on tira le canon la premiere fois que Monseigneur l'archevesque but, et chasque fois qu'il falloit boire on entonnoit, Monseigneur le premier, et de main en main, un hymne ou chanson spirituelle, et donnoit-on le baiser de paix à celuy qui suivoit et qui recevoit le verre, lequel sert à tous. On nous invita sur le milieu du disner (nous avions desjà prins notre petit repas) pour tenir compagnie à Monseigneur, qui avoit cinq ou six, qui calogeres, qui papas, assis en table, et falut boire après l'evesque, mais sans chanter ny baiser; c'est la ceremonie commune et religieuse des grecs. Mais le menu peuple, en leurs

festins nuptiauls, demeurent dit-on, trois jours et trois nuicts sans se partir de la table, dormant sur leurs coudes. Là la tramontane nous constraignoit de demeurer encore plus longtemps que nous n'eussions voulu, jusqu'au penultiesme de juillet, que nostre Bienheureux P. Ignace nous obtint, comme nous croyons, le vent de midi, justement au mesme temps qu'on commença à Rome de l'invoquer et honorer solennellement, lequel nous porta en brief à la veüe de Chio. Nostre patron pensoit passer outre sans s'en approcher de plus prez; mais le vent contraire qui se leva à nostre grand regret, qui ne desirions que d'avancer chemin, et aussi que le bruit de la contagion qui estoit à Chio, nous ostoit toute pensée de nous y arrester, nous contraignit de nous engoufrer dans son canal et d'aller jeter l'ancre vis-à-vis, vers l'Asie, en la province dicte Natolie où nous fusmes jusque au 3e d'aoust, que derechef le bon vent se leva justement pour nous faire descouvrir de nos Peres et du sieur consul françois, qui avoient receu charge expresse de M. l'ambassadeur de France en ceste Porte de nous arrester jusques à autre advis de luy. M. le Reverendissime evesque de Tine, visiteur apostolique en tout le Levant, en avait escript de mesme encre et de mesme accent; c'estoit ensuite de l'opinion que le seigneur visiteur avoit pris,

et tasché de persuader à M. de Salagnac, que nostre venue n'estoit encore de saison. Nos Peres donc prindrent resolution, avec M. le Consul, de nous envoyer une barque armée de 20 avirons, avec deux des Nostres pour nous suivre. Le vent, ayant calé, les fit joindre à nous une heure de nuict et nous fit resoudre à faire descendre trois des nostres, et que les autres deux, c'est-à-dire un Pere et moy nous suivrions la divine providence qui nous vouloit tous preserver du danger que nous estions pour courir, si les nouvelles du courroux de l'ambassadeur de Venise, contre l'escrivain du navire, pour nous avoir donné place en iceluy, et avoir porté en Levant ceux qu'ils ne pouvoient supporter en l'Occident, fust arrivé à nostre patron, grec de nation, et de vie et de mœurs aucunement barbare, mesme sur le chant de la cholere et passion, avant nostre separation. Ceste providence, dis-je d'en haut, ne permit pas que nous passassions outre, donnant le loisir à la seconde fregate, qu'on despecha le lendemain matin, de nous atteindre et mener, ayant laissé nos hardes avec notre homme sur le vaisseau; nous abordasmes la gentille isle de Chio sur le soir du quatriesme d'aoust, en mesme temps que les galleres de Rhodes entrerent au port toutes triomphantes de la prise de quelques galliots chres-

tiens, qui leur avoit neantmoins cousté la vie du Bey, *id est* gouverneur de Rhodes.

Nos Peres nous firent tant de caresses qu'en brief, nous reparasmes le deschet d'un voyage long et fascheux. Ils nous firent voir les plus beaux lieux de ce petit Eden, et jardin de l'archipelage : mais entre autres choses, nous menerent à la fameuse et celebre Nostre-Dame, dicte Neamoni, c'est-à-dire nouvelle-seule, d'autant qu'en l'image miraculeusement nommée, la Vierge est depeinte toute seule, sans son petit Jesus. C'est un lieu elevé dans un petit valon, que les plus hautes montagnes font quasi en leur cime et faiste et cernent tout ensemble; où demeurent plusieurs religieux grecs, la plupart idiots et lais, sous un abbé absolu. L'Eglise est belle, voutée, avec plusieurs petits dômes divers, peints à l'antique; enrichie de plusieurs donatifs, tant des latins que des grecs. La sainte image est dans le chœur, à la main gauche de l'autel, serrée en sanctuaire, sur un treteau de bois, devant lequel par faveur speciale, faisant dresser une table pour soustenir nostre autelet que nous avions porté avec les habillements sacrez, je dis la saincte messe. Nous passasmes tout ce mois avec beaucoup de consolation non seulement pour jouir de la pie et douce conversation des nostres : mais aussi pour

la grande pieté que nous remarquions en ses chrestiens, qui, vivants parmy les Turcs et soubs leur empire, font honte à ceux qui sont au cœur de la chrestienté ; ils ayment et reverent singulierement la Compagnie, à la residence de laquelle ils confessent communement devoir cette devotion et ferveur, aprez Dieu ; ce qui nous donna bon courage pour venir cultiver ceste vigne de Constantinople, a ce qu'elle portast un jour semblables fruicts [1]. Et

[1] « Environ l'an 1590, nos Pères s'établirent en l'île de Scio. « Leur église y est fréquentée, comme celles de France. Ils ont « environ 250 écoliers, entre lesquels il y a douze ou treize petits « clercs, destinés pour servir à l'église. Quelques-uns d'eux deman- « dent d'entrer en la Compagnie ; ils sont envoyés à Messine ou à « Rome pour faire leur Noviciat et continuer leurs études. De là ils « retournent à Scio pour régenter, et après avoir régenté trois ans, « ils vont faire leurs études de théologie et le troisième an de pro- « bation en Italie, à la fin desquels ils retournent encore à Scio « pour prêcher, faire des Missions sur les îles de l'archipelage et « vacquent aux autres fonctions de la Compagnie ; d'où vient que « tous les Jésuites qui sont à Scio sont natifs du lieu : et de plus, « il y a en Italie environ une quarantaine des Nôtres, qui sont « Sciotes et ont pris leur vocation à Scio ; quelques-uns d'entr'eux « ont été avec nous à Constantinople ; d'autres demandent de nous « aider en nos résidences, qui dépendent de la province de France ; « quelques-uns aussi sont en charges, en la province de Sicile....

« Il y a eu à Scio quelques petits différends pour les dispositions « de ceux qui entrent dans la Compagnie : mais le cadi ou juge, « les termina en cette façon. Il fit venir tant les Nôtres que leurs « frères et sœurs, qui leur disputoient la disposition de leurs biens. « Le cadi leur demanda s'ils étoient tous enfants des mêmes père

n'ayant eu autres nouvelles, nous louasmes une de ces fregates armées de cinq bancs pour parfaire nostre voyage.

Nos Peres ne se contentant pas de la bonne chere qu'ils nous avoient faicte, nous donnerent un beau petit tabernacle tout doré, pour tenir le Sainct Sacrement, qui nous a bien servi icy, où semblables choses à tels usages, ne se recouvrent facilement. A temps nous partismes du port le 26 d'aoust sur le tard, et courusmes, en ce reste du voyage, qui fust de douze ou treize jours, risque de nous perdre plusieurs fois, par le mauvais gouvernement de nostre pilote turc, meilleur ivroigne que timonier de

---

« et mère : ce qui ayant été avoué de tous, il dit qu'ils devoient « donc tous partager le bien de leur père et mère. Les séculiers « dirent que les religieux devoient en être exclus ; le cadi repliqua, « que, pour être religieux, ils ne sont pas moins enfants légitimes de « leurs père et mère, et que partant ils doivent avoir la libre dis- « position de leurs biens.

« Nos Pères à Scio ont cinq Congrégations de Notre-Dame, pour « les gentilshommes, pour les jeunes hommes au dessous de trente « ans, pour les grecs, pour les écoliers, et pour ceux qui sont « destinés à l'Eglise.

« La procession du Saint-Sacrement se fait publiquement par les « rues avec grand appareil ; chaque Congrégation a son étendard et « érige son autel pour exposer le Saint-Sacrement. Ils ont quelque- « fois une quarantaine de nos écoliers habillés en anges fort riche- « ment, qui portent les armes de la Passion ou quelque figure du « Saint-Sacrement ; les cierges et les flambeaux de cire blanche s'y

vaisseau, qui nous faisoit passer par dessus les rochers. De plus, un jour comme il nous avoit laissé en une plage, où quelques marchands Turcs faisoient traite de bled, nous descendismes sur la rive, sur la parole que nos mariniers grecs (et les turcs avoient suivi le pilote en un bourg, pour luy tenir compagnie à boire), nous donnoient qu'il n'y avoit point aucun danger, mais à peine fusmes nous en terre, qu'un de ces messieurs s'estant apperceu que nous avions quelques oranges en la barque, se saisit d'un Nouveau-Testament, qu'un des Peres tenoit en main, et nous fit signe que si nous le voulions ravoir, il luy falloit donner de

« voient en très-grande quantité : car les Sciotes travaillent fort « proprement en cire. Les femmes Turquesques de qualité, prient « qu'on fasse passer la procession par leurs rues, devant leur « logis ; elles sont la pluspart grecques ou nourries avec les grec- « ques, et ont quelque affection au Christianisme.

« Il y a quelques années que l'isle de Scio fut affligée de séche- « resse. Les Turcs firent leurs prières publiques pour obtenir « de la pluie, mais sans effet. Les Grecs firent une procession « générale, sans que le ciel donnât une seule goutte de pluie. Nos « Pères furent priés de faire leur procession : ils la firent et por- « tèrent l'Image de la Congrégation des Gentilshommes, qui est « une sainte Marie-Majeure, envoyée par notre R. P. Général, à la « Congrégation. Avant que la procession fut achevée, la pluie « tomba en telle abondance, qu'elle mouilla, avec contentement, « tous ceux qui y assistèrent ; et les Turcs disoient que la *Meriem* « des papas francs étoit la plus puissante. Par *Meriem* ils enten- « dent la bienheureuse Vierge Marie. » (*Relation citée page 4.*)

ces belles oranges. J'eus peur qu'il fit autant de nos breviaires que nous avions porté du basteau pour dire nostre office, le long de ceste rive, et à temps, nous nous rembarquasmes sur le champ tout à poinct, pour ne voir de prez ce qu'arriva à un de nos freres, qui s'estoit à la bonne heure escarté en un petit vallon, pour quelque besoin sien particulier, et ne rendre par nostre presence et meslange l'accident dangereux. Un mauvais garnement qui l'avoit espié, je crois, et suivi de l'œil, prend, sans mot dire, la mesme route ; mais Dieu voulut qu'il rencontrast nostre frere Estienne au retour, et jà au decouvert du dict vallon ; neantmoins il le menaça par signes, de luy vouloir couper la gorge, le saisissant par le collet, et taschant de le ramener d'où il venoit; nostre frere tient bon, et se tiroit tant qu'il pouvoit vers la marine. Ce galant commencea à jouer du baston sur le dos, et des pieds au jarret de jambes, luy faisant plier le genoux jusqu'à terre. Bon Dieu! que devinsmes nous à ce spectacle, ne pouvant secourir nostre frere que de plaintes inutiles, desquelles les autres turcs ne faisoient guere de cas, aussi ne les entendoient-ils pas. Enfin nos rameurs grecs de nation en eurent pitié, et se jetterent en terre pour le secourir, qui furent soudain suivis des autres monselimans (musulmans), plus pour defendre leur frere de religion, comme je crois, que

pour luy faire lascher prise, ce qu'il fit neantmoins, au couster (aux dépens) de nos mariniers, qui en rapporterent quelques bastonnades bien serrées; et nostre frere se met dans la mer pour venir plus seurement à nous, l'eau jusques à la ceinture. Nous louasmes Dieu du succez, et apprismes à bonnes enseignes de marcher avec crainte et consideration parmy ceste gent. On nous dit bien par aprez que nostre turc qui s'estoit servi librement de la commodité de nostre fregate, qui estoit tout à nous par pasches expresses, finissant là son voyage, fit saisir ce miserable pour le faire punir. Pour nous, en recompense du bienfait, nous lui envoyasmes quelques oranges, et recouvrasmes les heures du frere qu'il avoit prins dans sa pouchette, mais non le chapelet qu'il luy arracha et defila en partie et en reserva les *Pater*, peut estre à s'en servir à leur façon, en disant a chasque grain le nom de Dieu, y adjoustant parfois quelques epithetes ou attributs, comme, Dieu est grand. Nous passasmes outre, et le lendemain mismes pied à terre vers la rive de la fameuse et ancienne Troyes, où l'on voit encore quelques ruines et fondements de ceste ville là. Un de nos freres par devotion marqua sur une de ces tables de marbre le sacro-sainct nom de Jesus, comme bon augure. Et enfin entrasmes dans le detroict de l'Hellespont, où il y a, d'un costé et d'autre, deux

chasteaux ou forteresses dicts Abidos, et Sesto, qui sont comme les clefs de Stamboul, pour parler à la mode du vulgaire, qui a corrompu le την πολιν du bon grec; nous commençames à voir la devotion apparente des monselimans (musulmans), qui pratiquent aux champs et à la ville leurs prieres, plusieurs fois de jour et de nuict, s'estant au prealable lavés ceremonieusement pour se presenter plus decemment devant Dieu. Et le vulge pense ce lavement s'estendre jusques à l'ame; mais les plus doctes demandent, outre ceste lavande exterieure, la repentance interieure du cœur. Il est bien certain qu'ils nous font honte en l'attention et reverence de dehors durant l'oraison, ne se laissant destourner, ou distraire par accident quelconque, et quand leurs cloches vivantes donnent le signe de l'oraison sur les hautes tours, ou esguilles des mosquées, ou dedans les palais, ou serailles des grands, on quitte toute sorte d'affaires pour la priere, laquelle, ceux qui ne peuvent aller à leur temple, font où ils se trouvent, les Bachats dedans leurs salles, sur des tapis qu'on estend sur l'heure expresse, les autres en leurs maisons, ou en belles campagnes vers le soleil. Nous descouvrismes enfin la ville, et incomparable en assiette, Constantinople, justement le 7 de septembre 1609, veille du bon jour de la Nativité de la glorieuse Vierge, auquel Dieu me fist

jadis la grâce par l'intercession de ceste sienne mere, de renaistre spirituellement en la Compagnie. Nous bordoyasmes terre à terre ses deux flancs, qui sont tornés vers les deux mers, blanche et noire, et vinsmes prendre terre vers Galata, dicte Bera, pour estre de l'autre costé du maistre port. Nous ne voulusmes pas mettre pied à terre sans l'avoir fait sçavoir à M. le Baron de Salagnac, ambassadeur de France, qui, par bonne fortune, se retrouva de restour des bains, voire revint exprez, ayant pressenti nostre venue; bien que quelques-uns firent leur possible pour le retenir, sous autre pretexte, mais dict-on, pour donner le moyen à nos contraires de nous donner le chasse soudain à nostre entrée, et nous faire rebrousser chemin de gré ou de force. Mon dit Seigneur nous envoya sur le champ un de ses drogamains (drogmans) et un janissaire pour nous faire escorte, nous faisant un accueil de sa singuliere affection à nostre endroit, et nous tint trois sepmaines environ en sa maison et table, avec mille caresses. Le bon Seigneur nous avoit desjà loué une maison (persuadé par les gens du pays que le lieu de Sainct-Benoist n'estoit à propos pour nos exercices) belle et bien située au milieu de la demeure des latins, mais la difficulté estoit de trouver eglise propre et commode, y ayant seulement une petite eglise ou chapelle, voisine de quelque cinquante pas, dicte

Saint-Sebastien, qui n'estoit officiée qu'une ou deux fois l'an ; cependant que nous estions occupés à penser à nous loger, il se presenta une occasion casuelle qui nous fit descouvrir quelque chose des menées de nos malveillants. Car M. l'ambassadeur voulut aller visiter le grand Bacha, ou premier visir qui gouverne absolument, pour dire ainsi, tout l'empire, qui estoit pour lors campé vers Scutaret, qui est vis-à-vis de Constantinople en l'Asie, pour parachever la suppression des Seraliers ou Balis, qui avoient mis cet empire, ces années passées, sans dessus dessoubs. Je me trouvay par fortune avoir dit la messe, qui fut cause qu'il trouva bon de me mener par maniere de pourmenade, avec un de nos Freres; abordés de là, nous passasmes parmy les tentes Turquesques, où les soldats estoient avec tant de modestie et de silence, que vous eussiez dit estre plustot celles d'anachorettes, que retraite de gens de guerre; si arrivasmes au pavillon du visir, qui avoit des distinctions et gardes de general d'armées avec deux haultes piques, ou javelines fichées en terre sur l'entrée. On nous mena jusques en la salle d'audience, ou l'on parle si bas, voire quand le Bascha n'y est pas, que c'est chose digne de marque. Là sur l'entrée de la chambre ou antichambre dudict, demeure son fol, qui porte tiltre de Santon, prez d'un baston d'ou pendoient de

vieux haillons et quelques ustensiles de bois de ce saint personnage, qu'il tenoit prez de soy. Par bonheur on porta un siege ou tabouret un peu hault couvert de broderies, pour faire seoir Monseigneur, tandis que le Bacha seroit prest à venir ; peut estre qu'il achevoit de lire l'alcoran, selon la coutume, tous les matins, avant que de traiter avec personne. Il vint enfin, et après avoir salué un peu de la teste, la main à la poitrine, M. l'ambassadeur, qui le salua de mesme façon sans oster le chapeau, s'assit sur un siege semblable à celuy de nostre ambassadeur, qu'on porta exprez sur les tapis posés en terre à la mode du païs. Le truchement faisoit son office, la toque de velour en teste, et tous les gens de Monsieur estoient rangés au-delà du tapis dans la mesme salle, la teste couverte; au courant du discours, le Bascha, à propos de quelque chose qui touchoit le Venitien, dict au truchement, qu'il avoit sceu que quelques prebtres latins estoient venus de nouveau, personnages dangereux et haïs de tout le monde, et qu'il estoit meilleur qu'ils s'en retournassent en leur païs au plus tost. M. l'ambassadeur repartit en nous qualifiant aultres que cela, et nous advouant pour gens que le Roy treschrestien, son maistre, luy avoit envoyé pour le service de sa maison et de toute la nation; le visir sembla se contenter, et ayant fait porter du sorbet

(c'est une boisson, ou les senteurs, le sucre et autres ingredients entrent) dans deux tasses de pourcelaine, fit un brind à nostre ambassadeur, et soudain aprez on porta une petite cuvette ou bassinet de mesme estoffe, pour faire boire toute la trouppe, l'un aprez l'autre. Cela faict, nous nous retirasmes avec le mesme salut que devant, estonnés d'un costé aprez l'attentat de nos ennemis, mais bien aises de l'autre de l'issue, cuidant en estre quitte à si bon marché. Mais nous avions affaire a des gens qui ont la haine de nostre religion par trop enracinée en leur ame, pour se contenter de ce petit attaque. Il fut question de nous loger, M. le Baron fit demander à Mgr le Reverendissime evesque de Tine, visiteur apostolique en tout le Levant, l'usage de la susnommée petite eglise de Saint-Sebastien, avec la reserve neantmoins du monastere de Saint-Benoist, pour tous evenemens; Mgr l'evesque fist responce que c'estoit trop, et qu'une suffisoit: aussy avoit-il destiné le dict Saint-Benoist à un hospital, qu'il avoit projetté avec les Messieurs de ceste ville, avec les plus belles spectatives du monde, disant de nous mettre au choix de toutes deux. L'incommodité que ces Messieurs alleguoient d'envoyer leurs enfants en ce quartier de ville esloigné de la demeure de France, avec l'affection qu'ils avoient jà conceue de ce riche hospital, qui devoit faire à

toutes les necessités de leurs familles, pour marier filles, etc., me fist resoudre à n'accepter l'offre d'eslire, me remettant à ce que, tant sa seigneurie Reverendissime, que M. l'ambassadeur et Messieurs de Bera, pour l'ayde et service desquels particulièrement nous estions venus de si loing, trouveroient meilleur, estant prest de loger, ou il leur plairoit, fut-ce bien dans les casuettes ou grottes, postposants toutes sortes de commodités temporelles et corporelles à leur service et prouffit spirituel. J'adjoutay bien qu'à la verité l'intention de Sa Sainctеté estoit que Saint-Benoist nous fut assigné; ces Messieurs montrerent de s'edifier assez de nostre offre et bonne voulonté, et furent d'advis que, par provision, on nous donnast l'eglise de Saint-Sebastien, plus proche qu'aultre à la maison louée par M. de Salagnac; l'on print jour pour nous mettre en possession de la dicte eglise. Mais ce qui se passa entre Monseigneur le visiteur et mondict seigneur, touchant l'election actuelle de l'hospital au susdict monastere de Saint-Benoist, que Mgr de Tine vouloit serrer et boucher, et M. l'ambassadeur demanda delay jusques à aultres lettres de Sa Sainctеté, aigrissant les esprits, differa la chose jusques au dimanche suivant, le 20 de septembre 1609, auquel iour, aprez avoir travaillé heureusement à l'addoucissement d'une part et d'autre, nous allasmes

dire la messe à Saint-Sebastien, y assistant M. l'ambassadeur et les principaux du lieu, et puis disnasmes avec la mesme compagnie de Monsieur et des aultres aux frais du dict seigneur au nouveau logis. Nous fismes faire des soutanes sans collet, avec les manches larges, et laissasmes croistre nos barbes, qui donne gravité et respect par deça. Tandis que nous accommodions la maison bien pauvrement, on travailloit de bonne sorte à la conversion de M. de Carlat, frere de M. l'ambassadeur, qui ne s'estoit encore pu resoudre, quelque diligence que Monsieur son frere y eust faict. La chose reussit si à souhaict, que sur le milieu du mois suivant, il donna le bon mot, et ressentit en brief tel allegement en sa maladie, qui le tenoit depuis quelques mois alitté, et l'avoit, au dire des medecins, quasi consigné aux sergents de la mort, qu'il put tout debout, voire à genoux, faire l'abjuration solennelle de l'heresie, en la chapelle domestique, entre les mains de Mgr le Reverendissime visiteur, vestu en pontifical, en la presence de M. l'ambassadeur de Venise et d'un grand nombre de gens qui y accoururent, le dimanche avant la feste de tous les Saints. Ce succez si fortuné nous mit en appetit du salut des ames et nous donna nouvelle esperance du fruict de cette mission; on nous avoit desja envoyé quelques enfants pour commencer quelque sorte de classe, ce

que les Peres firent sans livres, pour dire ainsy (car ils estoient encore dans le navire venitien) aussy bien que moi, de prescher le jour de la Toussaint, et les dimanches suivants, jusques à l'advent, que le P. Guillaume print la besongne, et ainsy l'un ou l'autre avons continué tous les dimanches du long et large de l'année; chose aucunement nouvelle en ces païs, où l'on se contentoit de l'advent et quaresme; mais j'espere que peu à peu ils entreront en appetit de la parole de Dieu, en tout temps. Bientost nous mismes en avant, parlant avec M. l'ambassadeur, le bien des congregations de Nostre-Dame, qui luy en fit prendre envie, estant de son naturel facile à se porter au bien et à la devotion; si en parla à quelques-uns de ses plus familiers et voulut jetter les fondements de ceste œuvre le 28 de novembre, qui estoit l'octave de la presentation de la Vierge, se mettant pour premiere pierre fondamentale de la Congregation. Avec luy s'inscrivirent ses drogomans et quelques autres de sa maison, nommement M. Lesdos, son aumosnier, qui a esté du depuis, à la requeste dudict seigneur, nommé pour l'evesché de Milo, en l'archipelage, qui fut esleu premier Prefect de ceste congregation, qui a apporté jà plusieurs beaux fruicts de devotion et de fréquence des SS. Sacremens, qui n'estoient encore en vogue, ni mesme en pratique en ces quartiers.

Nous naviguions, s'il nous sembloit, le vent en pouppe, a dix mille par heure, quand inopinement un tourbillon de vent nous cuida bouleverser, et mettre à fond irremediablement. Mais avant d'entamer ce faict, je veux raconter ce que M. l'ambassadeur nous fit voir, peu de jours avant la bourasque. Il y avoit une certaine sorte de gens parmy ceste nation mahometane, appelés Dervis, qui font profession de retirement et vie comme religieuse; pauvrement habillés, plusieurs à nuds pieds, et abstinens en leur manger. Ils ont diverses maisons ou monasteres espars en l'empire, qui dependent d'une maistresse maison, vers la mer noire, et portent honneur, dict-on, à saint Georges et saint Demetrie; deux fois la sepmaine, le lundy et vendredy, ils font une belle ceremonie, à la veüe de tous ceux qui entrent dans un clos couvert et quarré, entouré de galleries, d'où l'on void de bien prez les acteurs de ceste action, qui s'exhibent au millieu. Le superieur des susdits Dervis, assis à la turquesque sur un tapis, en l'une de ces galleries, qui sont un peu eslevées de quelques degrés, ayant un petit pulpitre devant soy pour soustenir son livre ouvert, fit un sermon en sa langue sur le texte de sa loy; ses gestes et sa voix nous donnoient a entendre qu'il parloit d'affection, reprenant, comme l'on dit, les mœurs des mauvais Dervis. Ses reli-

gieux estoient assis en ce fond, avec une modestie admirable, sans tourner les yeux ni la teste, voire les yeux clos. Le sermon fini, certains flutteurs, avec quelques voix doucement harmonieuses, entonnerent certaines chansons, qui sembloient charmer ces pauvres gens et les ravir, leur tirant parfois des soupirs et paroles pleines d'entousiasme. Le superieur parfois eslevoit ses mains, comme font, sans comparaison, nos prestres à l'autel durant les oraisons et canons; et tout d'un coup, *ex abrupto,* ils se levent tous et commencent le bransle des anges, que ces nobles creatures, disent-ils, danserent aprez leur creation. Le superieur, assisté de deux autres, pas à pas gravement, les mest en danse, et les autres, passant l'un aprez l'autre devant leur superieur, s'inclinant humblement, et hastant le pas petit à petit, commencent leurs tournoyements en piroyetant si habilement et vistement, que c'est merveille, sans se choquer l'un l'autre, les yeux clos comme des gens ravis. L'on recommence la danse par trois ou quatre fois; en la derniere, le superieur se mest parmy la meslée, et ferme la ceremonie. Je ne scay, si ces gens auroient tiré ce bransle d'une façon grecque qu'ils appellent *Chori angelici.*

On nous voulut bien faire danser un autre bransle le 13e de decembre, qui eschoit cette année là,

1609, au troisiesme dimanche de l'advent, et qui est memorable ponr le martyre de sainte Lucie, les reliques de la quelle reposent en la noble ville de Venise. Nous avions practiqué nos fonctions d'eglise à l'accoustumée, et retirés à nostre maison aprez le repas, discourions par ensemble auprez du feu, qui estoit bien de requeste pour le froid et neige qui estoit pour lors. Le Pere Charles descendit au bas du logis, en sa classe, pour dresser l'oratoire de la petite congregation de ses disciples, qu'il avoit, à l'imitation de la grande, commencée a dresser. Nostre frere Estienne estoit avec luy; et voicy entrer le Soubachi, qui commande aux janissaires de ce quartier de ville, avec bonne troupe de janissaires, avec leurs cornes d'argent et chaperons en teste, et les bastons en main. Le bon Pere, cuidant que ce fut des janissaires, qui demeurent ou practiquent en la maison de France, leur fit bon accueil, leur monstrant par signe ce qu'il faisoit. Le frere voulut monter en hault pour m'advertir de ces nouveaux hostes, mais ils le saisirent par le colet, et puis le menerent quant et les Peres, et le serviteur, où nous estions. Voyant entrer ces Messieurs si privement, je me doubtois de quelque chose, et dis, Dieu soit loué! Le Soubachi s'allat asseoir sur mon petit lict; nous l'invitasmes par gestes de se venir chauffer, mais il monstra de nous remercier assez doucement.

Le bruict, qui s'espancha par la ville de ceste visite, fit resoudre un bon nombre de soldats françois, qui, dez les guerres d'Allemagne, se rendirent aux turcs, et leur font service en qualité neanmoins de chrestiens, à y accourir et empescher par leur presence et credit (ils sont honorez et craints à merveille) quelque desordre coustumier en semblables accidents. Si ne nous cognoissoient-ils encore, que par le nom de françois. Un des drogomans de Monsieur (l'ambassadeur) y vint aussy, et d'un pas hasté lui en alla donner la nouvelle et le trouva qui avait desja sceu d'un chaoux, ou gentilhomme du grand visir, le commandement qu'il avoit de nous representer à son altesse. Monsieur l'ambassadeur avoit respondu qu'il ne manqueroit le jour suivant d'aller trouver le visir et nous representer, ne sachant pas que la chose fust si avancée; mais entendant, que nous estions ja ez mains des sergents, il se mit en chemin, sans attendre cheval, ni aultre equipage. Le chaoux susdict nous vint trouver, et nous mena quant et soy, avec telle presse, que nous n'eusmes le loisir que de prendre nos chapeaux, ayant nos grosses robbes de chambre et nos pantoufles aux pieds. Nous marchions pleins d'assurance, pour le tesmoignage entier de nos consciences, et faisions plus gaye mine que ceux qui nous voyoient passer, qui deploroient et pleuroient

ce desastre. Nous passasmes l'eau, et menés en triomphe par ceste noble ville, entrasmes dans le palais du Bascha, où quelqu'un des truchments de France arriva soudain, portant nouvelle de la venue de l'ambassadeur, à ce qu'on ne nous presentast auparavant. Le bon Seigneur, tout harassé, ne tarda gueres, et delà à peu (durant lequel temps on nous entouroit et regardoit par miracle) entra dans la chambre du divan, où les baschas s'assemblent, et où se traitent les affaires publiques. Nous y fusmes aussi appelés. Le premier visir venu, Monsieur (l'ambassadeur) s'assit à l'accoustumée, vis à vis de lui; on nous fit monter sur le haudet ou sauphat tapissé, laissant nos pantoufles au bas, prez du dict visir, qui fit grande instance, qu'on nous envoyast en nos païs. Mais Monsieur, repliquant avec merveilleuse efficace, sembla l'adoucir aucunement, si que la chose fut remise jusqu'à une autre fois, qui est quasy chose gaignée en ces quartiers. Tant y a, que Monsieur l'ambassadeur nous emmena libres et sans chaisnes, aussy n'avions nous pas mérité de les porter, entourés au grand contentement de tous les bons, et creve-cœur de nos contraires. Nous ne perdismes pas courage pour cela; ains continuasmes nos exercices comme auparavant, et passasmes le premier jour de l'an avec mediocre appareil, honorés de la presence de Monsieur l'ambassadeur et de

Monsieur son frere, qui se communierent en nostre eglise, et prindrent le disner en nostre maison, et avec eux tous les principaux religieux et quelques seculiers ; puis la feste de saint Sebastien titulaire de l'Eglise. Nous pensions avoir eschappé la tempeste, quand la veille, au jour de la conversion de saint Paul, Monsieur l'ambassadeur receut nouveau commandement de nous chasser, qui fut reiteré tous les mois une fois pour le moins ; jusques au mois de...... que par l'entremise du beau fils du premier visir, dit Ali-Bacha, on redit que, puisque l'ambassadeur de France s'opiniastroit de la sorte à nous retenir, nous demeurissions. Je serois trop long, si je voulois dire, par le mesnu, les moyens desquels s'est servy ce bon seigneur pour nous maintenir, comme il descouvrit les menées de nos parties, les presents qu'il fit deçà et delà à gros frais, ces apprehensions qu'on nous donnoit, les menaces etc. Si ne veux-je pas oublier à dire, que les oraisons extraordinaires de jour et de nuict que nous fismes pour fleschir la divine miséricorde, à accepter nos petits services au bien de ces ames, ou nous recepvoir en sacrifice et holocoste, si nostre sang ou captivité debvoit reüssir à plus de gloire pour sa majesté, fust, à mon advis, meilleure piece de nostre defence. Pour moi, je confesse qu'allant dehors, comme j'estois contraint de faire souvent, pour m'aboucher avec

Monsieur (l'ambassadeur), je prenois un crucifix à ma poictrine soubs ma robbe, à ce que, si par fortune j'estois supris en chemin, je vesquisse ou mourusse aux pieds de mons maistre. Le bouton du martyre estoit trop friand pour moy, il me suffit pour encore d'avoir esté du nombre de ceux qui ont esté en hasard de mestre la vie ou la liberté pour le Vicaire de Jésus-Christ en terre, duquel on nous disoit espions.

Rebroussons un peu maintenant le fil de nostre discours, pour y enfiler ce qui nous arrivoit à la journée, de plus remarquable. Sur le caresme prenant, Dieu qui nous avoit, par sa Providence, marqué et destiné ce lieu de Saint-Benoist, où jadis ceux de nostre Compagnie, il y a bien vingt cinq ans ou plus, avoient fait quelque residence, y laissant pour gage le corps de trois, que nous avons depuis trouvés, comme je diray plus bas, nous voulust, ce semble, doucement contraindre à nous y remuer, sans avoir egard aux imaginations, qui nous en avoient destournés de premier abord. La maison, où nous estions, qui est assez recente, commença à faire jour et manquer par les fondements, de maniere que nous fusmes forcés de pourchasser la retraite d'icy. Mgr le Reverendissime de Tine, craignant que cela n'altera son dessein de l'hospital, faisoit quelques difficultés, mais enfin nous l'octroya, soubs le bon

plaisir de Sa Sainteté, laquelle, justement en mesme temps, informée de ce qui s'estoit passé sur ce subjet, fist entendre à mon dict seigneur, qu'on nous donnast l'usage et possession de cette maison, sans approuver la pretendue relection d'hospital, qui ne manqueroit d'autre lieu. Nous remuasmes donc la derniere sepmaine, avant le caresme et y commençames nos ministeres d'eglise et de classe. On preschoit le jeudy et dimanche matin en italien, selon la distribution des eglises de ce lieu; et vendredy au soir, exposant le Saint-Sacrement aprez un devot *Stabat Mater dolorosa*, on discouroit sur quelques mysteres de la Passion. La Saint-Benoist, qui escheut en ce saint temps, fust solennement festée avec un bel appareil, entre aultre d'un theatre en demy rond de degrés sur l'autel, garny de lampes, sur le milieu duquel estoit le Saint-Sacrement exposé pour les quarante heures, qui vont chaque dimanche en l'une des eglises de Pera, par l'ordonnance de Mgr le Visiteur apostolique. Il y eut sermon, le matin en italien, et le soir en françois. M. l'ambassadeur fit porter son disner, y conviant les principaux, tant religieux que seculiers. C'estoit grand dommage que ceste eglise, venerable pour son antiquité, rare pour son assiette, belle pour les mosaïques, qui naifvement et richement representent, en espaliers sur les pans des murailles, les principaux mysteres de la vie

et Passion de Nostre Seigneur, demeura serrée toute l'année, excepté le jour du Saint, se ruinant sensiblement, en danger de s'ensevelir en brief dans ses propres ruines. Elle est posée sur un gros mur, qui serroit, dict-on, un grand clos, où toutes les bestes à laict s'assembloient, où de la ville de Constantinople on venoit achepter tout le laictage, qui a donné le nom de Galata, par la corruption du mot grec, à ceste ville de deça, dict autrement Pera, pour estre deça le canal. Le monastere est entouré de jardinage à plein pied du reste de la ville, d'où l'on monte un beau et large escalier à repos, jusques à une belle gallerie de bonne largeur, qui sert comme de porche à l'eglise, toute ouverte du costé de la mer, de laquelle on void vis à vis du serail du grand seigneur, et prez d'icelluy la fameuse sainte Sofie accompagnée d'un dôme et de quatre esguilles, qui servent, tant pour les cloches vivantes, desquelles j'ay desja parlé, que pour tenir les lampes qui ardent les nuicts precedentes à leurs festes solennelles, entre lesquelles est nombrée la memoire des trespassez, et tout le long (je dis la nuict) de la 12e lune jusques au renouveau de la suivante, qui est leur grande Pasques, qui dure trois jours, durant lesquels il ne fait guere bon cheminer, pour le moins il couste de bons aspres. Mais entr'eux ils s'entrebaisent au premier rencontre, en signe de paix,

qui sont toutes pieces du christianisme. De plus, de ce lieu, on voit la conjonction des deux mers noire et blanche, et par consequent voit-on entrer au port toute sorte de vaisseaux, et a-t-on le plaisir des sorties et entrées triomphantes, qui vont et viennent par ces mers, une fois l'an. Cette gallerie, en son flanc gauche, a deux maistresses portes pour entrer en l'eglise, l'une pour les hommes et l'autre pour les femmes, qui ont leur lieu distingué par treillis de bois, avec une tribune au-dessus pour les vierges, qui en ces quartiers ne s'osent montrer, non pas mesme à leurs proches, et pour ce, vont rarement ez eglises, et ce, à la poincte du jour, craignant que le soleil les attrappe par les rues. Le bout de ces dictes galleries s'abboutit à un treillis de fer qui serre une gentille chappelle voutée et desdiée à l'Annonciation de la Vierge, où les congregations s'assemblent; laquelle feu monsieur l'ambassadeur a faict magnifiquement peindre par un peintre grec avec les armes du roy trez chrestien et les siennes, et a decoré d'un beau parement blanc, ouvragé à la persienne avec la chasuble de damas blanc aussy.

Au reste, tant s'en fault que nostre demeure icy ait diminué le nombre des escholiers, comme l'on craignoit, qu'il est allé tousjours croissant, mesmement des grecs, qui avec une inesperée confiance

nous menent leurs enfants, ou parents; qui me faict esperer au courant du temps quelque bonne alliance, n'y ayant aultre moyen plus propre pour y parvenir *sensim sine sensu et absque suspicione doli.*

La Saincte Sepmaine se passa avec assez de concours de penitents grecs et latins, regnicoles et estrangers, ce qui s'est remarqué en toutes les autres bonnes festes de cette année 1610. Pour les françois, qui viennent sur nos vaisseaux, c'est icy leur principale et plus cherie paroisse, voire mesme jusques à quelques uns de ces soldats susmentionnés, qui sembloient avoir passé le Rubicon de salut, et quasi tous frequentoient nostre eglise et sermons avec l'estonnement de ceux qui les cognoissoient. Dez cette sepmaine peneuse, on commença à discourir en grec vulgaire en public, avec admiration de plusieurs, qui ne regardoient pas tant à l'accent et phrase, qui estoient plus voisins du bon grec, que du commun langage, que à l'affection et zele, qui nous portoit au delà de nos forces. On a coustume une fois tous les mois à sermoner en cette langue, comme en langue françoise en plusieurs occasions. Monsieur l'ambassadeur voulut estrenner la chambre, qu'il avoit faict accommoder prez du jubé de nostre eglise tout exprez, les trois derniers jours de la Passion, pour vacquer plus librement à la devotion. Mais qui eut dict, que les juifs nous eussent

favorisez en ceste Porte, donnant bon tesmoignage de nous, en temps et lieu, et quoy! de nous vouloir fier quelques-uns de leurs enfants, suppliant mon dict sieur le nous enjoindre : ce qu'il fit. Mais ils se sont retirés doucement, Dieu mercy, et ont délivré le C..... (le mot est omis dans le manuscrit) qui les enseignoit à part, de ceste corvée.

Le premier Visir passa en Asie pour attaquer les persans, ayant laissé, pour caïmacan ou lieutenant, le second visir, qui avoit trouvé mauvais le procedé contre nous, aussy bien que le mufti, chef supresme *in spiritualibus,* en ceste religion, qui, par une belle rodomontade, dict qu'ils n'avoient de quoy se soucier ou craindre, quand le pape mesme, et non que ses affidés, viendroit en propre personne se tenir icy, et que le Bacha, capitaine general et comme admiral de l'armée navale, qui nous avoit voulu comme pleiger (cautionner) prez du premier Bascha, pour l'amitié singuliere qu'il portoit à nostre ambassadeur. Et nous cheminions de bon train en nos exercices, quand vint la triste et deplorable nouvelle de l'enorme parricide, commis en la personne du grand Henri IV, nostre trez bon et trez chrestien Roy, de glorieuse memoire. Le bon monsieur de Salagnac, comme un de ses plus familiers anciens serviteurs, par je ne sçay quelle sympathie extraordinaire la pressentit en

songe, avant d'en ouyr la nouvelle, luy semblant d'arriver à la cour de France et d'y voir tout le monde en deuil, jusques à la reyne, qui, couverte d'un grand crespe, luy donna, de sa propre bouche royale, la nouvelle de la perte de son bon et cher mary. Dieu sçait combien ce seigneur regretta cette mort, qui assena, ce semble, le coup mortel, qui, en peu de mois aprez, le ravit de ceste vie. Nous participasmes à bon escient à la douleur, aussy bien qu'à la perte, recognoissant au reste là douce providence de Dieu en nostre endroit, qui n'avoit permis ce coup au fort de nostre orage, ou durant le gouvernement de ceux qui avoient juré nostre chassement. Monsieur l'ambassadeur ne manqua à ce qui estoit deu à la memoire d'un tel roy, faisant faire un office solennel, premierement en l'eglise de Saint-François, qui est la principale en cette ville, avec un bel appareil lugubre, faisant l'office Monseigneur l'evêque d'Andre, tout porté icy par cas fortuit, avec l'assistance des illustrissimes ambassadeurs de Venise et Raguse et toute la maison d'Anglotan, avec le beau frere de l'ambassadeur, qui ne pouvoit assister en personne à la messe. On se servit d'un de nous pour faire l'oraison funebre en italien, quelque refus que nous en fissions, pour le default de langue et d'aultres parties. Dieu voulut que le discours fust aucunement passable. Mes-

sieurs de Venise y eurent une periode honorable, sur le propos des amis de ceste couronne. Aprez l'office, monsieur de Salagnac se vint retirer chez nous, pour y prendre son disner y preparé, et quant et luy monseigneur l'evesque, MM. de Raguse, le R. P. vice-patriarche, et autres. C'estoit justement le penultiesme de juillet, veille de la feste de nostre B. Pere Ignace, que jadis, le dimanche precedent, le susdict vice-patriarche (qui nous monstre grande affection), par un fort honorable cartel, avoit faict publier par toutes les eglises de ce lieu. On chanta les premieres vespres solennellement avec un appareil meslangé de joye et de deuil. Le chœur et autels estoient richement parée de blanc, et la nef tendue en blanc et noir, parsemé de fleurs de lys et de larmes; et sur le milieu y avoit une magnifique chapelle ardente sur quatre colonnes blanches et noires en façon de marbre, meslé avec des pantes de brocatel blanc et noir, et un drap d'or sur le cercueil bandé d'une bande de velours noir. M. l'ambassadeur passa ceste nuict chez nous et la suivante. Le lendemain, un de nos peres chanta la grand messe du sainct, sur la fin de laquelle, on fit le sermon propre du jour. On y commença les 40 heures pour prier, tant pour l'ame du roy deffunct, que pour l'heureux regne du nouveau roy Louys XIII, et sur la closture de ladicte oraison, on fit un autre office so-

lennel lugubre, où le P. Antoine cordelier, bon predicateur, fist à ma requisition un petit panegyrique. Mais j'oubliois à dire qu'au jour de nostre Pere, M. l'ambassadeur, en notre consideration, pria à disner le susdict seigneur evesque avec un archevesque grec, de nouveau consacré, de nos amis, nommé Ignace, avec quelques religieux des principaux, tant grecs que latins. Nous continuasmes nostre train jusques à tant que M. de Salagnac se partit, pour aller aux bains, qui sont en certaines isles, ou en l'entrée de l'Asie, non gueres loing d'icy, d'où il rapporta, non la santé, mais le mal qui l'emporta, trop tost pour ceste mission, comme voyrez tantost. Il me recommenda en son depart, qui fust aprez la Nostre-Dame d'aoust, qui nous avoit esté comme solennelle en confessions, de fester le jour de saint Louys avec singulier appareil, desirant introduire ceste feste ici comme solennelle pour la nation françoise : ce qui fut faict avec grand'messe et sermon, où tous les religieux furent invités avec le R. P. vicaire patriarchal, qui chanta la messe ; et tous disnerent avec M. de Carlat, qui estoit demeuré en ville. Le tout se passa avec particuliere memoire de nostre nouveau Louys, qui avec l'aide de Dieu et bonne nourriture de la reyne sa mere, donnera à la France un autre saint Louys. Je ne veux passer

sous silence la faveur de l'un et de l'autre envers cette mission, daignant nous recommander en leurs premieres lettres à M. l'ambassadeur, de bon accènt, aussy bien que le feu roy, qui ne nous oublia jamais, me favorisant particulierement d'une sienne, pleine d'affection, royalement paternelle, et paternellement royale.

Sur l'entrée du mois de septembre, M. de Salagnac retourna des bains, saisy d'une fascheuse fiebvre, que l'air de ceste contrée communiqua ceste année universellement à tous, ou à la plupart de ceux qui y furent, de quelque nation qu'ils fussent; mais peu en sont morts. Le bon seigneur, chargé d'années et cassé de maux, ne put resister à la violence et longueur de ceste fiebvre, bien que, par deux fois, il sembla avoir eschappé le danger, au dire des medecins, une desquelles il semble qu'il y eust du miracle; car ayant esté jugé des medecins n'avoir que pour quelques heures à vivre, s'estant voué à nostre bienheureux Pere Ignace, il se porta mieux; pouvant recevoir l'extresme-onction, et alla meilleurissant durant quelques jours, bien qu'aprez il recheut. Il donna partout bon tesmoignage de sa pieté, mesmement en la reception du saint Sacrement de l'autel par deux fois et par l'extresme-onction, faisant une belle profession de foy, en recevant, pour la derniere fois, le Sainct Sacrement

en viatique. Il nous legua bonne partie de ses livres, aprez tant d'autres bienfaits, tant en argent qu'en vin et aultres commodités, que, durant sa bonne santé, il avoit faict à ceste residence; et pour finale demonstration de sa singuliere et cordiale affection, ordonna d'estre enterré en la cave de nostre eglise. Nous ne manquasmes de l'assister de jour et de nuict, quand le danger et griefveté du mal le requirent, jusques au douziesme d'octobre, que je disois la messe en la Chapelle à son intention, et que l'apoplexie le saisit et lui osta la parole et tout aultre sentiment, et l'emporta sur l'entrée de la nuict du mesme jour, le 29ᵉ jour de sa maladie. On ne sçauroit bonnement exprimer les regrets de toute sorte de gens de condition et de religion sur cet accident. Le jour suivant, nous redressasmes la chapelle ardente qui avoit demeuré tendue, quarante jours durant, avec la messe tous les jours, pour l'ame du Roy; tendismes nostre eglise en noir, et sur l'heure du midi, qui revient à la quarte de nostre horloge françois en esté, on fist le convoy honorablement. Nos petits escholiers, avec des cierges allumés, alloient les premiers, suivis de plusieurs austres estrangiers; puis venoient les religieux et aprez, les domestiques (gens de la maison). Douze gros cierges de la noble compagnie de sainte Anne, qui faict le corps de la ville pour les chrestiens catholiques,

portés par douze, vestus en sacs, qui representent les douze apostres, et n'avoient coustume de marcher que pour la procession du Saint-Sacrement, precedoient immediatement le cercueil, couvert, à la mode de France, d'un drap de velour noir avec la croix de satin blanc. Suivoit M. de Carlat, frere du deffunct, assisté des Illustrissimes Ambassadeurs d'Angleterre et de Venise, avec toutes leurs suites, qui tous conduisirent le corps en nostre eglise, le posant soubs la chapelle ardente, et ouvrent l'office de l'enterrement. Mais nous le mismes puis en son lieu de repos la nuict, à huis clos, et trouvasmes trois des nostres en la voute; un dans une caisse marquée d'un Jesus, les aultres deux, comme morts, plus à la haste, de la contagion, avec leurs soutanes et habillements quotidiens, mais si entiers pour ces deux, que il semble qu'il y ait du miracle; vu que deux Peres Capucins plus recens de la moitié d'années, morts de mesme mal, y jettés, estoient consumés. De là à six ou sept jours, on fit le service solennel, avec une oraison funebre, faicte par le mesme des nostres, qui fist celle du Roy, non sans larmes des auditeurs.

Pour nous, nous ne pouvions faire plus grande perte, pour l'assistance et secours humains en ses quartiers. Aussy falloit-il que nous missions toute nostre confiance entre les mains de celuy qui assure

les Daniels au milieu des lions rugissants, et delivre les Suzannes des faux calomniateurs; et de faict, Dieu nous a faict jouir d'une belle tranquillité depuis son decez, ainsy que nous craignions d'avantage quelque orage de persecution. La conversion de deux heretiques, environ ce mesme temps, nous a tout consolés; l'un, non françois, marchand de profession, vint un jour ceans, avec tant de ressentiment du mauvais estat où il estoit, que la larme à l'œil et la voix toute tremblante, il me dict, m'ayant par rencontre trouvé le premier : Mon Pere, sauvez mon âme pour Dieu. Et aprez la deüe instruction, fit sa confession, profession de foy et communion fort devotement. L'autre, parisien quant à sa naissance, et medecin de condition, ayant humé l'erreur en Angleterre, par une secretè providence de Dieu eust sa retraicte en la maison de M. nostre ambassadeur, differant de jour à aultre son depart, à quoy on le sollicitoit, estant mal vu, principalement pour l'opiniastreté avec laquelle en toutes occasions il deffendoit ses erreurs et oppugnoit la verité. Enfin, reduict à l'extremité de maladie, trois jours avant son decez, il m'envoya querir, abjura son erreur, se confessa le jour suivant, le tiers se communia en belle assemblée de gentilshommes et domestiques de la maison de France, et au poinct du jour aprez, rendit doucement son ame à son

createur, laissant de belles marques de sa predestination, à la confusion des heretiques qui, durant ce temps là, le venant solliciter à reprendre leur route, furent bravement reboutés par le malade. Monsieur de Carlat luy fist faire un honorable enterrement, le faisant conduire par plusieurs religieux, gentilshommes et autres au cimetiere des francs, qui est hors de la ville, et delà les vignes de Pera.

Il est jà temps de fermer ceste lettre, laissant les aultres choses, depuis la feste de Toussaincts de ceste presente année 1610 à celle de l'année qui vient. Je veux seulement dire deux mots de l'estat de la classe, qui est composée de religieux et de laïcs, de latins, et de grecs. Les religieux sont de Saint-François et de Sainte-Marie, c'est-à-dire de l'observance et des conventuels; deux caloyers grecs avec un diacre; les aultres, au nombre de cinquante, sont enfants, tant grecs que francs, mais plus de ceux là, qui n'est pas petite merveille. Aux uns on apprend à lire, aux aultres les grammaires grecque et latine. Le Reverendissime Patriarche, que nous saluasmes, durant la vie de M. le Baron, et avec lui, nous fist un bel accueil, louant assez nostre façon d'enseigner la jeunesse, *idque gratis,* il desiroit nous envoyer son nepveu; mais il a esté destourné par la malice, qui ne nous voit de bon œil; il a estudié à Padoue, comme

l'on nous a dict, si n'a-t-il laissé de nous faire bon visage. Une aultre fois, que nous fusmes offrir quelques images en taille douce, ayant este advertis qu'il desiroit en recouvrer; nous le trouvasmes en sa chambre, petite en grandeur, toute couverte de tapis velus par le bas, assis à la turquesque contre des grands carreaux, où il s'appuyoit; il avoit prez de soy quelques trois ou quatre des principaux; il se leva pour nous saluer à l'entrée et au depart, et traita fort privement avec nous, regardant les images que nous luy presentasmes; et nous signifia qu'il nous vouloit un jour traicter, pour nous faire voir quelques religieux, et pour complement des caresses, nous fist un brind à la grecque, nous faisant boire aprez soy. Plusieurs archevesques, caloyers, nous viennent visiter et monstrent faire cas de nos exercices. Les aultres grecs en font autant; et semble que Dieu ayt voulu que nous fissions nostre demeure en ce lieu, où ils viennent plus librement, que si nous estions au milieu des latins. Dieu sait le bien qui peut un jour reüssir de cette frequentation.

J'ay esté contrainct d'employer un de nos freres coadjuteurs, quelques heures le jour, pour soulager le P. Charles en la leçon des Abecedaires, que nous ne pouvons refuser. Je grossirois trop cette missive, si je voulois faire un denombrement des confessions generales, de la reduction de quelques personnages

de l'estat de pesché à la saincte penitence, de la bonne opinion de la Compagnie et de l'affection vers icelle. Que reste-t-il, mes RR. PP. et trez-chers freres, sinon de prendre à cœur cette si saincte entreprise, la favorisant premierement par ferventes oraisons, puis en offrant librement nos petits travaux, industries et vies, quand la saincte obeissance se voudra servir de nous en ceste œuvre. Je ne sçais s'il y a mission, où l'on puisse avoir moins de recreation temporelle et des sens, où il y ait moins de subject de se complaire ez ministeres de la Compagnie, où l'on court plus d'hazard de sa personne, ou pour la contagion quasi ordinaire de decà, ou pour les avanies et fausses accusations surgissantes à toutes heures et occasions; les souflets, les coups de baston, voire de cousteau, sont à bon prix, par les rues, si on n'est sur ses gardes : mais relevent d'autant plus ceste entreprinse, que ces choses tiennent de court l'amour-propre, à ce qu'il ne s'emancipe en choses caduques, et avoisinent, de proche en proche, la personne, du martyre. Quand au fruict, bien qu'il ne fasse grand monstre en apparence, si est-il tel neantmoins, qu'il y a de quoy louer la divine bonté, et consoler les ouvriers. Mais les biens, qui doibvent sortir de ces premiers commencements, surpassent toute croyance. Pour le moins, la venue de nostre Compagnie a fait resoudre les superieurs des aultres

Religions (ordres religieux) à trier sur le vollet des gens pour venir deçà. Ne nous oubliez pas, mes RR. PP. et trez-chers freres, en vos plus ferventes oraisons et *ut ambulemus digne vocatione nostra, et digne fungamur hac legatione pro Domino.* A la mienne volonté que pour ma part : *Impendam me totum et super impendar ipse...*

De Galata, Constantinople, ce 30 octobre 1610.

De vos RR. et charités, le serviteur indigne en N. S.

François de Canillac.

(P. S.) Si, ne veux-je laisser de dire une mysterieuse representation en somme ou veille d'un pauvre idiot chrestien, qui vist, du costé de l'orient, une belle et resplendissante croix, qui estoit suivie d'une petite lune, qui marchoit aprez. Philosophez là-dessus. Puisqu'il ne nous est pas permis de pourchasser exterieurement de ceste gent, nous taschons d'y contribuer de nos devotions particulieres, nommement le vendredi, qu'ils festent au lieu du dimanche chestien, en memoire de leur prophete, qui nasquit en tel jour. Ce jour-là, dis-je, nous faisons l'oraison du matin tous ensemble devant le Saint-Sacrement, la porte du tabernacle ouverte, pour closture de laquelle oraison, nous

ıs les litanies des Saincts de Constanti-
rangés en leur ordre, avec un *Veni Creator*.
:achet de mission, qui nous fut donné par
l, à Rome, d'un Jesus, cerné d'une couronne
ıes, nous avisoit mesmement de piqueures de
ntreprinse, et nous promet quelque chose de
l'avenir.

DEUXIÈME PARTIE.

(1612; 1616.)

S ANNUELLES DE CONSTANTINOPLE (ANNÉE 1612), SSÉES AUX PÈRES ET FRÈRES DE L'ASSISTANCE DE CE, PAR LE R. P. FRANÇOIS DE CANILLAC, DE LA AGNIE DE JÉSUS.

IES REVERENDS PERES ET TRES CHERS FRERES,

Pax Christi.

resente année 1612 nous a donné plus d'oc- de deplorer l'estat de ce peuple, que de les ne nous estant resté autre moyen de ce faire r nos prieres. La peste, qui fit tant de ravages passée par toute cette contrée, a continué, eu d'intervalle, tout le long de ceste-cy. Sai-, ores les grecs, ores les latins, jusques dans isons des Ambassadeurs de France et de Ve- lle nous assiegea de si prez que Monseigneur ssadeur nous fit retirer en un quartier de son 'espace quasi de trois mois, jusques à ce que

nostre voisinage fut nettoyé d'infection. Mais, Dieu mercy, nous voicy en la derniere semaine de l'année, sains et saufs, non sans particuliere faveur de nostre Dieu, qui nous a garantis parmi tant d'occasions inevitables de mal. Car, outre que l'on ne sçauroit sortir de la maison, sans rencontrer des personnes infectées, voire mesme atteintes de la maladie; quelques uns de nos escoliers en ont esté frappés, et autres personnes avec lesquelles nous conversions ordinairement. C'est pourquoy, je repete ce que j'ay touché en mes precedentes, qu'il n'y a, je crois, mission en laquelle on puisse et doive mieux pratiquer ce dire de Nostre Seigneur : *Qui perdiderit animam suam propter me, inveniet eam.*

Mais venons au fruict qu'il a plu à Dieu tirer de ce petit nombre des Nostres, qui a esté, quasi toute l'année, de trois, deux Peres et un Frere. Car le P. Guillaume Levesque, reprenant vigueur et force, fust envoyé, par ordonnance des medecins, avec nostre Frere Estienne Viau, son infirmier, en Sicile, pour guarir la paralisie des bras et des jambes, qui luy estoit restée de ce grand mal, qui le mena jusques aux portes de la mort. Vous aurez entendu, comme je crois, sa guerison.

Le premier jour de l'an, nous celebrasmes nostre feste avec bonne et belle assemblée, honorez de la

presence de Monseigneur l'ambassadeur. Bientost aprez, allant visiter le patriarche grec, nommé Neofite, nous fusmes invitez par luy mesme à la feste de l'Epiphanie, qu'ils festent avec grand appareil, soubs le nom et memoire du Baptesme de Nostre Seigneur. Le jour venu, nous y allames tous trois avec monsieur d'Orgeville, parent et aumosnier de mondict seigneur l'ambassadeur, et y trouvasmes le patriarche d'Alexandrie, venu de nouveau en cette ville. Les deux patriarches concelebrerent pontificalement avec quelques autres metropolitains, prestres et diacres. Celuy d'Alexandrie portoit une coronne d'or, enrichie de perles et pierres precieuses, celuy de Constantinople avoit son capuchon noir de S. Basile en teste, la coronne estant engagée, il y a plusieurs années. Quand on vint à la consecration, celuy d'icy profera tout haut la formule des paroles qui servent pour consacrer le corps, et celuy d'Alexandrie celles qui servent pour la consecration du precieũx sang de Nostre Seigneur. (L'un et l'autre avec tous ces concelebrans disants à voix basse les mesmes paroles, avec tout le reste de la messe, comme font les nouveaux prestres latins, le jour de leur ordination.)

Nous dinasmes avec les susditz. Les chantres cependant faisoient leur devoir à bien chanter, mesmement quand l'on beuvoit, comme je me sou-

viens avoir touché en la premiere lettre, que nous envoyasmes, à propos d'un archevesque grec. Ces deux prelats nous firent mille caresses, et bien que, de là à peu de jours, ils entrerent en grosses piques, nous avons toujours tasché de nous maintenir en leur amitié, les allant souvent visiter. Et pour celuy d'icy, il nous a souvent monstré le desir qu'il avoit d'estre uni avec l'Eglise latine, sinon par declaration exterieure, qui le rendit soupçonnable en cette cour, au moins de cœur et d'affection, en croyant les points differents, justement selon le vray sens des anciens Peres grecs. A quoy a servy beaucoup un certain caloyer grec venu de nouveau, qui a esté nourry au Seminaire grec de Rome, soubs la discipline des Nostres, qu'il affectionne et respecte beaucoup, qui presche publiquement les verités catholiques, non sans murmure de quelques grecs. Le mesme patriarche de ce lieu, en signe de l'affection qu'il nous porte, expedia dernierement une lettre patente pour les Nostres de Scio, commandant à l'archevesque du lieu de les laisser librement pratiquer nos fonctions. Et icy, quand quelqu'un, voire des grecs, vouloit quelque faveur prez de luy, il imploroit nostre ayde et faveur. Mais, tandis que le bonhomme alloit croissant en affection vers la verité, on lui trama, à la façon du païs, une avanie, par les menées du patriarche d'Alexandrie, comme

l'on croit, le faisant deposseder et bannir en l'isle de Rhodes, ne plus ne moins qu'on luy fit, il y a plusieurs années. On mit en sa place celuy d'Alexandrie, lequel, le premier Visir, luy ayant donné une belle robe de drap d'or, fit conduire à cheval jusques au Patriarchat, faisant prendre le pauvre vieillard, qui s'estoit refugié en une maison voisine, et de là à quelques jours, on le mit dans une barque avec garde, pour s'en aller au lieu de son bannissement. Mais au prealable, estant conduit en son eglise pour dire adieu à son peuple, plein de courage, en la presence de celuy d'Alexandrie et de ses principales parties, il fulmina une grande excommunication en general contre tous ceux qui avoient suscité cette bourasque, sans nommer toutefois personne. Il en fit autant la premiere fois qu'il fut exilé, et si efficacement, que ses parties adverses perirent miserablement; si que leurs corps ne pouvoient se dissoudre, qui est l'ordinaire effect des excommunications grecques, disent-ils, jusques à tant que le prelat les absolve morts, ne l'ayant esté vifs. Le patriarche d'Alexandrie ne se disoit pas patriarche absolu, craignant ce qui lui est arrivé ces jours passés, un mois aprez son assomption, ayant esté demis par le metropolitain de Patras-la-Vieille, à qui le patriarche Neofite avoit donné sa resignation. Nous esperons estre veus de mesme œil de cestui-

cy que de l'autre, ayant la reputation d'un homme de bonne vie.

Les Armeniens, plus simples que les Grecs, nous font bon accueil, et particulierement le vicaire general de leur patriarche, qui demeure en l'Armenie majeure, lequel a esté à Rome, pour reconnoistre Sa Sainteté, de la part du dict patriarche. Nous esperons, en apprenant la langue qui leur est familiere, de les ayder, voire en Armenie mesme, avec le temps, moyennant la grace de Dieu. Ils consacrent en pain azime, et ont leurs autels, paremens et ceremonies plus semblables aux latins que les grecs. Ils tiennent, entre autres eglises, celle où fust celebré un des anciens conciles, où l'on voit encore un trez beau et trez grand refectoire bien peint. Nous fusmes consolés, en les visitant, de voir cette antiquité et specialement une Nostre Dame, qui estoit sur une des portes de la vieille eglise, où ils ont pratiqué un oratoire avec des aix, sous lequel tout le monde passe, sans s'en prendre garde. Le susdict vicaire armenien fust, ceste derniere feste de Noël, en nostre eglise, assistant à la messe et au sermon.

Le caresme passé, le Pere que je menay de Scio pour nous ayder, attendant le nouveau secours, fit quelques sermons en grec, avec fruict et ressentiment des ames, et surtout le mercredy sainct, expliquant la passion de nostre Sauveur. Mais mainte-

nant que nous avons un Pere natif de Scio, nommé Dominique Maurice, qui vint icy aprez Pasques, nous esperons mieux, ayant jà fait quelques exhortations au gré et contentement des auditeurs. Et l'octave du Saint-Sacrement fit reciter en grec un petit dialogue à nos escoliers richement habillez, et brillants de perles et pierreries en l'honneur de cet auguste sacrement, qui pleut grandement et à monseigneur l'ambassadeur et à toute l'assemblée qui se trouva, sur la fin, à la procession que nous fismes autour de nostre eglise.

Pour les autres devotions parmy l'année, on n'a laissé nonobstant la contagion d'avoir toujours quelques communiants en nostre eglise, et de faire quelque briefve exhortation tant en la mesme eglise qu'estant retirez chez M. l'ambassadeur, ayant introduit un sermon françois tous les ans en sa chapelle.

Les marchands et mariniers françois ont aussi commencé une Congregation sous le nom de Notre-Dame-de-Bon-Voyage, venants, tandis qu'ils se retrouvent icy, dire les heures de Notre-Dame en la chapelle, que feu M. de Salignac fit peindre et orner. Il est vrai que la contagion nous a souvent interrompu nos exercices de devotion, comme ceux de la classe, bien que, tandis que nous demeurasmes au logis de France, les enfant des principaux de Pera

venoient, du gré de M. l'ambassadeur, prendre leurs leçons.

On a aydé, Dieu mercy, notablement diverses sortes de personnes au faict de la contagion, et quelques unes qui avoient demeuré quelques années en mauvais estat : où nous avons remarqué de beaux traicts de la divine Providence et secrete predestination. Outre le bastiment d'une belle classe en une maison ruinée, voisine et dependante jadis du monastere, rachetée l'année passée, nous avons reparé et ajancé nostre eglise, tellement qu'elle ne cede à plusieurs de l'occident. Un gentilhomme, chevalier de Malte, qui, attendant son rachat, avoit frequenté la congregation de Notre-Dame, a envoyé un trez-beau tableau de la Conception, principale feste de la congregation; et monseigneur l'ambassadeur a faict faire à son peintre un autre tableau pour nostre grand autel, qui est, d'une sainte Trinité, sur le haut, et au-dessous, un saint Louys, royalement vestu, et nostre Bienheureux Pere Ignace, avec un Jesus en main, qui accompagnent le tabernacle posé au milieu. Les armes du roy sont du costé de saint Louys, et celles de monseigneur l'ambassadeur du costé de nostre bienheureux Pere. La piece est belle et bien estimée. Il ne manque que quantité de gens pour frequenter les devotions. Mais le petit nombre des latins fait que nos fonc-

tions sont moins frequentes que nous ne voudrions: nous ne perdons pas pour cela courage, ne mesurant pas l'importance de cette mission avec le fruict presentement sensible; nous contentant de ce peu, qui se peut faire maintenant, soubs l'esperance du plus avec les Latins, Grecs et Armeniens, tant icy, qu'en tous les coins de cette monarchie, avec le temps; voire d'icy nous pouvons avoir facile accez à la Tartarie, aux Mingranes et Georgites, aux Abissiens, et jusques au Grand-Mogor, où sont nos Peres, qui nous ont, cette année, escrit une belle lettre pleine de merveilles, que Dieu opere par leur ministere. Pour les isles de l'Archipelage, ils desirent extresmement revoir des Nostres, tesmoins ceux de l'isle qu'on nomme Naxie, jadis Naxos : les principaux de laquelle nous ont fait prier, avec leurs voisins, de leur pourchasser une residence de nos Peres, desirant particulierement avoir, pour certaines bonnes raisons, des françois. Mais, parce que nous estions trop peu cette année pour y envoyer, ils s'adresserent aux Nostres de Scio qui y envoyerent deux Peres, qui leur ont faict croistre le desir de jouir, non par passade, mais continuellement de nostre Compagnie, et en ont escrit au Saint Pere et à nostre R. P. General.

Quant à la congregation, bien que la misere du temps, avec les continuelles occupations des ci-

toyens d'icy, aye assez interrompu ses ordinaires assemblées, elle donne neanmoins toujours quelques fruits de devotion, les invitant à frequenter plus souvent les saints sacrements; et la Conception de la Vierge, feste titulaire, a esté celebrée avec une messe pontificale de monseigneur l'Evesque de Santurini, avec un sermon italien du P. Dominique Maurice, qui parle fort elegamment en cette langue, et a beaucoup agreé, tant à ceux du lieu qu'aux estrangers, voire jusques aux venitiens.

M. l'ambassadeur d'Angleterre nous voit de bon œil, sachant bien, dit-il, en quel païs nous sommes, où tous les chrestiens se doivent entr'ayder.

Je ne veux pas laïsser passer quelques marques de la singuliere et douce Providence de Dieu à nous secourir de commoditez temporelles en nostre grande necessité, où sans esperance de secours, qu'on nous avoit promis de chrestienté, nous estions reduits, ayant employé ce qui estoit pour nostre provision ordinaire, aux reparations necessaires de nostre eglise, de la classe et maison. Nous nous trouvions en grande peine, quand Dieu fit tomber, entre les mains de M. l'ambassadeur, par une voye du tout admirable, une fort bonne aumosne, laquelle ce bon seigneur de sa grace, la pouvant appliquer ailleurs, nous fit toucher, nous delivrant par ce moyen de nos debtes, et donnant le moyen d'attendre la provision annuelle.

Et sur ce propos, je pense estre obligé, par tiltre de recognoissance, à peser avec son poids les obligations, que nous avons à ce seigneur, qui se montre en nostre endroit plus que protecteur des françois, nous faisant paroistre en toutes occasions une fort remarquable affection, accompagnée de ses propres bienfaicts et liberalités.

Tandis que nous fusmes retirez en son logis, au temps de cette maladie contagieuse, il ne voulut jamais permettre que nous vesquissions du nostre, quoyque nous obtenissions de luy, avec grande difficulté, de manger en nostre quartier de logis pour n'occuper la place en sa table, et vivre plus selon la pauvreté et frugalité religieuse.

Soudain que les Peres Jean Baptiste Jobert et Louys Granger furent arrivez, il les voulut avoir à disner; et ordinairement ez choses importantes, il demande nostre advis, se plaisant à parler des choses de Dieu, en quoy nous avons employé plusieurs soirées bien avant dans la nuict, lorsque nous estions retirez chez luy.

Au reste l'arrivée des susdits Peres avec un frere coadjuteur, quinze jours justement avant la feste de Noel, nous a consolez a merveille, et animez à nous efforcer de tout nostre possible, avec la sainte discretion, pour avancer la gloire et service de Dieu en tout ce Levant. Ce que nous ferons beaucoup

plus efficacement, si nous sommes aydez extraordinairement de vos ferventes prieres et SS. Sacrifices. Je clorois en ce point la presente, si je ne cuidois manquer à mon devoir, vous privant de quelques particularitez, lesquelles bien qu'elles ne nous regardent, ny touchent nos exercices, toutefois elles peuvent meriter votre zele à prier pour ce peuple aveuglé, et le secourir en son temps, selon la disposition de la divine Providence.

On nous a raconté pour chose assurée, que la cause, pour laquelle le grand Seigneur, n'a point fait mourir son frère selon la coutume, est, parce qu'ayant tenté de ce faire quelquefois, il s'est echappé des mains de ceux qui le vouloient saisir, miraculeusement ce semble, se trouvant esloigné d'eux inopinement, revestu de blanc, si leur sembloit; et bien qu'ils le tinssent enserrez dans une chambre, y entrants ils le voyent dehors se pourmener avec cette robe blanche. On dit aussy que la nuict en songeant, ce Roy fut comme menacé, s'il attentoit rien contre son dict frere. Et à propos des songes du grand Seigneur, nous en avons ouy deux autres fort remarquables. L'un est, qu'ayant, sur le soir, ordonné qu'on mit à bas une église grecque dediée à S. Georges, contre la defence faite, à cause de la lumiére qu'il y apperceut par rencontre, qui paroissoit par les fenestres : voyla que S. Geor-

ges, la lance en main, luy apparut en son sommeil, se plaignant de ce qu'il vouloit ruiner sa maison et le menaçant de le percer d'outre en outre, s'il passoit outre en ce faict. Ce prince, se reveillant tout espouventé du songe, revoque son mandement, voire commande qu'on donne, tous les ans, quelque chose de sa part à la dicte eglise. Une autre fois, il luy sembla de voir une autre vieille eglise, dans laquelle estoit un pauvre homme, qui la gardoit. De là à quelque temps passant par là, il recogneut le dict homme, et lui ayant demandé, s'il vouloit se faire turc, et l'autre respondant hardiment que non, il luy fit donner l'aumosne.

Ce mesme prince a faict paroistre sa bonté, justice et clemence cette mesme année en deux rencontres signalez : l'un d'un pauvre vieillard, juif de nation et de religion, qui ayant vendu plusieurs pierreries pour l'usage et parure du mesme Roy, sans avoir receu le payement d'icelles, estoit reduit à une extresme pauvreté. Et ne pouvant avoir raison des officiers, se resolut de luy parler, ainsi comme il sortoit de son serrail, accompagné de ses visirs et de toute sa cour, et luy remonstrer sa misere, ce qu'il fit avec une liberté merveilleuse. Sire, dit-il, l'extresme misere, en laquelle je suis reduit pour vostre service, me contraint d'avoir recours à vostre propre personne, puisque vos officiers ne tiennent

content de me satisfaire selon droit et raison ; et la barbe blanche, que je porte, me donne hardiesse de ce faire, sans crainte qu'il m'en puisse mesadvenir, aymant mieux mourir promptement, en me plaignant justement, que languir de faim et de detresse en un coin de rue, sachant bien que la difference de condition et fortune humaine, qui est entre votre Majesté et moy, ne passe les bornes de cette vie mortelle, au delà de laquelle la seule vertu et les merites distinguent les bons d'avec les mauvais. Sire, ces perles et ces pierreries, qui enrichissent vostre turban, vostre cimeterre et vostre massue royalle, sont plus miennes que vostres, faisant la valeur de tout mon avoir, et contenant tout l'appuy et soutien de cette chenüe vieillesse. J'implore donc vostre haute justice pour me tirer de cette funeste misere, en me faisant rendre ce qui m'est justement deu, ou bien faisant trancher le filet de ma miserable vie, quant et quant mettre fin à mon extresme calamité. Ceux qui se trouverent presents, à cette briefve, mais trez hardie harangue attendoient un rebuffe et alteration sourcilleuse, suivie de quelque rude traitement. Mais ce Roy, se tournant vers le premier de ses visirs, et regardant l'intendant ou thresorier de ses finances, leur dit avec des parolles bien graves, qu'autant que leur vie leur estoit chere, ils fissent en façon de contenter ce juif. Voicy un

autre trait de sa benignité. Il y a quelques moys qu'un quidam dervis, ce sembloit, et santon de profession, mais extremement fol, se persuada d'estre inspiré, comme il confessa de sa propre bouche, de Dieu, de tuer son prince. L'attaquant au sortir de son serrail en la place de sainte Sofie, et avec des paroles injurieuses, luy rua une grosse pierre, qui l'eust sans doute dangereusement endommagé, s'il n'eust esquivé le coup. On vouloit deschirer ce galand, mais le Roy, froidement et posement, ordonna qu'on le mit entre les mains de la justice pour en faire ce qui seroit de droit. Le miserable deceu persistoit en sa folle imagination, voire disant que le tranchant du meilleur cimeterre ne luy sçauroit faire mal. On se contenta d'en faire la preuve, luy faisant trancher la teste, au mesme lieu de son attentat. Il est à croire que si ce prince estoit illuminé de la lumiere de la vraye foy, il seroit un des plus accomplis et dignes de gouverner un royaume. Pour le reste des turcs naturels, s'ils n'estoient corrompus par les renegats, ils seroient doux et paisibles, et fait fort bon converser avec ceux qui n'ont esté en l'ecole de ces perfides apostats.

Un des Coïa de Sainte-Sophie, surintendant de ces cloches parlantes, qui s'entend joliment aux horloges du soleil, ayant ouy dire que quelqu'un des Nostres s'y entendoit, nous vint trouver, nous

requerant avec beaucoup de courtoisie de conferer avec le Pere Dominique Maurice, qui a fait autrefois particulier estude. Nous ne l'esconduismes pas de sa requeste, et venoit fort souvent chez nous, montrant faire grand cas de l'esprit et industrie des chrestiens, voire de nos ceremonies sacrées, images, etc. Il nous a fait voir fort particulierement sainte Sofie, une des merveilles du monde, à mon advis, pour l'architecture, colonnes, marbres et porfires.

Une fois, allant voir une pyramide ou eguille dressée par Theodose, empereur, comme il appert par l'escriteau, plusieurs turcs s'assemblerent, nous faisant instances par signes et par un truchement de leur lire l'escriteau, monstrant de faire quelque cas de nous. Un de nos freres, devant nostre porte, voyant un turc qui avoit saisy un jeune garson pour le pervertir, l'accosta et par bonnes paroles et signes, luy osta la proye heureusement, Dieu mercy.

Je ne veux pas laisser de dire à la louange de ces pauvres aveugles leur liberalité inouie en nos quartiers. Les plus riches et grands, qui se dressent de beaux mosolées ez quarrefours de la ville, y font venir une belle fontaine, avec plusieurs, comme goubelets de metail enchainez, qu'une personne qu'ils destinent à cela expressement, remplit incessament pour rafraischir les allants et venants par cette grande ville.

De plus, en quelques lieux publics, il y a quelques uns qui tiennent de la chair cuite, bouillie et rostie, avec un bon nombre de chiens tout autour, attendant que quelque passant leur achete par titre d'aumosne quelque piece, ce que font volontiers les turcs, outre le pain que bien souvent ils vont dispersant à ces animaulx. Ils estiment aussy à grand merite de donner la liberté à quelque oyseau de cage.

Il reste maintenant, par mode d'esbat, à vous descrire l'ordre et magnificence des saillies, entrées et noces royales, puisque la presente année nous a donné le moyen de les voir, sous l'ombre et faveur de monseigneur l'ambassadeur de France. Voicy l'ordre qui se tient, quand le grand Seigneur va en quelqu'une de ses mosquées pour y faire sa priere, qui est quasi tous les vendredis de l'année.

1°. On nettoye les rües par où il doit passer; 2° on voit un monde de jannissaires à pied qui marchent en foule. Suivent les sieurs capitaines a cheval, avec de grands panaches sur leurs testes qui s'eslargissent en haut en façon d'evantoir. Suivent aprez, quelque quantité d'autres à pied avec les mesmes plumes. Enfin vient le janissaire aga, sur un beau cheval, vestu de drap d'or et d'argent, qui va saluant de la teste tout le monde d'un costé et d'autre, selon les coutumes des grands d'icy. Viennent aprez luy les chaous, qui sont les gentilshommes de la

Turquie, à cheval, bien montés et richement vestus, avec des belles masses en leur main, ou bien en l'arçon de la selle; leurs brides et renes sont ordinairement toutes de plaques d'argent doré. Les housses des chevaux, qui ne pendent guere plus que le corsage du cheval, sont belles à merveilles. A leur queüe sont les capigis à cheval, qui sont les portiers du grand Seigneur, en bon nombre et bien vestus, avec leurs chaperons en teste. Icy on porte l'estendard royal. Les familles des Bachats suivent immediatement, richement parez; aprez lesquels viennent les grands Bachats et Visirs, deux à deux, accoustrez magnifiquement. Le Moufeti, grand pontife de ce peuple, est au dernier rang, qui est le plus honorable, à la droite du grand Visir, qui est inferieure parmi eux à la gauche. Aprez eux, vient la garde du corps du grand Seigneur, composée de cinq cents ou tant d'archiers, vestus à la legere, avec des chemises volantes de toile fine, ayant leurs flesches et arcs en la main. Aprez eux, viennent quelques uns qui meinent des chevaux en main, richement caparaçonnez. Et puis marche le Roy, monté sur un cheval royalement orné, vestu ordinairement de blanc, portant trois aigrettes noires et blanches en son turban, une ou deux regardant en bas ou de biais, brillant au reste de perles et pierreries, comme tout l'harnois de son cheval. Il a autour de soi

quelque nombre de gens à pieds, comme estafiers, vestus de drap d'or. Sur la queüe de la cavalcade, il y a quelque nombre de gens à cheval, officiers du serrail.

Ce Roy a desjà marié deux de ses filles, l'une agée de six à sept ans, l'autre de quatre à cinq. Les magnificences, qui se font dans le palais royal, sont secrettes; pour celles de dehors, la principale est la conduite de l'espouse chez le marié. Quelques jours auparavant, le Grand Seigneur envoye le mariage de la fille chez le beau fils, qui consiste en argenterie, robbes et pierreries, sur des chevaux et muletz, deux cents environ, mal equipez, mais chargez de coffres et valises ouvertes par le dessus pour faire voir à un chascun les atours et ornements royaux. Entre autres choses, on porte le livre de la loy, couvert de fin or, enrichy de pierres precieuses.

La conduite de la famille est en la maniere qui s'en suit : aprez les janissaires, chaoux et capigis qui s'y treuvent en plus grand nombre et plus richement vestus que de coutume, marchent les cadits et gens de justice, et par aprez, ceux de la race de leur pretendu profete, à cheval, avec le turban vert, qui sont en assez grand nombre, et sur les derniers rangs de cette saincte race, on porte un estendart vert, qui traineroit en terre, si quelques uns ne relevoient ses extresmitez. Tout le monde se leve

debout, tandis que passe l'estendart, voire plusieurs en vont baiser les franges, et s'en frottent le front et la face par devotion. Icy et en quelqu'autre endroit de la procession, soupirent et hurlent tous ensemble certains dervis ou religieux de cette secte, disant, hou hou, si humblement, et avec tant de contention, que bien souvent ils en crachent le sang, signe manifeste, parmi ces pauvres abusez, d'estre exaucez en leurs prières. Et, pour cette occasion, en leurs entreprinses et desseins ou necessitez publiques, ils employent semblables gens. On portoit aussi une massue, une botte, certaines arquebuses ou mousquets de bois d'une demesurée grandeur, avec une double espée fort grande, en memoire d'une fable, qui court parmi eux, de l'un de leurs saincts anciens, l'espée duquel, quand il se battoit contre les chrestiens, disent-ils, se multiplioit miraculeusement en deux. D'autres portoient certains fantosmes d'animaux, comme tigres, elephants, loups faits de coton, grossement representez. Aprez, venoient les cours des Bachats et puis les Bachats mesmes, richement parez. Mais le marié n'y estoit pas, attendant en son palais l'infante, laquelle, aprez s'estre partie dù serrail royal, donnoit par chemin, de moment en moment, nouvelles à son mary par gens envoyez expressement, ausquels, en signe de resjouissance, il faisoit de beaux presents. Aprez les

lachats, alloient plusieurs gens de pied armez, qui onduisoient, comme trois belles piramides, avec aille entrelassures d'or et d'argent, et parmy plu-ieurs pierres et cristaux qui brilloient, on por-oit deux ou trois gros et grands cierges ou torches al-ımées. A la queüe de ceux-cy, venoit un tas de aladins, chantant mal gracieusement, qui faisoient les gestes barbarement immodestes; suivoient les aubois, flutes, cymbales et tambourins, accorde-nent desaccordez, propres à chasser les abeilles de eurs ruches. Bientost aprez, marchoit le paraninfe u parrin des nopces, qui estoit le grand Tostarda, 'est-à-dire tresorier, revestu de drap d'argent. Et le là à peu, on portoit un poêle de toile d'or, sans ersonne dessous, et, immediatement aprez, venoit n autre dais fort riche, avez des rideaux jusques n terre, dans lequel estoit portée une chaire pen-ante des quatre bastons du dais, où estoit la petite ariée cachée dans ce courtinage. Au derriere venoit n charriot, couvert d'une housse de brocatail, et usieurs autres chariots ordinaires alloient de suite. prez, venoient plusieurs filles de chambre, esclaves, utes à cheval, vestües de brocart, entre deux eunu-ıes, revestus de mesme. Les espaïs en bon nombre, ec leurs lances et banderolles de diverses cou-urs serroient (fermoient) la cavalcade, mais non la ste qui dura quelques jours, tant dedans que de-

ciers, avec des salades dorées en teste, l'arquebuse sur le col, en quantité. Puis les estafiers du roy, partie à cheval, portant les oyseaux, partie à pied, menant en laisse plusieurs chiens de chasse, tous vestus, qui d'escarlate, qui de soye, qui d'or. Ensuite estoient les janissaires avec l'arquebuse encore. Les aultres à cheval, avec leurs crettes de plumes sur leurs chaperons, mais en si grand nombre, que rien plus. Aprez, marchoient les Beys ou gouverneurs de province, avec leur compagnie de gendarmes, la lance en main, avec les banderolles de leur livrée, et leurs cornettes ou enseignes si belles, qu'il y avoit de la difficulté à juger des plus magnifiques, comme encore leurs vestements, armes, selles, housses, estrieux, et brides, où tout brilloit d'or et de pierreries, nommement les carcois des capitaines. Suivoient les chaoux, montez à l'envi l'un de l'autre, et habillez de mesme, en trez grand nombre, avec leurs belles massües. Les Capigis aprez, richement parez; puis venoient les cadis et gens de justice, et les turbans verts, avec le saint estendart, et les cris, desquels j'ai parlé cy devant, avec la mesme inepte ceremonie. On n'oublia pas l'espée de bois et autres armes gigantines, non plus que ces feincts animaux. Aprez, venoit un nombre de luicteurs nuds dez la ceinture en haut, faisant certains efforts de mains avec leurs arcs.

Quelques autres étaient tout debout sur les chevaux marchants. Mais voicy venir les familles des Bachats et Visirs, avec leurs maistres vestus en princes. Suivoit la garde des archiers, de laquelle j'ay cy devant fait mention. Quelques estafiers à cheval menoient en main huit ou neuf beaux chevaux par excellence, royalement caparassonnez, avec chacun son sceptre et escu d'or et de cristal, avec un million de pierreries. Et celuy qui estoit plus proche du grand Seigneur, avoit soubs le col une quantïté de cordons de trez grosses perles, qui pendoient quasi jusques en terre. Le cheval du Roy avoit le mesme, et tout son harnois plus riche que les autres : et luy, habillé de blanc, brilloit comme un soleil, pour la multitude et beauté des pierreries, qui enrichissoient son turban et sa jupe. Aprez, suivoient les officiers de la cour en grande quantité, bien montez et richement parez. Particulierement il faisoit bon voir les pages et enfants d'honneur, qui sont, pour l'ordinaire, issus de parents chrestiens, desquels on tire les Bachats et gouverneurs de l'Estat. On portoit encore plusieurs oyseaux, et menoit-on des chiens, comme devant. A la queüe venoit un grandissime nombre d'espaïs, c'est-à-dire gendarmes à cheval, avec leurs lances et banderolles. Et je confesse que les yeux me firent mal de voir tant de gens.

Il ne faut icy omettre la gentillesse de l'ambassa-

deur persien, à l'endroit du grand Seigneur, en cette sienne entrée royalle. Il fit tenir plusieurs des ses gens au-devant du logis, où il estoit, pour voir la magnificence. Et comme le Roy fut vis-à-vis dudit logis, ils commencerent d'estendre des pieces de soye par où son cheval devoit passer, qui dura jusques à la porte du grand serrail, qui est quasi l'espace d'un mille ou quart de lieue.

Voilà les principales magnificences de deça. Nous avons cette année fait une autre representation avec moins d'appareil, mais avec plus de fruict. Ça esté d'une petite grotte avec la cresche de ce grand Dieu, fait petit pour nous. Les latins et les grecs, hommes et femmes, ont, avec grand ressentiment, honoré cet humble et simple spectacle et representation du saint mystere de la Nativité, que nous celebrions pour lors. Bon Dieu! mes RR. PP. et treschers freres, combien d'ames se perdent à faute de secours! Prions ce bon Dieu qu'il nous donne la force et l'adresse de cooperer à l'application des merites de son fils, nostre Sauveur Jesus-Christ. C'est le but de nostre vocation.

La venüe des PP. Jean-Baptiste Jobert et Louys Granger et de nostre frere Jean Arbonnet, nous a donné un nouveau courage et nouvelles esperances de fructifier en cette grande vigne du Levant. Il y aura de quoy travailler pour plusieurs autres avec

le temps, qui cependant nous aideront de leurs SS. Sacrifices et oraisons, comme nous esperons que font tous ceux de la Compagnie, qui sont advertis de cette nouvelle entreprise.

Adieu, mes RR. PP. et trez chers Freres. Mille saluts en Nostre-Seigneur, etc...

François de Canillac,
de la Compagnie de Jesus.

La lettre suivante se trouvait placée dans nos manuscrits, immédiatement après la relation du P. de Canillac; comme elle peut lui servir de complément nous croyons utile de la publier.

Lettre d'un docteur de Sorbonne, qui est auprès de Mgr l'ambassadeur, pour le Roy de France, en Turquie, à M. de Sancy, père dudit ambassadeur.

Monsieur,

Il y a quelque temps que j'ay receu une de vos lettres. Je ne puis vous remercier assez dignement de la faveur qu'il vous plait me faire, d'avoir souvenance d'un de vos petits serviteurs. Je ne m'estonne pas si vous desirez le retour de Mgr l'ambassadeur, car voicy la sixiesme année de son ambassade, aussi a-t-il le mesme desir que vous, et ne peut plus supporter le regret d'estre si longtemps esloigné de vous. Il n'a d'autre consolation que de parler de son retour, et d'avoir l'honneur de vous revoir : c'est là tout son entretien. Je prie Dieu que, d'ici à deux ans, il luy fasse la grace de sortir d'icy et que le reste

de son ambassade succede aussy bien que le commencement. Le succez de l'affaire des PP. Jesuites luy a apporté beaucoup de reputation, d'autant que c'est une des plus difficiles affaires qui ait jamais esté traitée en ceste Porte. L'on n'a jamais entendu parler d'une telle furie turquesque. L'on eut dit que Constantinople venoit d'estre prise d'assaut (par) les chrestiens; le grand Seigneur est en une colere extraordinaire de ce que l'ambassadeur de l'Empereur est entré, tambour battant et enseignes deployées, en Constantinople. Le bruit court qu'il y a beaucoup de milliers d'hommes desguisez qui sont venus avec luy et sont à Constantinople et en Galata, en habit de juifs et de grecs; que dans les eglises et dans les maisons des ambassadeurs, il y a quantité d'armes; que l'on veut soublever les grecs; que les cosaques sont de la partie, qui doibvent venir par la mer Noire, en une belle occasion, cependant que Constantinople est desnuée de gens de guerre, qu'il y a quattre armées dehors, l'une en Perse, l'autre en Pologne, l'autre en la mer Blanche et l'autre en la mer Noire. L'on a commandé que chascun ait à porter son habit selon sa nation et deffendu de porter chappeau qu'aux françois, et aux françois d'habits de grecs. On fait une recherche partout et un roole de tous les chrestiens. Le grand Seigneur commande, pour avoir plustost fait, qu'on tue tous les françois, sans

en excepter aucun. Comme M. l'ambassadeur estoit allé au Bascha solliciter pour les PP. Jesuistes, le grand Seigneur fait deffense qu'on ne passe point de Constantinople en Galata, ny de Galata en Constantinople. Il va trouver le Muphti, laisse ses gens à la marine, comme c'est la coutume de mener peu de monde quand on le va voir, envoye vers le Bascha son truchement. Cependant voilà une multitude infinie de peuple à la marine, qui voit qu'on les va faire mourir : qui a pitié d'eux, qui les injurie. On tenoit pour tout assuré qu'on alloit couper la teste à tous, tant que nous estions là. Il fallut que le Bascha envoyast un escrit de sa main et un des siens pour accompagner M. l'ambassadeur et faire passer tout son train en Galata et le conduire jusques à son logis. Cette nuict mesme, il arriva une chose estrange et qui monstre bien en quelle fureur estoit ce peuple. A cinq cents pas prez de nostre quartier, il survint une dispute en un logis. Les voisins, entendant le bruit, se mettent en armes; ils croyent que ce sont les françois qui se veulent soubslever. Ils estoient jà mille hommes assemblez, en resolution de venir assaillir les maisons des ambassadeurs et tuer tout. Voilà la furie en laquelle estoient les turqs, quand les PP. Jesuistes furent prins. Il n'y avoit celuy qui ne desesperast de leur vie. Aussi un bon pere cordelier, vicaire patriarchal, qui fut pris

avec eux, et qui estoit en la mesme prison, fut fait mourir trois jours aprez leur emprisonnement. Les accusations estoient trez-criminelles, qu'ils estoient espions d'Espagne, qu'ils donnoient l'absolution aux renegats, qu'ils baptisoient les Turqs, qu'ils receloient les esclaves fugitifs et les envoyoient en chrestienté. Leurs malveuillants solliciterent, se servant de l'occasion, comme il paroist, qu'eux seuls sont prins avec le vicaire patriarchal, qu'on ne va pas aux autres eglises, et si passe-t'on tout auprez en les menant. Et puis on demande si c'est l'eglise que demandent les venitiens.On met en avant, pour irriter la colere du grand Seigneur contre eux, qu'ils ont dessein sur sa personne propre. L'on n'oublie pas la doctrine de tuer les Roys. L'on ne se contente pas de le dire au Visir, on le dit dedans le serail, on informe le Bustangibachi, qui parle tous les jours et toutes les heures au grand Seigneur. Il n'y a un seul des ambassadeurs qui se remue, fors monsieur vostre fils, qui est continuellement au Visir et chez le Muphti et autres siens amis, des grands de cette Porte. Il fait si bien, qu'il leur sauve la vie. En ceste premiere furie, j'oubliois à vous dire que le grand Seigneur fut à cheval, tout le long de la nuit, à Constantinople, et fit-on mourir en sa presence ce pauvre religieux, qui avoit esté prins avec les PP. Jesuistes. Il est vray qu'il a cousté

beaucoup à M. l'ambassadeur. A la verité, la despense est fort extraordinaire et trez-grande; mais c'est peu en comparaison de ce qu'il a cousté à l'ambassadeur d'Angleterre pour sauver la vie à un sien marchand, qui n'estoit pas en si grand danger. Il n'estoit question que de certaines marchandises des turcqs, de peu de valeur, qui avoyent esté prises en course par les chrestiens, vendues à Zante et Achely, par un anglois qui les envoyoit icy à un sien correspondant. Ce que plusieurs turqs tesmoignoient, en faveur mesme de l'anglois, comme ce n'estoit point eux, qui avoyent fait cette prinse, mais ceux de Malte. Il se trouva le capitaine turq du vaisseau, sur lequel avoyent esté, en Alexandrie, chargées les marchandises, qui dit en plein... (il y a un mot omis dans le manuscrit) que son vaisseau a esté prins par ceux de Malte et non par les anglois. Neanmoins il en cousta au marchand pour sa delivrance quarante mille escus, sans mettre en compte les interets de sa marchandise, qu'il a esté contrainct de vendre à vil prix. Ce qui fait paroistre la prudence de M. l'ambassadeur de s'estre comporté moderement avec le Visir; car l'ambassadeur d'Angleterre, pour l'avoir voulu emporter de haulte lutte, et s'adresser au Bustangibachi pour en faire parler au grand Seigneur, fut contrainct de faire une si grande despense. L'on n'esperoit pas davantage en l'affaire des PP. Jesuis-

tes que de leur sauver la vie, et un chascun louoit M. l'ambassadeur de ce qu'il les avoit tirez d'un si grand peril, et qu'au reste il ne faisoit plus icy bon pour eux, qu'ils s'en allassent en la grace de Dieu. Leurs malveillants sollicitent tant qu'ils peuvent, qu'au moins ils ne demeurent point icy. Leur maison est vuidée; on emporte toutes leurs hardes au logis de M. l'ambassadeur. L'on leur baille de l'argent pour faire leur voyage, l'on met leur provision dans un vaisseau marseillois, qui est sur son partement. Neanmoins M. l'ambassadeur fait en sorte qu'il obtient, du grand Seigneur, un commandement, par lequel est declarée l'innocence des Peres Jesuistes, qu'ils ont esté, par envie, meschamment et faussement accusez, donne permission que deux d'entre eux retournent pour le present et qu'à l'advenir il en puisse venir d'autres de France. Ces deux bons Peres arriverent dimanche dernier, aprez avoir esté en prison, ou icy, ou aux chasteaux de l'Hellespont, depuis la fin du mois d'aoust, l'an 1616. La permission de faire venir d'autres françois est fort particuliere en une telle esmotion, et principalement sur le point que les ambassadeurs d'Allemagne traitoient pour le mesme subject sans qu'ils ayent eu permission de faire (venir) icy des Peres Jesuistes autres que des hongrois et subjects du grand Seigneur, et ce, à Constantinople. Voylà, monsieur,

comme s'est passée l'affaire des PP. Jesuistes. Je m'assure, quand le Pere Jobert, qui estoit superieur icy, sera retourné en France, qu'il vous en ira faire des grands remerciments, comme tesmoin oculaire de tout. Et non-seulement luy, mais encore toute la Societé, vous en doibt remercier : vous en estes le premier moteur; car c'est la continuelle souvenance de vos vertus, et genereuses et nobles actions, qui l'invitent à employer, pour le soulagement d'un chascun, les belles parties et les grandes inclinations, qu'il a à la vertu. Quant à moy, monsieur, je vous supplie trez humblement de croire, que tout l'honneur et le contentement, que je desire en ce monde, c'est d'estre conservé en l'honneur de vos bonnes graces. Je serois trop heureux de vous pouvoir tesmoigner, par quelque service, le zele que j'en ay. Mais il faut que vostre bonté se contente de ma bonne volonté seule et supplée par sa benignité à ma petitesse. Je prieray au moins Dieu, toute ma vie, monsieur, qu'il vous veuille, par sa sainte grace, conserver, et vous donner l'accomplissement de tous vos desirs.

Vostre trez humble et obeissant serviteur,

LOYS DE MORANVILLIERS.

De Constantinople, ce 27 janvier 1617.

Ces malveillants, dont il est parlé dans la lettre du docteur de Moranvilliers, étaient, sans compter les ennemis du catholicisme, les vénitiens, alliés de la France, mais adversaires déclarés de la Compagnie, depuis son expulsion des terres de la République en 1606.

Voici, à ce sujet la note d'un de nos Missionnaires au Levant :

« La chose la plus importante pour le repos de « notre Compagnie au Levant, et pour le libre « exercice de nos fonctions spirituelles, est notre « rétablissement dedans l'état de Venise; car par ce « moyen nous aurions une double protection de « l'ambassadeur de France et de celui de Venise, qui « se joindroient ensemble pour nous rendre de « bons offices à la Porte. Nous rentrerions en « Candie, qui est l'île de Crête, où nous avons eu « autrefois une belle résidence, et nous y établi- « rions maintenant un collége, qui serviroit de sé- « minaire à tout le Levant. Nous ferions de nou- « velles missions, tant sur les terres de MM. les « vénitiens que dans les lieux voisins où ils nous « protégeroient. Nous pourrions faire une demie « province au Levant, qui avec le temps se suf- « firoit d'elle-même, et seroit soutenue par ses « supérieurs médiats et immédiats, comme le reste « de la Compagnie.

« C'est le désir de tous les Isolains (Candiotes), et
« particulièrement des gentilshommes, qui se plai-
« gnent, qu'en même temps que la Compagnie est
« sortie de Candie, ils ont perdu les lettres, les
« bonnes mœurs et la civilisation.

« Tous ceux qui peuvent aider à ce rétablisse-
« ment sont très-humblement suppliés de s'y em-
« ployer à la gloire de Dieu, pour le bien général
« de notre Compagnie, et pour l'intérêt particulier
« et dépendances qu'ont nos missions orientales
« dudit rétablissement dans l'état de Venise. »

TROISIÈME PARTIE.

1663, 1664.

LETTRES DU P. ROBERT SAULGER, DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS, A UN PÈRE DE LA MÊME COMPAGNIE (LE PROVINCIAL DE FRANCE).

A Constantinople, le 28 de decembre 1663.

Je partis de Smyrne, la veille de la Toussaints, après y avoir demeuré sept semaines, sur un vaisseau flamand, en compagnie de Monseigneur l'evesque de Salamine de l'ordre de S. François, suffragant du Patriarche de Constantinople, homme d'une grande capacité et d'une illustre vertu. Le capitaine du vaisseau et les matelots etoient hollandois, tous lutheriens, ennemis des Religieux, de qui j'ay receu autant de mecontentement, que j'avois receu de courtoisie de nos françois depuis Marseille jusques à Smyrne. Le reste des passagers estoit composé de juifs, grecs, turcs, italiens, anglois; il n'y avoit qu'un seul françois, encore etoit-il de

la religion (réformée) : Voila ma compagnie. Pour mon appartement, notre capitaine eut la courtoisie de me loger entre deux gros canons, pour me deffendre des ennemis, dessous le lit d'un matelot, pour me garentir de la pluye; le mal vouloit que mon matelas estoit si court qu'il ne me venoit qu'au genouil, et si estroit que lorsque je me voulois tourner d'un costé, je tombois de l'autre. Estant donc si bien logé et en si belle compagnie, nous levasmes l'ancre, le jour de la Toussaints, sur les trois heures du matin, sans avoir peu dire la messe.

Nous n'allasmes cette premiere journée que jusques au chasteau de Smyrne, qui n'est esloigné de la ville que de douze milles. Le vent contraire nous y fit demeurer quatre jours; nous en partismes le cinquiesme avec un vent si favorable, qu'il nous fit passer en un instant les isles de Methelin et Tenedos, et nous conduisit le mesme jour aux Dardanelles, où nous ne pusmes passer à cause qu'il estoit un peu trop tard, et que nous estions obligez de prendre un gardien turcq pour la douane.

Ce retardement d'une nuict nous fit grand tort, car n'ayant pu lever l'ancre que le lendemein sur les 9 heures du matin, le vent, qui nous avoit porté le mesme jour à Constantinople, se changea sur les 5 heures du soir, et nous obligea de nous arrester à trois lieues de Gallipoly, quatorze jours à mon

grand regret; car n'ayant apporté des provisions que pour cinq jours, par l'advis de nos PP. de Smyrne qui m'avoient faict entendre que nous aborderions sans doute à quelque port, je me trouvay bientost desnué de touttes choses, et ayant esté obligez de mouiller l'ancre dans le milieu du canal de Constantinople, esloigné des villes et des villages, je me vis reduit à la mandicité. Ce bon prelat me fit paroistre pour lors une grande charité; mais ses provisions ayant manqué aussy bien que les miennes, je me fis conduire à terre et m'en allay chercher du pain dans quelques maisons, qui estoient sur le canal du costé de l'Europe. Il me fallut faire, pour le moins, deux bonnes lieues, dans un pays incogneu, sans guide et interprete. Enfin Notre-Seigneur nous voulut tirer de notre misere. Le 19 du mois de novembre, sur les 6 heures du soir, nous partismes avec un vent si favorable, que nous arrivasmes a Constantinople le 20, veille de la Presentation de N. D. Il y avoit longtemps que nos Peres m'attendoient. Le R. P. de Sainte Geneviefve fut ravi de me voir et de recevoir les presents de V. R. J'ay trouvé nostre pauvre maison presque toutte bruslée de ce dernier incendie. Nostre Pere superieur est logé dans le grenier; le P. Balaki dans le refectoire; le P. de Vigneaux dans la lingerie, le P. Chamerlat et le Frere Claude dans une gallerie et

le Frere Clement aupres des poules. Pour moy, l'on m'a mis dans le clocher. Tout le monde souhaitte en ce païs le P. Becherand ; il a tellement ravy le cœur de tous nos chrestiens, tant des françois que des italiens et des grecqs mesme, que je ne vous puis exprimer l'affection qu'ils ont pour sa personne. Je vous supplie de nous le renvoyer au plus tost, bien pourveu d'argent et de missionnaires; car c'est l'oracle du païs.

Je prie V. R. de faire en sorte que je puisse avoir un ou deux compagnons, avec qui je puisse etudier, sous la conduite du R. P. de Sainte-Geneviefve; j'ay commencé par l'estude des langues. Je suis maintenant convaincu du grand bien qu'il y a à faire dedans nos missions de Grece, mais principalement dans la ville de Constantinople, où il y a tant de grecs, tant d'armeniens, de juifs et de calvinistes. Nous ne manquons point de pratique dans nostre eglise, qui est si pleine les jours de feste, que cela donne de la devotion, de voir comme Dieu ne laisse pas d'avoir des serviteurs dans un païs remply de tant d'infidelité; nous prechons, chantons la grande messe et disons les vespres tous les dimanches et toutes les festes de l'année. Jamais en ma vie je n'ay esté plus content et satisfaict que je suis maintenant. Je suis dans mon clocher comme dans un paradis, etc.

Note du même P. Saulger, sur le bien et les œuvres qui se font à Constantinople.

A Constantinople, le 20 de mars 1664.

Premierement, le bien que nous pouvons rendre au prochain dans cette mission de Constantinople est bien considerable et plus grand que je ne me l'estois imaginé : 1° envers nos marchands françois, establis en cette ville avec leurs femmes et enfants, qui sont en assés bon petit nombre ; ils ont donné assés d'occupation au P. de Vigneaux, qui leur a preché en françois, tous les dimanches de l'advent, qui a continué tout ce caresme avec grand zele. 2° Nous avons nos barques et nos vaisseaux, qui vont et viennent continuellement de France, où nous allons faire le catechisme ; 3° les galeres, composées d'un bon nombre d'esclaves françois. 4° Nous allons, tous les dimanches, au grand bagne du grand Seigneur, qui est le lieu où il tient ses esclaves, qui montent au nombre de 2,000. L'on y voit de touttes sortes de nations, mais particulierement des françois. J'y ay veu des parisiens, des bretons et des normands.

Nous y allons pour y confesser, precher et y chanter la grande messe. On ne peut s'imaginer le bien que l'on faict de maintenir dans la foy ces pauvres esclaves, qui ne sont malheureux que pour estre chrestiens. Leur misere est telle qu'à la sollicitation qu'on leur faict de se faire turcqs, ils quitteroient sans doute pour la plupart nostre saincte religion, si nous n'estions continuellement à leurs oreilles à leur crier que leur misere passera bientost et qu'ils recevront en peu de temps la recompense de leurs travaux. 5° Nous avons de plus, pour missions, les Sept-Tours, qui est la prison des gentilshommes, capitaines et chevaliers de Malthe, qui ont esté pris par les turcqs. Tous les autres prisonniers sont françois, excepté sept ou huit italiens; nous allons souvent les visiter et consoler. On y a conduict seize ou dix sept officiers allemands, qui ont esté pris à la sortie de Huyvart. Nous les avons veus et consolés dans leurs chaisnes; ils nous ont raconté la prise et le massacre de quatre cents de leurs compagnons, que le grand visir fit esgorger comme des moutons, aprez leur prise. Je vous raconterois cecy plus au long, si je ne scavois que vous ne l'eussiez pas apris en France. Je vous diray seulement que nous avons sceu depuis que Forcas (Forgacz), qui commandoit dans Huyvart, ayant appris la cruauté du visir, fit decapiter, à la veüe de l'armée ennemie, sur les mu-

railles, tous les turcqs qu'il tenoit dans la ville. Le conte de Serain, de son costé, faict crever les deux yeux à tous les turcqs qu'il peut attraper, et couper le bras droict. 6° Nous avons nos heretiques qui sont en grand nombre en cette ville. Ils ne font point de difficulté de venir en nostre maison et d'entendre le sermon; nous ne manquons pas de disputes. Voilà pour la langue françoise.

Secondement, pour le grecq, il est certain que celüy qui possede bien cette langue ne manque pas d'occupation : 1° nous avons nostre escole, qui est composée, non-seulement de nos petits françois, mais encore de plusieurs petits grecs de l'un et de l'autre rit. 2° Nous avons un tres-grand nombre de grecs frans, c'est-à-dire du rit romain, que nous instruisons, confessons, et à qui nous servons comme de curez, pour n'y avoir point d'autre eglise que la nostre, ce qui faict qu'ils ne bougent de nostre maison. 3° Nous avons plusieurs grecs du rit grec, qui ont bien plus de confiance en nous que non pas en leurs Papas. Enfin, il ne tient qu'à nous de les gaigner petit à petit, et de les faire retourner a l'Eglise. Leur femmes particulierement ne manquent pas de se venir confesser à nous, pour evister l'avarice de leurs Papas, à qui il faut donner une somme d'argent touttes les fois. 4° J'ay commencé à faire la doctrine chrestienne en grec vulgaire à tous ces petits grecs

et aux petits escholiers qui y veulent assister. 5° Nous faisons, tous les vendredis de caresme, exhortation en grecq pour les femmes de l'un et l'autre rit. 6° Nous avons plusieurs Papas, à qui nostre R. P. superieur aprend le grec litteral. 7° Nous avons les escoles de ces mesmes Papas, où nous pouvons aller faire le catechisme, tous les jours, si nous voulons. 8° Je ne perds pas l'esperance de precher, l'un de ces jours, dans quelque grande paroisse de ce pays. 9° Je ne vous peux raconter mil et mil rencontres advantageux à ceux qui possedent bien la langue, et le bien qu'ils peuvent faire pour le salut des ames.

Troisiesmement. Pour l'italien, c'est la langue vulgaire, que tous entendent, pour la plus grande partie. 1° Nous prechons, presque tous les dimanches, en cette langue, mais exactement tous ceux de l'advent; pour le caresme, nous n'avons preché que deux fois la semaine, le mercredy et le dimanche, mais avec magnificence. Nous commençames le mercredy des cendres, sur les trois heures du soir. Je commençay par un concert d'instruments si agreable, que le P. Balaki m'asseura qu'il n'avoit rien entendu de pareil, l'espace de 7 ou 8 ans qu'il a demeuré à Rome; puis se fit la predication; en apres, un second concert, puis apres, les Complies. Le Saint-Sacrement estant exposé, et

devant la benediction, nous chantasmes deux mottets avec tous nos instruments : jamais ces pauvres grecs n'avoient ouy chose pareille. Nous avons ainsy continué tout le caresme. 2° Nous avons les hollandois, anglois, flamens et plusieurs autres nations, avec lesquelles on peut faire bien du bien.

Quatriesmement. Qui pourroit sçavoir le turcq, peut converser 1° avec tous les armeniens qui ne sçavent point d'autre langue; 2° avec les juifs; 3° pour ce qui est du turcq, je n'ose pas vous en dire icy ma pensée. Enfin, n'y ayant rien qu'une eglise dans une si grande multitude de chrestiens, je vous laisse à penser, s'il y a de quoy travailler.

Nous ne manquons pas, dans touttes ces occupations, d'exercice de patience. Je vous en peux dire quelque nouvelle, puisque le vendredy de la sexagesime, je fus traisné, à l'occasion de nos chrestiens, par les rues de Constantinople, par trois janissaires, comme un scelerat qu'on menoit à la potence, suivy de turcqs, grecs et juifs et d'une troupe d'enfants, qui triomphoient de voir l'Eglise Romaine si humiliée en l'un de ses sujects. Les janissaires vindrent dans notre maison, le 15 du mois de fevrier, à dessein de prendre le premier qu'ils trouveroient de nos Peres ou Freres. Le R. P. Superieur se trouva pour lors au bas du grand escalier de nostre eglise, parlant à dix ou douze petits esco-

liers. Pour moy, je me promenois au haut du mesme escalier, estant sur le point de descendre, pour entrer en classe. Les turqs estant donc entrés et ayant aperceu nostre R. P. Superieur, ils s'en vindrent droict à luy, mais ils eurent du respect pour sa barbe blanche. Je voiois ces turcs, sans savoir ce qu'ils avoient dessein de faire. Ils monterent l'escalier, et ils s'en vinrent à moy; croyant qu'ils vouloient visiter nostre eglise, estant tous trois montés, chacun me salua et me fit son compliment, avec des parolles et des poussades, qui ne m'estoient point trop agreables : je fus fort surpris de ce procedé; mais enfin il fallut obeir à la force, et descendre l'escalier plus vite que je ne l'avois monté. Le P. Superieur, surpris de ce spectacle, plus mort que vif, voulut d'abord faire quelque instance; il me prit par la main et dit a ses turcs, que je n'irois point sans truchement de France, mais ils repousserent le Pere avec tant de violence, qu'ils luy auroient cassé la teste, si je ne l'eusse retenu par la main. Nos petits escoliers se mirent à crier et à pleurer, disants qu'ils ne me cognoissoient pas, qu'ils me prenoient pour un autre, que je n'estois point sujet du grand turc, mais un religieux françois, qui n'estoit en ce pays, que depuis six mois. Ces turcs, inflexibles aux prieres de ces petits enfants et aux plaintes de nostre Superieur, m'en-

leverent par force de leurs mains, avec ma robbe de chambre, mes pantoufles et mon bonnet, tenant un livre dans la main. Je fus suivy d'une trouppe de mes escholiers, qui ne sçavoient où l'on me menoit et ce qu'on vouloit faire de moy; ils ne sçavoient, ni qu'en dire, ni qu'en penser : mais ce qui augmenta leur crainte est, qu'un de ceux qui me suivoient demanda à ces turcqs : Où menez-vous donc nostre maistre? En prison, dirent-ils, et devant que d'y entrer, il aura 103 coups de baston sous la plante des pieds. Je conceus par les plaintes de ces enfants, qu'on leur avoit dit quelque chose d'extraordinaire. Lorsque je servois ainsi de spectacle, dans les ruës de Constantinople, à tout un grand peuple, qui me voyoit si extraordinairement vestu, ma suite s'augmentoit toujours de telle façon, que je n'ay jamais esté si bien suivy, ny tant considéré en ma vie; les uns sortoient de leurs boutiques, les autres me maudissoient, et mes amys pleuroient à ce spectacle. Cependant nos Peres estoient dans touttes les peines du monde de sçavoir ce que j'estois devenu, ne sachant si j'estois allé chez l'Aga ou chez le Cadi, devant le capitaine Bacha ou devant le Kaïmacand. Ils s'en allerent tous, chascun de son costé, l'un chez le resident de France, l'autre chez le truchement, et le P. Superieur s'en alla par les rues pour s'enquerir, si l'on ne m'avoit point veu

passer. Je vous puis asseurer que dans tout ce tintamare et dans cette multitude de peuple, je marchois avec autant d'asseurance et de tranquilité d'esprit que maintenant je vous escris la presente, m'estimant heureux d'avoir esté choisy entre tous nos Peres et Freres de la maison pour souffrir quelque chose pour Dieu. Passant par devant la boutique d'un de nos amys et l'ayant aperceu dedans, je lui dis tout haut : Adieu, monsieur, je m'en vais en prison. Cet homme ne sçavoit s'il resvoit, et si ce qu'il voyoit n'estoit point un songe. Il court viste; il parle à mes conducteurs, sans en pouvoir tirer raison, il me suit et entre enfin avec moy dans la maison du Cadi; il monte tout le premier dans la chambre du juge. J'estois cependant au milieu d'une troupe de turqs et de juifs, exposé a la risée, aux injures et mocqueries des petits et des grands; un turcq plus civil m'acosta et me dit : Allez, Papas, ne craignez point; ils ne s'agit icy que d'un peu d'argent; pour du mal, vous n'en aurez point. Il parloit très bien italien et me dit plusieurs choses pour me consoler. Mes escholiers, qui estoient montés avec moy, jusque dans la chambre où j'estois, s'en alloient de costé et d'autre pour voir et entendre ce qui se passoit. Ce charitable amy plaida si bien ma cause, qu'il obtint ma delivrance, s'estant obligé pour moy devant le juge. Il me fit sortir

au plus tost et paya jusques aux janissaires qui m'avoient rendu un si bon office. Je rencontray en mon retour le R. P. Superieur, tout seul dans les rues, qui me cherchoit, sans me pouvoir dire où il alloit. Il fut surpris de me revoir si tost en liberté. Je vous advoue que je n'avois point encore esté a telle feste, et senty tant de consolation depuis mon arrivée à Constantinople. Mon unique regret estoit de ce que ma captivité estoit de si peu de durée. C'est un grand avantage que nous avons en ce pays de trouver souvent de semblables rencontres. Enfin je vous puis asseurer, qu'il y a plus de bien à faire dans Constantinople, que nous n'en pouvons faire. Nos Peres des Isles n'en peuvent plus, ils ne peuvent suffire aux grands travaux; ils demandent du secours de nostre Pere Superieur, mais en vain; car il n'a personne à leur envoyer. On nous souhaitte en plusieurs endroits, sans pouvoir assister ceux qui nous demandent. Si l'on sçavoit en France la nécessité que cette pauvre mission a d'ouvriers, on en auroit un peu plus de soing, et je vous puis asseurer que, si on ne la secoure, en peu de temps, tout s'en va en decadence.

. Le turcq a esté si espouvantablement battu par les imperialistes, qu'ils ne sçavent plus où ils en sont. La consternation est si grande en ce pays, que je ne la puis exprimer. Leur armée est environnée

de si belle manière, qu'il faut qu'elle meure de faim ou qu'elle passe par le fil de l'espée. Elle ne peut avoir de secours, a cause d'un pont qui a esté rompu, où ils mettoyent touttes leurs esperances; 400 chariots ont esté pris par les croates, ce qui afflige grandement le turcq. Ils ne veulent point aller a l'armée en ce pays, de peur qu'ils ont d'y perir. Si une armée seulement de 20 mil hommes paroissoit en ce pays, ce seroit pour s'en rendre maistre. Les turcs sont plus foibles qu'on ne s'imagine; ils n'ont plus d'hommes et ne sçavent plus de quel bois faire fleche. Le grand Seigneur souhaiteroit n'avoir point entrepris cette guerre. Le visir garde sa teste tant qu'il peut; mais il ne la peut pas faire longue. L'armée s'est mutinée contre luy; il s'est refugié et retiré de l'armée. Le fils du Roy des tartares a esté pris avec plusieurs Bachats : ce qui faict qu'il n'a pas un homme d'authorité, ny de commandement dans l'armée.

R. SAULGER,
de la Compagnie de Jesus.

QUATRIÈME PARTIE.

DIVERSES LETTRES ET RELATIONS DES PÈRES DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS, EMPLOYÉS AUX MISSIONS DU LEVANT.

CHAPITRE PREMIER.

OBSERVATIONS GÉNÉRALES SUR LES MOYENS DE POURVOIR LA MISSION DE BONS OUVRIERS.

L'exemple de nos PP. de Scio, qui font venir de Sicile des jeunes maîtres pour enseigner, et, après deux ou trois ans de régence, les renvoient pour étudier en théologie, laquelle étant achevée, et le troisième an de probation, ils retournent à Scio pour prêcher, faire des missions par les îles, et vacquent aux autres fonctions de la Compagnie, cet exemple, dis-je, a fait venir la pensée à quelques-uns de nos Pères, que l'on pourrait nous donner quelques jeunes maîtres, à la fin de leurs études de philosophie, pour régenter à Constantinople et aux autres résidences du Levant, qui, durant leur ré-

gence, apprendroient facilement la langue italienne et la grecque vulgaire, et pour l'étude particulière s'adonneroient entièrement au grec littéral; et après deux ou trois ans de régence, ils pourroient retourner en France ou à Rome pour y étudier en théologie, y étant *præfecti* au collége des grecs, où ils auroient moyen d'entretenir leur grec vulgaire et se perfectionner en italien. Ayant achevé leur théologie et fait leur troisième année de probation, ils retourneroient en Levant, tout prêts à bien travailler.

Il est assuré que semblables jeunes gens sauroient beaucoup mieux les langues et les prononceroient plus naturellement, seroient mieux versés en histoire et doctrine des saints Pères grecs, que ceux qui, à l'âge de trente ou trente deux ans, ayant achevé en France leur régence, théologie et troisième an, commencent à apprendre les deux langues, italienne et grecque, et ont peu de temps pour la lecture des saints Pères et de ce qui est particulier à l'Eglise grecque.

Il semble qu'il y a plus de sujet de permettre à nos jeunes maîtres françois de passer en Levant qu'aux sciotes, car les sciotes savent, dès leurs bas âges, les langues grecque et italienne, que les françois doivent apprendre et acquérir; nos missionnaires du Levant diffèrent des sciotes, qui savent la langue du pays, où ils sont envoyés, et n'ont aucune

étude particulière à faire, mais ont seulement besoin de vertu et de zèle, pour mettre en pratique les moyens qu'ils ont acquis pour le salut des âmes.

Il faut aussi considérer qu'il n'y a pas plus de danger de passer de Marseille à Smyrne ou à Constantinople, qu'il y en a de passer de Sicile à Scio, encore que le voyage soit plus long, et les jeunes maîtres françois n'ont pas moins de courage que les sciotes pour traverser la mer, et mépriser les dangers où il s'agit de la gloire de Dieu et du salut des âmes.

CHAPITRE II.

ÉTABLISSEMENT EN L'ILE DE NAXIE. — LETTRE DU P. HARDY.

L'an 1627, Mgr l'archevêque de Naxie et de Paros et les gentilshommes du rit latin firent donation aux PP. Jésuites de la chapelle ducale, qui servoit anciennement aux ducs de Naxie, et qui est jointe au palais ducal. Ils s'y entretiennent de quelque petit revenu et de quelques aumônes qui leur sont faites. Messieurs de Naxie ont dévotion de laisser par testament quelque chose à l'église. Une bonne dame nous a laissé, à sa mort, une mandre ou troupeau de quarante brebis; une autre, une petite vigne, une autre, un champ à labourer; une autre, quelques oliviers. Le seigneur Corsini Coronello,

consul pour les françois, a donné à la Compagnie sa maison qui touche à notre chapelle; il y a un marchand françois qui a legué, à nos Pères de Naxie, deux cents écus de rente, pour en jouir après sa mort.

Nous avons, dans notre chapelle, une image à laquelle tous ont une très-particulière dévotion, ils l'appellent (le mot est illisible dans le manuscrit). La tradition porte que cette image est une des trois qui furent jetées en mer par les iconoclastes et, par le ministère des anges, vinrent surgir miraculeusement au port de Naxie. L'usage des cloches est libre à Naxie.

Ils ont une très-grande dévotion au très-saint Sacrement; la procession se faisant le jour de la fête, on expose les malades par les rues, afin que l'archevesque, qui porte le saint Sacrement, passe par dessus les malades, qui bien souvent reçoivent la guérison. Voici comme en parle le R. P. Simon Fournier, supérieur de la résidence de Naxie, en une sienne lettre écrite à Naxie, le 6 novembre 1641 :

« La dévotion, continue-t-il, croît envers le saint Sacrement : le jour de la Fête-Dieu, y viennent en procession trois ou quatre mille, et plusieurs se prosternent par les rues, contre terre, à ce que celui qui porte le saint Sacrement, marche dessus eux. Tous les ans, on a remarqué quelques miracles, qui

se sont faits de quelque malade qui, après la procession faite, ayant passé le saint Sacrement sur lui, s'est trouvé sain et gaillard.

« J'en ai vu un, cette année, qu'il fallut apporter de trois ou quatre lieues à la ville, parce qu'il ne pouvoit marcher, et après la procession s'en retourna guéri, le même jour, en son village. »

Le P. Mathieu écrit qu'un pauvre grec, s'étant fait apporter des champs, reçut la guérison, et s'en retourna à pied dans sa maison.

A Naxie, outre les fonctions ordinaires, se font des missions par les villages, avec un grand profit des villageois, comme on peut voir en la relation suivante:

Relation de ce qui s'est passé en une mission par les villages de l'île de Naxie, au mois d'août 1641; envoyée à M. Le Maître, marchand à Rouen, par le P. Mathieu Hardy, de la Compagnie de Jésus.

Monsieur,

La gratitude m'oblige de vous avertir comme j'ai reçu, à Naxie, la boîte et le ballot de chapelets, croix, *Agnus Dei*, etc., qu'il vous a plu m'envoyer. Le vaisseau qui les portoit, arrêté des vents contraires, vient de jeter l'ancre à Paros, île fort voisine

de Naxie. Je n'ai point de paroles suffisantes pour vous remercier, et le dis tout de bon et sans amplification, voyant le bien qui se fait par le moyen de ces choses de devotion. Vous serez bien aise d'entendre, comme cette année, j'ai fait une petite mission en l'île, à Dremalia. C'est une vallée, au milieu de notre île fertile, qui a son étymologie de *Drus* et *Elaia*, qui veut dire chêne et olive, aussi est-elle pleine de ces arbres, qui la rendent fort belle et agréable.

Il y a, en cette vallée, quatre bons bourgs, et d'autres petits villages, tous très-bien fournis de peuple du rit grec, et parmi les grecs se retrouvent quelques uns de notre rit latin. Il neige, pleut et fait froid, en cette vallée et sur les montagnes voisines, l'hiver, comme à Rouen, quoique à la ville, qui n'est éloignée que de quatre lieues de cette vallée, l'air soit plus tempéré de la moitié, aussi fait-on moisson et vendange en la campagne, où est située la ville, un mois plus tôt qu'aux villages, tellement que, quasi quatre mois durant, on mange du raisin frais.

Je partis donc, le 4 d'août, pour aller en mission en cette vallée, et dès le premier jour, sur le chemin je confessai cinq personnes du rit latin, et m'en allai loger en un bourg, où nous avons une petite maison et un jardin tout auprès d'une église de

notre rit, dans laquelle nous avons toute permission d'exercer nos fonctions spirituelles.

Le principal fruit de cette mission a été en l'instruction de ces pauvres villageois fort ignorants, tant grands que petits. Il ne s'est passé jour que je n'aie prêché ou catéchisé, et en particulier, deux ou trois fois, les fêtes et dimanches. Quant il y avoit quelque assemblée qui se faisoit à la fête de quelque bourg, on m'invitoit à prêcher, comme il arriva le 16 août, qui est le 6 de celui des Grecs, le jour de la Transfiguration, auquel je prêchai le soir après vêpres, la nuit et le lendemain matin à la grande messe. Je fus invité à souper, des deux curés, avec les principaux du bourg, qui se plaisoient fort d'entendre parler des choses spirituelles, durant le repas. Un jour entr'autres, un curé m'invita de prêcher aux obsèques qui se faisoient pour un mort. Et ce pauvre peuple écouta attentivement ce qu'on leur dit, montrant par leurs larmes et soupirs que Dieu leur touchoit le cœur.

Le plus grand contentement est en la doctrine chrétienne, voyant la ferveur de tous à s'y trouver et répondre; les prêtres y viennent, les diacres, les hommes et les femmes y répondent; deux vieilles, âgées de 90 ans, se présentèrent au village pour apprendre le signe de la croix. Les vieillards viennent dire leur *Pater noster, Ave Maria, Credo,* en

grec ; et les femmes, qui ne le savoient encore, se le faisoient apprendre, après la doctrine chrétienne, et j'ai ouï des femmes qui répétoient l'*Ave Maria* par les rues.

En ces trois semaines, que j'ai été en mission, les enfants ont appris une bonne partie de leur catéchisme en grec vulgaire, qu'ils récitoient puis après, dans les églises, devant tout le monde, avec grand contentement de leurs parents. J'ai fait dire quelquefois le chapelet aux clercs et aux enfants divisés en trois bandes.

J'ai eu permission du métropolite grec de prêcher et catéchiser dans les églises grecques, et ce, par écrit, avec menace de suspension à ceux qui en feroient difficulté ; mais cette permission ne m'étoit pas nécessaire, car les curés désiroient et me prioient de faire tout ce que je voudrois en leurs églises. Et comme je prêchois, un samedi au soir, en une des principales églises, le curé, qui vouloit dire vêpres avec d'autres prêtres, s'en alla les chanter en une chapelle voisine, de peur de m'incommoder.

Des grecs, j'en ai confessé vingt-un, tant hommes que femmes; la plus grande partie désiroient de se confesser et le disoient. En ce même temps, les villageois se sont soulevés contre les gentils-hommes de la ville, à cause des dîmes, sous la conduite d'un prêtre, qui est le premier en dignité entr'eux, lequel

pour se venger aucunement des francs, disoit : Allez-vous-en confesser au Père, et vous verrez comme je vous ferai bien châtier ; et comme ce prêtre est de grande autorité parmi eux, ils ont eu peur de l'excommunication et se sont retirés. Et cependant, ce même prêtre, lorsque j'allai faire la doctrine chrétienne en son église, sonna lui-même la cloche et a été un des plus affectionnés et désireux d'apprendre lui-même quelque chose plus que tout autre.

Nous attendons, de jour à autre, le Bacha de Rhodes et de la mer, qui doit venir tout exprès en notre île, pour accommoder ce différend entre les gentilshommes et les villageois. Quand cette affaire sera terminée, j'espère qu'ils viendront se confesser sans crainte.

Ils se sont confessés du rit latin vingt-sept personnes en cette mission. Le premier de tous les grecs a bien montré sa ferveur, en ce que s'étant confessé à moi généralement et n'ayant pu communier le dimanche d'après, comme il pensoit, pour quelques empêchements, il me vint trouver en ville pour se réconcilier et se mettre dans l'obligation de jeûner, leur carême d'août étant déjà passé ; car les grecs ne communient jamais qu'ils ne se soient abstenu quelque temps de manger de la chair auparavant. Et ce fut une mortification à ce bon vieillard

de s'en abstenir le samedi, jour auquel ils ont la coutume et particulière dévotion d'en manger.

Je retournai de cette mission le 26 d'août. Je veux ajouter quelque chose qui s'est passé cette année, à cause du Jubilé : une grande partie de ceux de notre rit se sont venu confesser généralement à moi; les réconciliations se sont faites, entr'autres d'un des principaux Seigneurs, lequel étant grandement irrité contre son fils et ne voulant pas le voir ni lui parler, enfin alla à la maison de son fils, y dîna avec lui, invité doucement par sa bru, qui en cela suivit le conseil de son confesseur, qui avoit déjà disposé le père à pardonner, parler et revoir son fils. Un des principaux seigneurs, après avoir vécu plusieurs années dans le concubinage, sans se confesser, enfin repenti de son péché, il l'a abandonné et s'est confessé.

La ville étant divisée en deux partis, avec danger de meurtre de part et d'autre, à cause d'un jeune homme, qui s'était marié contre la volonté de son père, la paix s'est faite; le fils a demandé et reçu le pardon de son père.

Je laisse plusieurs semblables réconciliations, qui se sont faites, pour ne vous point ennuyer; je ne veux pas toutefois omettre un cas que vous serez bien aise de savoir.

Une jeune fille, des plus nobles de la ville, aimoit

un jeune homme si ardemment, que s'apercevant que son père ne le lui donneroit pas, elle se détermina d'empoisonner son père, et pour cet effet elle mit du venin dans son potage. Le père, en ayant goûté et le trouvant amer, et se doutant de ce que c'étoit, le cracha incontinent, et cria : On m'a voulu empoisonner.

La mère, voyant que le sien était bon, voulut goûter de celui de son mari, et, en prenant deux cuillerées, elle disoit, puisque vous êtes empoisonné, je veux mourir avec vous; et incontinent elle commença à vomir. On m'appela aussitôt comme confesseur, j'accours et lui fais prendre de la thériaque et du bezoard, et la fis mettre au lit, et devant moi, encore trois ou quatre fois, elle ne cessoit de crier : Ah! mon Dieu, qu'ai-je voulu faire, je me suis voulu tuer moi-même. Le mal passa, et peu à peu, elle recouvrit la santé. Voilà, ce me semble un acte d'amour conjugal, qui mérite d'être écrit entre ceux que l'antiquité célèbre tant.

Je voudrois avoir encore quelque chose pour vous réjouir, tant que je fais cas de votre contentement. Priez nostre bon Dieu qu'il se daigne servir de moi toujours, en ce qui sera de son bon plaisir et me fasse participant de vos bonnes œuvres et mérites.

Naxie se tiendra toujours obligée à vous, et priera

Notre-Seigneur qu'il vous donne ce que vous souhaitez le plus, qui est la béatifique vision du souverain bien.

Je me recommande très-affectueusement à vos saintes prières et serai toujours, monsieur, votre très-humble serviteur en Notre Seigneur Jésus-Christ.

Naxie, 3 octobre 1641.

Mathieu HARDY.

CHAPITRE III.

ÉTABLISSEMENT A NAPOLI DE ROMANIE, ET A PATRAS DANS LA MORÉE OU PELOPONÈSE.

L'an 1640, au mois de juillet, Mgr de la Haye, ambassadeur au Levant, à l'instance que lui fit Mgr de Villeré, consul des francois en Morée, envoya le P. François Blaizeau et le P. René de Saint-Cosme à Napoli et à Patras. Ils ne manquèrent pas d'emploi à Napoli; car, outre l'assistance qu'ils donnèrent au consul et marchand françois, et aux grecs, par les fonctions ordinaires de la Compagnie, ils trouvèrent cinq cents esclaves du rit latin, françois, italiens, espagnols, allemands, polonois, qui etoient dans la galère du Bey de Napoli, qui n'avoient pu se confesser ni entendre la messe depuis dix, vingt, ou trente ans, qu'ils étoient esclaves; ce leur fut une grande

ısolation de voir nos Pères, et participer aux sa-
ments de l'Eglise.

Quelques habitants du rit latin avoient passé au grec, à cause qu'ils n'avoient aucun prêtre du latin. Ils promettent de retourner à l'Eglise ro-ine, s'ils ont un prêtre stable. Le petit nombre ›uvriers, que nous sommes, fait que deux de nos ·es entretiennent trois résidences, passant de l'une 'autre.

C'est en la ville de Patras que saint André, apôtre, té martyrisé. Et proche de là aussi fut donnée la aille de Lépante. Dans la Morée, ou Péloponèse, pourroit faire quelques missions, car il y a six hevêchés: Corinthe, Christianopolis (Megalopolis), ;édemonia, Monembasia, Nauplie, Patras. Il y a ıze evêchés de trente-deux Kadiliks, ou lieux qui ; un juge turc.

La Laconie a plusieurs bons villages. Les Mai-:es, qui résident au bras de Maïna, dit ancienne-nt Tænarium-Promontorium, ont trois villes : gni, Vitulo, Prousti, et 365 villages. Ils sont ·étiens du rit grec, et n'ont jamais pu être sur-ntés par les turcs, car les montagnes du pays ıt inaccessibles aux turcs; ils ne paient point de ›ut au grand Seigneur, bien que leur pays soit ıs le Péloponèse.

CHAPITRE IV.

ÉTABLISSEMENT EN L'ILE DE PAROS. — RELATION DU P. D'ANJOU.

L'an 1641, le 24 de février, Mgr l'archevêque de Naxie et de Paros envoya, en l'île de Paros, le P. Jacques d'Anjou, et lui donna la charge de son vicaire général à perpétuité et l'administration de l'église de Saint-Georges. Le P. d'Anjou écrit qu'il y a bien de l'emploi, l'île étant fort peuplée, et que l'on y compte quinze ou seize mille chrétiens, distribués en trois villes et quantité de villages. La liberté pour les fonctions ecclésiastiques est très-grande, mais la pauvreté du P. d'Anjou est encore plus grande, comme il se peut voir en la relation suivante :

Briève relation de ce qui s'est passé en l'île de Paros, l'an 1641, envoyée au P. Jacques Dinet, provincial de la Compagnie de Jésus, en France, par le P. Jacques d'Anjou, de la même Compagnie.

Mon Révérend Père,

Il a plu à la divine bonté d'accroître cette année notre mission du Levant d'une nouvelle rési-

dence en l'île de Paros, l'une des plus gentilles entre les Cyclades, et des plus mémorables de l'archipelage, pour les marbres que les anciens en ont tirés et qui s'y voient encore à présent, en telle abondance, qu'au lieu de haies, que nous avons dedans notre France, pour fermer les héritages de chaque particulier, ils ne se servent ici que de murailles sèches de marbre, du plus blanc et du plus beau que l'on sauroit avoir. Le pays y est agréable, à cause d'une telle quantité de fontaines, qu'on ne sauroit si peu creuser, joignant les rives de la mer, qu'on n'y trouve des sources d'eau vive, qui bouillonnent de tous côtés. Il est fertile en blé et en vin, et même en coton, dont ils font un très-bon débit. C'est chose admirable qu'avec si peu de pluie qu'il fait ici toute l'année, nommément depuis le mois de mai jusqu'à septembre, qu'à peine voit-on pleuvoir une seule fois, on y voie des fruits si gros qu'il se trouvera tel raisin qui pourra remplir un boisseau, mesure de Paris. Les carpons, fruits extrêmement savoureux, de la forme des melons de France, mais ayant la chair plus rouge, et pleine d'un suc qui fond à la bouche, sont gros comme la tête d'un bœuf.

Je suis entré dans cette île, par l'ordre de l'obéissance, et à la sollicitation de Mgr l'archevêque de Naxie, de la juridiction duquel cette île dépend en ce

qui est spirituel. Ce n'a pas été sans preuve très-manifeste de la Providence divine, qui a voulu signaler en cela son affection singulière vers la Compagnie, la choisissant, entre les autres, pour la culture de cette vigne infortunée, que l'ennemi tenoit en prise et extrême désolation, depuis fort longtemps.

L'année passée, 1640, le vicaire général de Mgr de Naxie écrivoit à la sacrée congrégation *de propagandâ fide*, qui est à Rome, la nécessité qu'il y avoir d'avoir ici au plus tôt des ouvriers évangéliques, n'y ayant, en toute l'île, qu'un seul prêtre latin, dont la vie et les mœurs étoient tellement déplorables, qu'il faisoit honte à la chrétienté, qui est en ce lieu. Sur laquelle information, il fut signifié à Mgr l'archevêque, de la part de la sacrée congrégation, de le tirer de ce lieu, et de mettre à sa place des capucins ou des jésuites, selon qu'il lui agréeroit le plus.

Les insulaires désiroient des jésuites, et depuis fort longues années en avoient témoigné leur affection. Mais, comme la nouvelle de cette ordonnance arriva à Mgr l'archevêque, lorsqu'il était à Messine, logé au couvent des Pères capucins, où il s'étoit retiré à son retour de Rome, attendant l'occasion d'un vaisseau, il se sentit obligé de témoigner son affection à ces bons Pères, et en reconnaissance de l'obligation, dont il se voyoit chargé envers eux, il fit

choix de deux de leur maison, qu'il mena avec soi dans Paros, pour y établir un hospice et y travailler à la gloire de Dieu.

Or il arriva que ces bons Pères, nouveaux venus, ne sachant la langue du païs, ni l'un ni l'autre, après avoir demeuré quatre ou cinq jours sur le lieu, se retirèrent à Naxie au couvent de leur ordre, qui les ayant reçus avec la charité ordinaire des Religions, sur l'accident de la mort d'un de leurs Pères, à Smyrne, disposa de l'un d'iceux et l'envoya à Smyrne, où le pauvre Père mourut aussi quelque temps après. L'autre est resté à Naxie, employé à la cure des malades, qui ont recours à sa charité, suivant la réputation, qu'on lui donne d'être très-expert en ce qui est de la médecine.

Cependant Mgr l'archevêque, voyant que quatre mois s'étoient écoulés, et que l'ordonnance de la Sacrée Congrégation n'étoit pas exécutée, ni ces pauvres chrêtiens soulagés, selon les ordres qu'il en avoit donnés, ému de zèle du salut des âmes, qui lui ont été commises de la part de Notre-Seigneur, il a imploré, en cette occurrence, le secours de notre Compagnie, priant le R. R. Fournier, supérieur de la résidence de Naxie, de donner quelques-uns des siens, pour prendre la charge de cette île de Paros, et servir Notre-Seigneur au salut de ces pauvres âmes, destituées de tout secours.

Ce que nos Pères ayant reçu à grande faveur, les lettres en furent expédiées et passées en chancellerie le 22 février 1641, et le 24 du même mois, jour de saint Mathias, échu au dimanche, le sort étant tombé sur moi pour commencer cette nouvelle mission, je pris possession, au nom de notre Compagnie, de l'église de Saint-Georges, métropolitaine des francs, située au château de la ville d'Agoussa, et seule du rit latin dans toute l'enceinte de l'île.

J'ai trouvé, en mon entrée en ces lieux, des Indes nouvelles et ample matière d'employer plusieurs ouvriers. Dans l'île de Paros, il y a trois villes, l'une Agoussa, l'autre Parekia, ou, comme disent d'aucuns, Eparkia, la troisième Kefalo, lesquelles, avec cinq ou six villages, qui sont semés de côté et d'autre, font environ quinze ou seize mille âmes, presque tous chrétiens. S'il y a une douzaine de turcs en toute l'île, c'est au plus; ceux du rit latin y sont en si petit nombre, qu'à peine passe-t-il soixante. Ce sont les grecs qui font le gros; au reste les uns et les autres, tellement ignorants des choses de Dieu, qu'il ne se peut rien dire de plus.

La coutume est ici bien enracinée de ne communier qu'une fois l'an, ou deux tout au plus, pour les plus dévots. Il s'en trouve même qui passent les dix, vingt, et quelques-uns les trente ou quarante ans, sans se confesser ni communier. Nous tâchons

petit à petit, d'introduire une meilleure coutume, si bien qu'il s'y est passé peu de dimanches qu'il n'y ait eu quelqu'un qui se soit confessé ou communié, et les bonnes fêtes, Dieu merci, on en voit toujours un assez bon nombre à la sainte communion.

Ce fut une chose bien extraordinaire, que le jour de l'annonciation de Notre-Dame, qui nous étoit échue la seconde semaine de carême (pour ce qu'on suit ici l'ancien calendrier), on vit une douzaine de personnes communier à la messe paroissiale, ce qui, hors de Pâques, ne s'étoit vu de longtemps. Cette dévotion excita de grands mouvements dans les cœurs de plusieurs, qui, pour lors, se sont proposés d'imiter leur piété, fréquentant la communion plus souvent qu'ils n'avoient fait du passé. On a tâché de la fomenter, partie par les catéchismes, qui se sont faits tous les dimanches, partie par l'appareil extraordinaire, qu'on a tâché de faire à l'autel, selon la pauvreté du lieu; car l'église est destituée de tout ornement, jusque là qu'il n'y a ni ciboire, ni tabernacle, pour conserver le Saint Sacrement, ni baldaquin pour couvrir l'autel, ni parements pour l'orner, toutes ses richesses sont une seule chasuble en tafetas vert, avec l'étole et le manipule, une aube, un calice d'étain, avec la patène de même, une ou deux nappes d'autel : au reste, sans vitres, sans serrures, sans chandeliers, que deux de bois fort mal

faits, sans bancs, sans chaises, sans pavé. Ce pauvre peuple a été extrêmement consolé de voir l'autel un peu mieux paré par l'emprunt de quelques couvertures et tapis qu'on a agencés le plus proprement qu'on a pu.

Ça été le bon plaisir de Dieu de bénir les commencements de cette mission nouvelle par l'heureux succès de quelques guérisons de malades, arrivées miséricordieusement de sa part, contre les espérances humaines.

Un pauvre artisan, travaillé d'une grosse fièvre par l'occasion d'une épine, qui lui étoit entrée dans le pied, et l'avoit enflé avec la jambe et la cuisse, non sans grande inflammation, m'ayant fait prier de le visiter, dans l'espérance que je lui donnerois quelque remède à son mal; j'y fus, et le vis en telle disposition qu'il me sembloit qu'il n'y avoit d'autre remède que de lui couper la jambe, tant elle étoit en pauvre état. Au reste, n'étant mon métier de m'employer à telle cure, et n'y ayant ici ni médecin pour l'ordonner, ni chirurgien pour l'exécuter, je m'avisai de bénir du vin et de l'huile, le remède du Samaritain de l'Evangile, je lui envoyai pour s'en laver le pied et la jambe tous les jours. Ce pauvre homme crut et espéra en Notre-Seigneur, et peu de temps après sa jambe ayant un peu suppuré, il s'est vu entièrement guéri de son mal.

Agnoussa, fille de Janis et d'Ambellina, agée seulement de 13 à 14 ans, ayant été travaillée, l'espace de cinq ans, d'un certain trémoussement, qui la saisissoit tous les soirs, et la faisoit crier et hurler, comme ceux qui ont le mal de saint Jean, le jeudi saint de cette année 1641, Janis, son père, se plaignant à son maître, le seigneur Liouannachi Girrardi, premier gentilhomme de l'île, se plaignant, dis-je, de la cruauté et longueur de ce mal, qui la travailloit, ce seigneur s'avisa de lui prêter un vase de la terre de saint Paul de Malte, que je lui avois donné depuis peu de jours, pour lui faire boire un peu d'eau dedans, en temps que son mal commenceroit à la saisir, l'admonestant qu'elle eût sa confiance en Dieu et aux prières de ce grand apôtre. Ce bon homme et la jeune fille mirent donc leur confiance en Dieu, suivant les paroles de son maître. Agnoussa, sentant venir son mal, prit de l'eau, la mit dans le vase, et l'ayant bue avec dévotion, dès l'heure même, elle s'est trouvée entièrement guérie de ce mal de si longue année.

Cette guérison si extraordinaire s'étant répandue par toute la ville, plusieurs malades de diverses fièvres sont venus boire dans ce petit vase, lesquels tous, au nombre de quinze ou seize, ont été, dès l'heure même, heureusement délivrés de leur mal; et depuis, ce vase étant rompu, on est venu à moi

pour avoir de la poussière de cette terre, par le moyen de laquelle, plus de cent ont été délivrés des fièvres, la buvant avec un peu d'eau, au même temps que l'accès commence à les prendre.

Le 17e d'avril, qui est pour nous le jour des Rameaux, je fis faire une procession, selon la coutume de l'Eglise, et pour la rendre plus célèbre, je fis revêtir en anges six petits écoliers. Le premier portoit le thuribule avec la navette à mettre l'encens, l'autre la croix, accompagnés de deux plus petits, qui tenaient chacun un cierge à la main; suivoit le cinquième, portant une couronne d'épines, et le sixième et dernier, avec un tableau représentant Notre-Seigneur, en son agonie, au jardin.

Le peuple, qui n'est pas accoutumé de voir ces cérémonies, y accourut en foule, et entre les autres fut remarquable, le principal Papas des grecs, que l'on nomme l'économe, lequel, suivi de quelque nombre d'autres Papas, honora de sa présence cette nouvelle célébrité. Quelques-uns des plus anciensde la ville firent pour lors cette remarque que nous plantâmes, en ce jour, l'étendard de la sainte Croix, au même lieu, où, cinquante ans auparavant, on avoit coutume de l'arborer à tel jour, et que, partie l'indévotion, partie l'esclavage turcquesque, avoient empêché depuis tant d'années de continuer. Au retour de la procession, une dame grecque, des plus remarquables du

lieu, me fit des congratulations si extraordinaires, pour la joie qu'elle avoit reçue en son cœur, de cette nouvelle célébrité, qu'entr'autres paroles, elle me dit qu'il sembloit qu'elle avoit commencé ce jour-là, à être chrétienne. Elle m'ajouta qu'elle croyoit que Dieu avoit accompli, en cette journée, ce que son petit fils avoit songé, le jour du grand saint Bazile, qui est le premier jour de l'an, au regard des grecs : savoir est, que cet enfant avoit vu, en songe, sortir de l'église Saint-Georges un ange d'une clarté admirable, portant un encensoir à la main, et suivi d'une troupe d'autres, qui lui faisoient entendre que cette pauvre église, désolée depuis si longtemps, prendroit à l'avenir un nouveau lustre, Dieu y étant servi avec plus de zèle et dévotion qu'il n'y avoit été aux siècles passés. Je donnai le baptême à un petit enfant d'un gentilhomme, élevé en qualité de page d'honneur, en l'hôtel de Mgr de Seri, à Constantinople ; son père est ici le premier du lieu ; c'est le premier enfant que j'ai baptisé, et il y avoit bien quatorze ans que l'on n'avoit vu baptiser ici personne à la francque. La qualité de l'enfant et la rareté de la cérémonie, selon notre rit, a fait que le concours du monde a été extraordinaire. Deux choses ont été remarquables à la naissance de cet enfant : la première, que la nuit que sa mère étoit en travail pour lui, le jardinier du jardin de notre

église de Saint-Georges eut un songe, qu'il avoit cueilli un lys dans notre jardin, et l'avoit porté à la signora, mère de l'enfant; ce que le sieur Nicéphore, son père, me racontant avec allégresse, interprétoit à bon augure, comme espérant que cet enfant, son premier-né, hériteroit de lui l'affection qu'il porte en son cœur et fait paroître aux occasions à la couronne de France, l'arme de laquelle est le lys. La seconde chose remarquable est que la signora, ayant été dans les douleurs de cet enfantement une grande partie de la nuit, le matin, comme on m'envoya avertir de faire quelques prières pour elle, je lui envoyai mon reliquaire, dans lequel il y a entre autres des reliques de notre saint Père Ignace, avertissant la personne à qui je le donnois, qu'elle lui dit qu'elle eût recours à ses prières, et qu'elle s'en trouveroit très-bien. Elle ne l'eut pas plustôt reçu, qu'elle accoucha incontinent après, fort heureusement. J'ay admiré en cet enfant ce que j'apprends qui se pratique ici généralement en tous les autres, tant mâles que femelles, savoir est : qu'on les laisse trois jours et trois nuits sans leur donner à téter, ni mettre chose aucune en leur bouche; et pour le regard de leurs têtes, on ne les couvre nullement, ni en hiver, ni en été, ni jour, ni nuit, qu'ils n'aient atteint l'âge de quatre ou cinq ans : aussi est-il vrai que le pays est plus tempéré que le nôtre, l'hiver ne s'y

sentant pas, et l'été, la providence divine qui tient les vents en ses trésors, se montrant si favorable à la conduite de ces îles, que, la plupart de ce temps, elle y fait régner la tramontane, qui sert également à rafraîchir les corps humains et mûrir les fruits de la terre, qui, sans ce rafraîchissement, dans peu d'heures seroient tous rôtis.

Quant à ce qui est des choses plus mémorables, qui se retrouvent dedans l'île, je n'ai pu encore apprendre autre chose que ce que je prétends de toucher ici fort brièvement. Il y a, dans Agoussa, une image miraculeuse de Notre-Dame, qui se voit en la principale église des grecs. Le peuple de la ville a cette bonne coutume qu'il ne se passe jour que, tous ou la plupart, ne fasse son devoir de la visiter. L'histoire porte que, du temps des Iconoclastes, elle fut miraculeusement apportée par mer, par la seule conduite de Dieu et des anges. Le peuple, qui vivoit pour lors, la vit venir au milieu des flots, et nonobstant les flots et tempêtes qui se montroient furieuses, elle vint surgir heureusement au port d'Agoussa, où elle fut recueillie avec allégresse et dévotion extraordinaire. Le duc, qui gouvernoit cette île, commanda qu'elle fut portée au château qui commandoit toute la ville, désirant d'y bâtir une chapelle, pour l'honorer selon son pouvoir, et par icelle, la Reine des anges. Chose étrange! cette image n'agréant

pas ce lieu, qu'ils avoient choisi, fut trouvée, par trois diverses fois, transportée au lieu, où elle est à présent, avec les outils des maçons qui travailloient à cette chapelle : ce qui obligea ces bons habitants de lui en dresser une autre en ce même lieu, qu'elle faisoit paroître lui agréer le plus. Cette image est d'un bois qu'on ne connoît pas, et qui semble être incorruptible. Le cadre, où elle est enchassée, a été déjà changé trois ou quatre fois, à raison de la pourriture qui l'avoit déjà consumé, sans que toutefois on ait reconnu aucun déchet en ladite image. Quantité de miracles se sont faits, qu'il n'est besoin de déduire par le menu. Je me contenterai d'un, entre les autres, que j'ai sû de personnes de créance et d'autorité, qui m'ont assuré l'avoir vu eux-mêmes de leurs propres yeux.

Il y a environ vingt-cinq ans qu'Ali-Bacha, général des armées turcquesques, voulant contraindre les insulaires de lui mettre en main le tribut qu'ils sont obligés de payer au grand Seigneur, et iceux refusant de lui obéir, comme étant contre leur droit, et la coutume qu'ils avoient toujours gardée de la porter eux-mêmes à la Porte, n'ayant à répondre à personne qu'au grand visir : dépité de ce refus, il se résolut de mettre à feu et à sang toutes les îles qui résisteroient à la volonté, et commençant par celle de Syra, qui est fort proche de Paros, il vint fondre

dessus, accompagné d'un grand nombre de galères, et s'étant jeté dedans, il fit pendre l'évêque et quelques-uns des principaux de la ville, en mit en galère deux ou trois cents, pilla et saccagea la ville, brûla les moulins et une partie des maisons, enfin la mit en très-grande ruine et extrême désolation. Comme il étoit sur le point d'en faire de même à Paros, les pauvres Pariens, bien épouvantés de cette cruelle exécution, eurent recours à leur Notre-Dame, faisant des prières publiques pour l'invoquer à leur secours. On n'entendoit dedans les rues, par les places, dans les maisons et dans les églises, que des cris et lamentations effroyables, mais surtout au même moment que les galères du Bacha commencèrent à paroître. Ce peuple, qui étoit aux aguets, se met à crier, tous ensemble, d'une voix épouvantable : Marie, mère de Dieu, toute sainte, protégez-nous! Merveille des bontés admirables de la mère de miséricorde, attendrie par les clameurs de ce peuple désolé, elle envoya, tout sur le champ, une tempête furieuse, qui écarta deçà et de là toutes les galères et vaisseaux de ce tyran, et les envoya si loin des îles, qu'il avoua lui-même hautement qu'une puissance surcéleste l'empêchoit de faire le mal aux Pariens et autres insulaires, qu'il avoit résolu d'accomplir. Ainsi furent-ils délivrés par l'entremise de la Vierge.

Il y a, près d'Agoussa, une ancienne chapelle, qui a été trouvée, depuis peu d'années, d'une façon extraordinaire. Nicéphore, métropolite grec pour Naxie et Paros, avoit amené avec soi de Constantinople un certain turc janissaire, vieillard de bon sens, et recommendable pour la probité de ses mœurs. Celuy-ci, étant à Agoussa avec le Métropolite, eut un songe, la nuit, par lequel il se sentoit averti par quelque personne vénérable, que si on faisoit fouir en un certain lieu, qu'il lui montroit, on y trouveroit une chapelle. Etant éveillé, il donna avis de son songe au métropolite, et aussitôt met des gens en besogne pour fouir au lieu qui lui avoit été montré. Ils ne manquèrent pas, après quelque peu de travail à lever les terres, de trouver une forme de chapelle, qui depuis, ayant été embellie et mise en meilleur état par la dévotion des fidèles, est maintenant une des plus célèbres du pays.

Voilà, mon Révérend Père, ce que j'ai pu trouver de plus remarquable en ces lieux. Si Dieu me donne la vie, j'espère que, l'année prochaine, je ferai voir à la France les impostures du ministre Du Moulin, qui, pour donner crédit aux faussetés de sa religion prétendue, fait accroire aux plus simples que l'Eglise grecque est en même créance que celle qu'il professe, et qu'il abuse depuis tant d'années, tant par les livres qu'il imprime que par ses prédi-

cations. Je prétends de lui montrer, plus clair que le jour, que sur les controverses débattues entre les catholiques et calvinistes de France, l'Eglise grecque symbolise entièrement avec nous, et contrarie totalement aux erreurs de leur nouvelle et fausse doctrine. Et tandis que nous travaillerons à cet emploi et à celui qui nous regarde de plus près, qui est de défricher les ronces de cette vigne de Paros, je supplie très-humblement votre révérence, de jeter des yeux de compassion sur cette mission nouvelle, et la daigner recommander aux charités de nos Pères, principalement de ceux qui gouvernent les congrégations des messieurs, à ce qu'ils les excitent d'étendre leur miséricorde sur cette pauvre Eglise esclave, contribuant, selon leur pouvoir, pour les faire avoir quelques meubles, à ce que Notre-Seigneur, son époux, y soit servi et honoré, sinon selon qu'il mérite, du moins selon la bienséance, qu'il convient de rendre à sa Majesté.

Plût à Dieu que plusieurs seigneurs et dames françoises eussent vu les ornements que les turcs font à leurs mosquées, c'est là qu'ils auroient lieu de bénir et remercier Dieu, qui leur a donné le moyen d'employer leur dévotion au vrai culte de sa Majesté, au lieu que ces pauvres aveugles perdent leurs âmes et leurs moyens au service de la vanité. Plût-il à Dieu qu'ils ressentissent au fond de leur cœur le conten-

ment d'une âme bien faite, quand elle voit Jésus, son Sauveur, honoré et glorifié en ces quartiers, nonobstant tous les artifices et inventions sataniques qui s'y pratiquent, pour en abolir la mémoire et ensevelir le nom dans un oubli éternel. — Je finis, me recommandant très-humblement aux saints sacrifices de Votre Révérence et de tous nos RR. PP. de sa Province, et aux prières de tous nos chers Frères, desquelles nons avons bon besoin : je demeure pour jamais,

Mon Très-Révérend Père,

De Votre Révérence, serviteur très-humble en Notre Seigneur.

D'Agoussa, en l'île de Paros, le 2e d'octobre 1641.

Jacques d'Anjou.

CHAPITRE V.

ÉTABLISSEMENT A ATHÈNES. — EXTRAIT D'UNE LETTRE DU P. FRANÇOIS BLAISEAU DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS, ÉCRITE DE KALCHIS (CHALCIS) OU EGRIPOS, LE 2e JOUR DE 1642.

Le 2 décembre 1641, je suis arrivé à Athènes, où saint Paul, saint Denis Aréopagite et saint André, nous ont été propices, et montré évidemment qu'ils avoient encore soin au ciel de la vigne, qu'ils ont cultivée en terre par leurs prédications et leurs

travaux apostoliques; j'estime que nous sommes trop heureux d'être appelés pour succéder à un emploi si honorable.

Les plus apparents grecs de Romanie, le seigneur Alberto et le seigneur Maurogem, m'ont défrayé au voyage et entretenu un mois, en cette noble ville d'Athènes. Dieu m'a pourvu aussitôt d'un caloyer de 21 ans pour mon compagnon. J'ai pris connoissance des plus grands de la ville, qui ont fait une assemblée publique, pour me retenir à Athènes. Le même ont fait les turcs de qualité, entr'autres le cadi ou juge, le cerdar qui commande la milice, les neveux et gendre de Bakir-Bacha, le sequir ou supérieur des dervis ou religieux turcs, qui, tous en corps, ont écrit une lettre à Mgr de la Haye, ambassadeur à Constantinople, afin qu'il lui plaise me permettre d'établir une résidence de notre Compagnie à Athènes; car je leur ai signifié que, sans cela, je ne pourrois y demeurer, et sans la permission de Votre Révérence, afin que notre établissement soit plus ferme, et que Mgr l'ambassadeur prenne occasion, en la réponse qu'il leur fera, de leur dire que très-volontiers il leur accorde leur demande, à condition qu'ils nous donneront un lieu, pour faire nos prières et pour assister nos marchands et mariniers françois, qui trafiquent au port d'Athènes.

Les mêmes turcs, se défiant de l'obtenir d'eux-

mêmes, en ont écrit à Bakir-Bacha, pour en supplier Son Excellence, afin d'obtenir plus assurément ce qu'ils demandent.

Je crois que Son Excellence prendra plaisir d'être priée de ceux mêmes, qu'il voudroit prier pour une affaire de Dieu; par là même, c'est engager Bakir-Bacha, qui est général des galères de la Mer-Blanche, roi pour ainsi dire, tant il a d'autorité, à protéger notre établissement à Athènes, puisque lui-même la protége auprès de Mgr l'ambassadeur.

Les grecs écrivent à Votre Révérence pour le même sujet; ils sont des apparents de la ville, qui ont souscrit, et la lettre qui s'adresse à Mgr l'ambassadeur est souscrite de quantité de turcs, qui ont charges et sont personnes de considération. Cela nous oblige à conserver chèrement les originaux de ces lettres, qui serviront de titres authentiques pour demeurer en sureté à Athènes.

Le dernier jour de l'an 1641, le cadi, le cerdar, et autres grands de la ville d'Athènes reçurent lettres de la part de Moustafa-Bey, frère de Bakir-Bacha, et qui est gouverneur de Négrepont, par lesquelles il leur recommandoit de me prier que j'allasse le trouver à Négrepont. Ses prières à mon endroit furent des commandements; ses gens me demandèrent combien je voulois de chevaux pour mon voyage, je

dis que deux suffiroient, l'un pour moi, l'autre pour le caloyer, mon compagnon.

J'arrivai à une heure de nuit à Chalcis, qui se nomme à présent Egripos, sur l'Euripe duquel j'ai admiré les mouvements. Le brigantin de la galère du bacha me vint trouver, sitôt que je fus arrivé, pour me porter en la ville. C'est une faveur très-rare, qui à peine se concède aux turcs de qualité, dans les places fortes, comme est Kalchis.

J'écrirai, une autre fois avec plus de loisir, les particularités de mon voyage, espérant que Mgr l'ambassadeur y prendra plaisir; pour maintenant il est impossible de lui donner contentement.

Moutafa-Bey nous a fait apprêter notre logement chez un grec athénien, habitant de Chalcis, et avoit dejà ordonné un *Fagini,* c'est à dire, pour ma nourriture chaque jour, quatre pains, deux oches de vin et deux de mouton (deux oches font cinq livres, poids de Paris). De plus, il m'envoya quantité de poules, deux oches de beurre et huit de riz, avec trois ou quatre charges de gros bois. Il avoit aussi donné commission expresse à un grec de me fournir tout ce que je demanderois, ou qu'il connoîtroit m'être nécessaire. J'ai cet agrément de parler à tous ces turcs, sans l'aide de truchement; car ils entendent tous et parlent grec, étant fils de mères grecques. Moustafa-Bey dit publiquement qu'il écriroit à

Athènes; ..... qu'ils doivent tous me porter sur leur tête et me témoigner grande considération.

Cassan-Bey, fils d'Ali-Bacha, me vient visiter tous les jours, pour apprendre quelque chose de la sphère. Ce m'a été une consolation bien sensible d'entendre à Chalcis la confession de quelques personnes qui sembloient attendre de longtemps cette assistance spirituelle. Dieu soit loué d'avoir disposé ainsi les moyens de leur salut, comme il a fait aussi à Athènes, en quoi j'ai reconnu que les grecs ont plus de confiance en nous, que je n'osois pas espérer.

Dans dix ou douze jours, Dieu y aidant, je retournerai à Athènes avec de bonnes lettres de recommendation auxquelles je prétends faire ajouter quelque bonne clause pour le bien des âmes. Votre Révérence procurera le même, s'il lui plaît, dans la réponse que Mgr l'ambassadeur fera, tant à Bakir-Bacha, qu'au cadi, cerdar, et autres turcs, qui l'ont prié de consentir à notre établissement dans Athènes.

Jamais je n'eus la santé meilleure que parmi les fatigues et importunités de tout un monde de grecs et de turcs, qui sont après moi, pour apprendre les mathématiques.

J'ai observé exactement et frugalement le jeûne de l'Avent avec les grecs, qui est de quarante jours... Je fais ce que je puis pour témoigner aux grecs que nous les aimons et honorons leur rit.

Il me vient une pensée, que Dieu nous veut établir, non-seulement entre les grecs, mais encore parmi les turcs, par l'entremise des mathématiques, comme il a fait dans la Chine.

Sitôt que je serai de retour à Athènes, on me logera en une jolie maison au cœur de la ville, lieu très-propre pour nos fonctions spirituelles; quelques-uns m'ont assuré que je ne paierois point de louage, si est-ce que je ne désire point de m'entretenir de leur libéralité et leur être à charge. Il est bien vrai que si V. R. avoit une centaine de piastres entre les mains, qu'elle voulût employer à l'achat de la maison, je me servirois de la bonne volonté présente des habitans d'Athènes, pour avoir bon marché de la maison, et par ce moyen affermir notre établissement.

Auprès de cette maison, il y a une belle église, où je pourrois dire la messe, jusqu'à ce que nous ayons une chapelle domestique, tant pour notre commodité, que celle des françois qui auront le même droit à Athènes, qu'ils ont aux autres échelles du Levant.

Mon caloyer demeure en l'église, proche de la maison, et y tient école de vingt ou vingt-cinq écoliers, entre lesquels il y a quatre ou cinq grammairiens, il me remet tout entre les mains et se fait lui-même mon écolier.

Je n'ai encore vu le métropolite, à cause qu'il a été absent tout le temps que j'ai demeuré à Athènes. Il n'aime les lettres que dans la monnoie, et est obligé de suivre le sentiment et mouvement des turcs pour notre établissement; c'est pourquoi il faut viser à gagner ceux-ci, et après suivra le métropolite avec tout son clergé.

Le profit, que l'on peut faire à Athènes, est: 1° l'école, ou instruction des enfants grecs, les prédications et catéchismes en leurs églises; 2° les exhortations aux calogeries ou religieuses grecques; il y a dans Athènes dix ou douze monastères de filles, et il y a tel monastère, où se trouvent plus de soixante filles; 3° l'aide spirituelle de nos françois qui trafiquent à Athènes. Cette année y sont venus cinq vaisseaux françois; ce leur est un jubilé de consolation d'y trouver des religieux françois, qui leur disent la messe et administrent les sacrements; 4° enseigner les cas de conscience aux caloyers et les mathématiques à la jeune noblesse, dont elle est très-désireuse, comme je l'ai expérimenté en ce commencement, où les jeunes grecs et turcs sont tout le jour après moi, pour apprendre quelque chose de la sphère et des mathématiques. Donc, si Votre Révérence agrée l'établissement d'une résidence de notre Compagnie à Athènes, il lui plaira nous envoyer au plus tôt ce qui nous est nécessaire,

pour y subsister et faire du fruit : 1° un des Nôtres, qui puisse traiter avec les grecs; les instruire et supporter patiemment; 2° un de nos Frères coadjuteurs, qui nous rendra plus de service qu'un grec et ne fera pas tant de dépense ; 3° de quoi nous habiller, et meubler notre nouveau ménage, afin que nous ne soyons point à charge aux grecs, et qu'ils reconnoissent que nous ne cherchons rien que leur profit spirituel et le bien de leur âme ; 4° un horloge à contre poids, afin que nous vivions régulièrement, et que chaque chose se fasse à son temps; 5° quelques tableaux de dévotion pour notre chapelle domestique comme un tableau du crucifix et de Notre-Dame ; 6° un ciboire, un tabernacle, un soleil pour exposer le Saint-Sacrement, quelques ornements pour dire la messe, une serrure ..... pour fermer la chapelle; 7° une bible grecque, ... les concordances, quelques tômes de saint Jean Chrysostôme et de saint Athanase ; 8° Demosthènes, les poètes grecs, le Lexicon *Scapulæ;* 9° la philosophie de Conimbre, Clavius sur la sphère et sur Euclides; Maginus (Jean-Antoine Magini), sur Ptolémée; 10° un astrolabe, des cartes géographiques, images et portraits des royaumes et des villes, etc.; 11° *Agnus Dei,* chapelets ; et ce qui est le mieux reçu des grecs, sont des petites croix de cuivre, comme celles qui se font à Limoges.

Quant aux images, ils prisent le crucifix, les mys-

tères de la vie de Notre-Seigneur, les images de Notre-Dame, de saint Michel, de l'ange gardien, de saint Jean-Baptiste, des Apôtres, sainte Hélène et autres saints et saintes grecques, ou de ceux qui sont mentionnés au Nouveau-Testament.

Nos robes de chambres sont ici mieux venues que nos manteaux, parce qu'elles sont plus conformes à l'habit des caloyers.

De Kalchis ou Egripos, ce 2 janvier 1642.

Copie de lettre écrite par les principaux grecs d'Athènes, au Père Supérieur de Constantinople.

Puisque la fin de votre Compagnie, très-saint et très-sage Père, n'est autre que l'utilité et aide du genre humain, mais principalement celle de l'âme, comme nous a enseigné en ses prédications le Père François Blaizeau, et nous a fait connoître le vœu et profession de votre Compagnie, et combien il importe qu'elle soit établie à Athènes, nous avons prié le Père de demeurer ici, pour aider et assister notre ville d'Athènes, qui étoit anciennement la mère de l'éloquence. Il nous a dit que cela ne dépend pas de lui, mais de Votre Révérence, et partant nous vous prions de lui permettre de demeurer avec nous; il vous plaira aussi d'en traiter avec l'excellentissime

ambassadeur. De plus, le Père nous ayant remontré qu'il ne peut demeurer seul, il vous plaira de lui envoyer un compagnon, lequel soit homme de lettres et docte, et nous leur pourvoirons tout ce qu'ils auront besoin.

6 Décembre 1641.

Benizelos fils de Demitri, serviteur de V. R.

Nicolas, fils de Michael Alexenas, serviteur de V. R.

Et autres qui ont tous signé de la même façon.

Copie de la lettre du Cadi, Cerdar, et autres turcs des principaux d'Athènes, à Mgr de la Haye, ambassadeur au Levant.

Akoumat-Effendi cadi ou juge. — Ussin Chelebis, cerdar ou colonel. — Memet Chelebis, neveu du général des galères. — Dervis Agas, neveu du général des galères. — Kassan Chelebis, frère du colonel. — Memet Aga, janissaire. — Omer Aga; Dervis Amoura, et plusieurs autres des principaux de la ville d'Athènes qui tous ont *bullé* la lettre, chacun de son cachet particulier.

Excellentissime ambassadeur de France.

Nous, fidèles musulmans de la ville d'Athènes, saluons tous Votre Excellence.

Le P. François Blaizeau, docteur de Votre Excellence, que vous aviez envoyé à Napoli de Romanie avec le consul, est venu ici, lequel Père étant bien versé en l'astrologie et fort savant, nous l'avons prié de demeurer ici à Athènes; et il nous a dit que cela ne dépend pas de sa volonté, mais de celle de Votre Excellence et de ses supérieurs. Pourtant, nous supplions Votre Excellence de lui permettre d'y demeurer, et nous aurons soin de lui, et de son compagnon, qu'il vous plaira lui envoyer.

1641, décembre 20.

CHAPITRE VI.

QUELQUES AUTRES LIEUX OU LES PP. JÉSUITES ONT ÉTÉ, ET POURROIENT S'Y ÉTABLIR, S'ILS AVOIENT QUELQUES SECOURS DE FRANCE.

L'an 1581, Grégoire XIII envoya au Mont Liban, le P. Jean Bruno et le P. Jean-Baptiste Elian, romain, pour instruire les Maronites. — Le Patriarche des Maronites, en présence de tout le peuple, fit profession de foi, selon la formule du concile de Trente; et ce patriarche étant mort, le successeur d'icelui en fit autant le jour de son sacre.

L'an 1614, le P. Louis Granger de la Compagnie de Jésus, et le frère Etienne Viau furent envoyés en Mingrélie par le R. P. Jean-Baptiste Jobert, supé-

rieur de la résidence de Constantinople. Mgr le baron de Sancy, ambassadeur du Roy, leur donna 500 écus pour avoir des ornements d'église, des livres, et autres meubles. Ils firent naufrage en allant et perdirent tout; ils arrivèrent néanmoins en Mingrélie, où, ayant salué le roy, duquel ils furent bien accueillis, ont travaillé quelque temps pour le salut de ce peuple. Ils retournèrent à Constantinople, pour avoir un nouvel équipage, mais ils furent tous deux frappés de la peste; le F. Viau mourut dans le vaisseau, et le P. Granger mourut en notre maison de Galata, le second jour après son arrivée.

L'an 1627, le P. Dominique Maurice et notre frère Jean Marquete furent envoyés en Chypre et bien reçus en Nicosie par le sieur Matheo Cigala, gentilhomme cypriote; mais, au bout de l'année, ils furent accusés d'être espagnols et espions, et n'eust été que le Mousselin turc, qui commandoit à Nicosie, qui avoit été élevé à Scio avec le P. Dominique Maurice, témoigna qu'ils n'étoient espagnols, ils couroient risque d'être brûlés; ils furent néanmoins contraints de se retirer à Scio. L'an 1629, Mgr l'évêque de Syra donna aux PP. de la Compagnie de Jésus une église; lesquels, y étant demeurés l'espace d'un an, se retirèrent à Scio, d'où ils étoient partis. Maintenant le même évêque fait instance aux PP. Jésuites françois d'y retourner; ce qu'ils feront très-

volontiers, si la libéralité des gens de bien leur en donne le moyen. Il y a en l'île de Syra 4,000 âmes du rit latin, et huit ou dix prêtres qui ont bien besoin d'être instruits.

Les Pères Jésuites ont souvent été invités d'aller en Valachie et Moldavie par les chrétiens du rit latin, qui même en ont écrit à la Sacrée Congrégation *de Propaganda fide*. Ces provinces ont un prince créé par le grand Seigneur, et sont situées entre les états du Roi de Pologne et du grand Seigneur.

En la Natolie ou Asie-Mineure sont les églises d'Asie; nos Pères sont déjà à Smyrne, autour de laquelle sont les six autres églises, dont Ephèse, la première desdites sept églises, est à trois journées de Smyrne. Proche d'Ephèse, se voient les ruines d'un temple très-somptueux, et les détours entrelacés du fleuve Méandre. On pourroit peu à peu remettre la dévotion dedans lesdites sept églises.

L'année 1625, le P. François de Canillac et le P. Mathieu Hardy firent une mission à Sophie et à Philippopoli en Thrace, invités par les marchands Rugensois, qui y trafiquent et y résident, et, peu de temps après, le P. Denis Guillier avec le même Père Mathieu Hardy, firent une mission en l'île de Marmora, dite anciennement Proconisos.

Au mont Saint, dit Athos, qui est une pointe de Macédoine, qui avance dans la mer, résident six

mille caloyers, moines de saint Bazile, dispersés en 22 monastères; ils ont témoigné plusieurs fois qu'ils seroient très-aises d'avoir quelques Pères de la Compagnie de Jésus, pour instruire les jeunes moines.

Il est facile de secourir tous les lieux du Levant, de passer de l'un à l'autre, et d'y entretenir quelques ouvriers de la Compagnie; car, le pays étant bon, on y vit à bon marché; vingt cinq écus sont suffisants pour la nourriture d'un des nôtres, et prenant vingt-cinq autres écus pour les habits, meubles, et frais de la maison, 50 écus l'entretiennent de tout point, d'où s'ensuit que deux cents écus annuels entretiendront une résidence de trois Pères et un Frère.

L'importance et la belle ouverture des missions du Levant, la facilité de les aider, et l'obligation qu'a la France, pour en avoir reçu quantité de saints prélats, qui lui ont apporté les premières lumières de l'Evangile, a fait résoudre quelques personnes de qualité et de moyens, de s'assembler, et faire une Compagnie, qui prenne le soin de pourvoir ce qui est nécessaire pour les missions du Levant : en quoi ils ont si bien réussi qu'ils fournissent, cette année, douze cents écus, pour l'entretien de six résidences, et promettent de continuer leurs soins pour les années suivantes.

Tous nos Pères et Frères, à qui Dieu donnera quelques inspirations pour le Levant, sont priés de déclarer leurs bons désirs à notre R. P. Provincial, lequel, s'il donne son contentement et permission de suivre la vocation de Dieu, les supérieurs locaux sont très-humblement suppliés de n'y point mettre d'empêchements, et agréer que leurs sujets passent en Levant, encore que ce soit avec quelque incommodité de leur maison, ayant égard à la nécessité qu'a le Levant de bons ouvriers, à la difficulté et aux frais du voyage, espérant que Dieu leur rendra liberalement l'offrande qu'ils lui font, en la personne de leurs sujets pour le Levant.

CHAPITRE VII ET DERNIER.

EXTRAIT D'UNE LETTRE DU 16e D'AOUT 1641, ENVOYÉE D'ALEP, PAR LE P. JEAN AMIEU, DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS, AU P. D'AUTRUY (A PARIS).

Nous avons vu la lettre que Votre Révérence a écrite au P. Hiérôme Queyrot, supérieur de cette résidence, et nous la lui avons envoyée à Damas, où il est allé pour y établir une résidence de notre Compagnie.

Le patriarche d'Antioche, qui l'a mené, lui a promis de le loger dans le patriarcat et de lui donner la commodité d'enseigner les enfants et faire

les fonctions de la Compagnie. Je prie votre Révérence de se souvenir de nous en France, d'où nous espérons beaucoup. Nous prions Votre Révérence de considérer : 1° que l'entretien aux études de six ou sept enfants seroit grandement utile, attendu que la science de ce pays là se termine à savoir lire le Psautier en arabe; et qui a cette qualité est passé maître en toute science et jugé capable d'être patriarche.

2° Que nous avons besoin que l'on imprime les règles de notre congrégation, que nous avons traduites en arabe, pour distribuer aux confrères.

3° Nous avons aussi besoin que l'on imprime les saints du mois, que nous dessinons et distribuons, ce qui nous emporte beaucoup de temps, et en emportera encore davantage; car les hommes, voyant fleurir la congrégation des enfants, ont demandé que l'on en érigeât une pour eux, et ainsi nous en avons maintenant deux, pour lesquelles nous avons grande nécessité d'avoir les règles et les sentences du mois imprimées. Nous enverrons le tout, bien écrit en arabe, sitôt que nous aurons réponse qu'à Paris on nous veuille faire cette charité, qui est petite en elle-même, mais grande pour notre égard, et profitable en ce pays, où le monde en savoit pas même le nom de la dévotion, tant on en étoit éloigné. Or, maintenant c'est un plaisir de

voir ces bons confrères se confesser et communier, parler de la vertu, faire l'examen de conscience, dire leur chapelet, faire la discipline : leurs ferveurs ne doivent rien à celles que j'ai vues en France; et puis nous avons en ces congrégations diverses sortes ou rites de chrétiens, ce qui achemine peu à peu la réunion des Eglises.

Le métropolite arménien est résolu d'introduire les sciences en son Eglise. A ces fins, le P. Aymé Chézeau va lire, trois fois la semaine, la logique, en la maison du métropolite, et s'étudie à la langue arménienne, pour les pouvoir mieux aider sans difficulté. Il y a ici moyen de faire beaucoup à la gloire de Dieu, les cœurs sont tout disposés à recevoir la bonne semence et à la faire fructifier. Nous aurions aussi grande nécessité d'être aidés en certaines compositions, qu'il nous faut faire parfois, comme le petit traité, que j'ai fait pour la célébration du jour de Pâques, une réponse qu'il faut faire à une lettre d'un mahométan, une réponse à un petit traité d'un évêque grec que l'on fait ici courir, et on nous somme d'y répondre : il nous est facile de le faire; mais puis après, de transcrire ces choses : *hoc opus, hic labor est.*

Si, envoyant en France ces petites pièces, on vouloit les imprimer et nous envoyer des copies, pour distribuer ici et en Perse, on pourroit beau-

coup avancer à la gloire de Dieu, et cela coûteroit peu. Sans doute si nous avions moyen de faire courir quelques papiers des choses de Dieu, comme on fait courir des gazettes, nous ferions plus qu'on ne pourroit penser; le mal est que nous n'en pouvons faire les copies qui, outre le temps qu'elles emportent, ennuient grandement.

Votre Révérence verra, s'il lui plaît, si nous pourrons attendre quelque aide là-dessus de Paris, et nous ne manquerons d'envoyer ce qu'il faudra, bien écrit en arabe et bien correct.

J'ai lu et examiné l'Alcoran; il est partout difficile : un style poëtique, concis, pressé, et ne répétant quasi jamais que le même, mais en diverses façons de parler. C'est merveille qu'il ne dise mot de la circoncision et ne la commande en aucune part; j'espère faire un petit traité, à la façon d'un traité fait par un rabbin juif et adressé à un autre juif proposant des doutes et demandant la solution d'iceux.

Voici l'ordre que je tiendrai en ce traité : je désire de proposer à un cheik musulman, docteur de la loi turquesque, ce que les chrétiens ou juifs peuvent leur objecter, pour montrer que ce livre de l'Alcoran ne vient pas de Dieu, puisqu'il renverse tout ce qui est écrit en la loi de l'Evangile. De vrai, il n'y a aucune histoire de l'ancien Testament que

l'Alcoran ne rapporte, mais très-mal à propos; car il attribue à David ce que fit Gédéon, et au contraire à Gédéon ce que fit David. Il marque que Notre-Dame est sœur de Moïse, qu'Ismaël est celui qu'Abraham a voulu immoler, et choses semblables, opposées à l'Ecriture sainte. Partout il attribue les péchés à Dieu, et déclare que Dieu est auteur d'iceux. Du reste, il emploie tout son livre à inculquer qu'il n'y a qu'un Dieu et que Mahomet est son prophète.

Votre Révérence, sachant l'état de ces missions du Levant, les pourra beaucoup aider en Notre-Seigneur. Je crois qu'une des principales aides seroit de nous remettre bien avec Venise. J'estime que c'est un stratagème de satan de maintenir cette aliénation de cette République envers nous, pour nous empêcher mille biens que nous pourrions faire. Votre Révérence aura expérimenté cela plus longtemps et plus que moi : c'est la vérité, que nous ne voyons plus que MM. les Vénitiens, qui résident ici, nous soient mal affectionnés; nous tâchons de les gagner par amour, et ils se servent de nous, tant pour résoudre quelques cas de conscience, que pour leurs confessions. Que le bon Dieu par sa sainte grâce, remédie à cette désunion de cette République d'avec notre Compagnie, et nous mette de bonne intelligence avec eux !

Nous craignons que le R. P. de Castro, qui étoit supérieur de notre collége d'Agra en Mongolie, ne soit mort ; la raison de cette crainte est qu'il avoit coutume de donner de ses nouvelles aux RR. PP. Carmes qui sont en Perse, et ils nous disent qu'ils n'en ont appris aucune nouvelle depuis deux ans. Nous avons bien appris que le P. La Bauchère, natif de Paris, y est mort, s'y étant retiré du Thibet, après y avoir demeuré neuf ans. On lui avoit changé de nom, comme il nous l'avoit écrit, et l'appeloit-on Anos de los Anios.

Nous sentons de l'incommodité, depuis que nous ne sommes que deux Pères ; et de vrai ne pourrons satisfaire à la dévotion de plusieurs. Mais nous espérons le secours d'un Père, qui nous aidera à supporter le faix, qui est assez pesant, mais doux, étant pour l'amour de ceux que notre bon Maître aime tant.

M. Bonin, notre consul, mène la vie d'un saint; il nous aime à bon escient, se sert de nous; je crois qu'on auroit peine de trouver quelqu'autre qui l'égalât en cette charge. Il sait se faire craindre et aimer, et a fait, s'il faut le dire, des miracles pour le bien de sa nation. *Agit et patitur magna.* Dieu le bénisse et toute notre Compagnie.

Alep, ce 17e d'août 1641.

Serviteur inutile,

Jean Amieu, S. J.

CINQUIÈME PARTIE.

(1658.)

BRIÈVE RELATION DE L'ÉTABLISSEMENT DES PÈRES DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS EN LA VILLE DE SMYRNE, ET DE LEURS EMPLOIS ET PROJETS POUR Y CONSERVER ET AUGMENTER NOSTRE SAINTE FOY.

CHAPITRE PREMIER.

DE L'ÉTABLISSEMENT DES PÈRES DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS EN LA VILLE DE SMYRNE [1].

Ce fut vers la fin de l'année 1623 que la divine Providence, voulant pourvoir l'Asie-Mineure d'ouvriers et de prédicateurs evangéliques, fit cette faveur à nostre Compagnie de se servir de ses subjets, en

---

[1] De la ville de Smyrne. — Cette ville est une des plus anciennes de toute la Natolie; elle est située sur le golfe de la mer Méditerrannée, qui se nommait autrefois Basilique *(Sinus Basilicus)*, mais elle n'est pas au même lieu auquel elle fut bastie par les Milésiens qui, arrivant en cette contrée, épris de sa beauté, en chassèrent les Pélasges, et depuis en furent chassés eux-mêmes par les Eoliens, lesquels, se joignant aux Colophoniens, bâtirent la ville de Smyrne où elle est à présent.

un lieu, où l'Eglise romaine estoit si peu connue, que son nom estoit, parmy les grecs, en horreur, et sa sainte doctrine en exécration.

Il y en a qui disent, qu'après que les Cuméens eurent basty cette noble ville sur ce golfe, Thésée, Thessalien de nation, pour immortaliser la renommée de sa femme, appelée Smyrne, qu'il aimoit uniquement (*sic*), obtint des habitans de cette nouvelle cité qu'elle porteroit son nom; mais quelque temps après, les Lydiens, s'estant rendus maistres de la mer, abbattirent et ruinèrent cette belle ville, de telle sorte, que l'espace de 400 ans, elle ne paroissoit qu'une pauvre bourgade, jusqu'à ce que le Roy Antigonus la rebastit, et que Lysimachus l'embellit de beaux édifices et l'agrandit notablement, en faisant paroistre une partie de cette ville sur le sommet de la colline, et le reste sur son déclin jusqu'à la plaine, où le fleuve Melas couloit le long des murailles et arrosoit la campagne voisine.

Les historiens racontent que, quelque temps après, une partie de cette ville fut ruinée par les tremblements de terre, qui sont fort fréquents en Asie, et que les Romains, non-seulement la restablirent, mais outre cela, qu'ils accordèrent aux Smyrnéens exemption de tribut, pour dix ans, afin qu'ils pussent se remettre et réparer leur perte.

Du temps que l'Apostre saint Paul preschoit en Asie, cette ville étoit très-célèbre, et on y faisoit, au rapport de Pline, les assemblées générales, et on y tenoit les estats du pays. Mais elle fut beaucoup plus florissante, après qu'elle eut reçu la lumière de la foy, et que saint Jean l'eut sanctifiée par sa présence et honorée par son aimé disciple, saint Polycarpe, qu'il lui donna pour son archevesque et primat de toute l'Asie Mineure. Car ce fut pour lors, que, changeant les temples en des eglises, et renversant les fausses idoles pour n'adorer que le vray Dieu, elle mérita d'estre mère de tant de sçavans docteurs, de tant de saints confesseurs, et de tant de glorieux martyrs, qui la rendirent beaucoup plus fameuse, qu'elle n'avoit été

Monsieur Samson Napollon, qui exerçoit alors la charge de consul des françois, et qui fut fait depuis, chevalier de l'ordre de Saint-Michel, et gouverneur

par la naissance du poète Homère, selon le témoignage d'Herodote; et nous sçavons que, partout où l'Apocalypse de saint Jean sera lue, Smyrne sera considérée comme la principale des sept Églises d'Asie.

Les chrestiens, qui demeurent maintenant en cette ville, reçoivent encore beaucoup de consolation des marques de sainteté, qui sont dans son enceinte ou hors d'icelle. L'on y voit la grotte, où saint Jean demeura quelque temps, aussy bien que l'amphithéâtre, où saint Polycarpe rendit ses divers combats et triompha, par le feu, de la mort et du tyran. On monstre aussy l'arbre, qu'on croit pieusement estre venu du baston, que ce saint martyr planta, lorsqu'il fut apprehendé, pour estre mis à mort. Il y a plusieurs autres marques de sainteté et d'antiquité, dignes d'estre admirées, qu'on me fit voir, il y a quinze ans, mais comme il ne m'en est resté qu'une idée grossière, et que ma mémoire ne m'en fournit pas toutes les particularités, je laisseray à d'autres, plus curieux que moy, de les raconter avec plus d'assurance, seulement je diray qu'il me souvient très bien, que nous fusmes visiter les ruines de l'ancien chasteau, basty sur le haut de la colline, duquel les murailles sont presque toutes entières. On nous fit voir aussy des caméléons, si prisés dans les livres et si peu considérés à Smyrne, où ils se trouvent en quantité; ils ressemblent à des tortues dégagées de leurs écailles, sont fort hideux à voir et n'ont rien de beau qu'un petit changement de couleur qui paroist sur leur peau noirastre, comme sur les plumes d'une colombe, aux rayons du soleil. On a quelque sujet de croire que ce petit animal se repaist de vent, vu que celui que nos Pères me firent voir, étoit gardé, depuis trois semaines, en leur galerie, sans qu'on lui donnast aucune nourriture. Les chameaux sont les bestes de charge, en cette ville, comme ailleurs en Asie, et on y en voit un très grand nombre, quand les caravanes y arrivent ou y passent.

pour Sa Majesté très-chrestienne au bastion de France, en Afrique, ayant toujours témoigné beaucoup d'inclination pour nostre Compagnie, supplia très instamment Monsieur de Cesy, ambassadeur du Roy auprès du grand Seigneur, de lui octroyer deux des Nostres, pour servir, à la nation françoise, de chapelains à Smyrne, en sa chapelle consulaire, et faire éclater, dans cette grande ville, les verités de nostre foy par leur prédication. Monsieur de Cesy, qui ne cherchoit que les occasions de pouvoir donner des preuves de son zèle, pour l'augmentation de nostre sainte foy, et de témoigner la grande affection, qu'il portoit à nostre Compagnie, accorda très-facilement tout ce qu'il désiroit, et pria le P. François de Canillac de donner à ce consul toute la satisfaction qu'il demandoit; ce que le Père fit avec une joye et une promptitude merveilleuse, se rendant au plustost à Smyrne, accompagné du Frère Jean Colaro, où il prit aussitost possession de la chapelle consulaire, au grand contentement de Monsieur le consul et de tous les marchands françois. Pour

Le terroir de Smyrne est très-bon et très-fertile ; et si les grecs étoient laborieux, comme les françois, à cultiver la terre, elle porteroit à merveille toute sorte de fruits. Il y a quantité de beaux oliviers, d'orangers et de figuiers ; les raisins y croissent d'une prodigieuse grosseur et d'une bonté admirable ; on en fait seicher en très-grandes quantités, qui se vendent et se portent aux villes voisines et souvent en Europe.

plus grande sureté du Père, Monsieur le consul voulut qu'il fût logé dans un département de sa maison, et donna ordre que la chapelle fût fournie d'ornements nécessaires, pour l'administration des saints sacrements, et ne manqua pas de pourvoir à l'entretien et nourriture des Nostres, lesquels exercèrent, l'espace de sept ans, cet office de chapelain, où, pour mieux dire, celuy de curé, puisqu'ils administroient tous les sacrements avec la satisfaction de tous les françois et au grand contentement des grecs, des arméniens, et autres chrestiens, qui venoient y entendre le catéchisme ou la prédication, quand elle s'y faisoit en leur langue; de sorte que Monsieur de Marchi[1], de l'ordre de saint Dominique, estant élevé archevesque de Smyrne et de toute l'Asie-Mineure, entendant les grands fruits que nos Pères faisoient en son église, désira que le Père supérieur de nostre résidence fût aussi son vicaire-général, et afin que son humilité ne s'opposast point à ce titre d'honneur, il luy fit faire, par notre Révérend Père général Mutius Vitellescus, commandement de l'accepter.

Mais tous ces commencements étoient trop beaux pour n'estre pas enviés. Quelques personnes venues de France trouvèrent bon de troubler ces succès, et par le changement de consul, de faire changer le

[1] Pierre de Marchi, florentin, mort en odeur de sainteté en 1643.

gouvernement de cette Église, et de jouir de tous ses droits, en sorte que nos Pères se trouvèrent, en peu de temps, sans maison, sans chapelle, sans revenus, et sans aucun moyen de pouvoir librement exercer nos fonctions, non pas mesme de pouvoir célébrer la messe, comme il leur arriva souvent. Cette persécution dura plus de cinq ans, et il ne se peut pas dire les indignités et les misères, que nos Pères furent obligés de souffrir; aussi vaut-il mieux pour l'honneur de l'Eglise, les passer sous silence que de les publier. Il plaist à Dieu partout de nous faire porter les livrées de son Fils, et en vain nous dirions-nous de la Compagnie de Jésus, si nous n'estions persécutés : il me semble qu'il ne parloit pas à ses apostres seulement, quand il leur disoit : *Si me persecuti sunt, et vos persequentur*, mais à tous ceux qui voudroient le suivre et l'imiter; mais comme il est vray que : *facit cum tentatione proventum*, aussi remarquons-nous qu'ès lieux, où nostre Compagnie a été la plus persécutée et a plus souffert, c'est là où elle fait par après plus de fruit, et où elle paroist avec plus d'éclat. On a vu nos Pères, dans Smyrne, par la violence du consul et de ses adhérents, estre obligés de changer de logis trois fois dans un an; et comme s'il estoient le rebut des hommes, estre contraints, après plusieurs refus, de se loger dans un vieux magasin d'un turc, où un homme

n'auroit pas voulu loger son cheval ; on les a vus demander l'aumosne, et faire l'école pendant l'hiver dans une pauvre cabane, proche la mer, couverte de roseaux et ouverte à tous vents ; le P. Arnaud Rioudet, quoique vicaire-général, s'est vu obligé de se dépouiller de ses ornements sacerdotaux, étant près de dire la messe, et à la sortie, recevoir beaucoup d'injures ; le P. Simon Fournier fut contraint d'entendre, pendant la quinzaine de Pâques, les confessions dessous un escalier d'une boutique, et le P. François Blaiseau, après avoir travaillé toute la journée sur terre, étoit obligé de se retirer la nuit dans un vaisseau sur mer, pour se reposer et dormir sur le tillac.

Mais comme, pour l'ordinaire, la tempête est suivie d'une bonace, et que le plus souvent les grands vents sont cause que les arbres jettent de plus profondes racines, et que l'obscurité d'une nuit fait paroistre le jour plus beau, aussi diriez-vous que toutes ces persécutions ne servirent qu'à faire cognoistre avec plus d'éclat le mérite des vrais amateurs de la croix et prédicateurs du saint Evangile; car les chrestiens de Smyrne, tant grecs et arméniens que francois et italiens, touchés de compassion de voir nos Pères traités de la sorte, et craignant d'estre un jour privés de leur assistance, écrivirent de belles lettres en leur faveur à nostre saint Père le Pape et

à Sa Majesté très-chrestienne, et donnèrent des authentiques témoignages de leur vertu et de leur probité, ainsi que nous ferons voir cy-après.

Cependant la divine providence fournit à nos Pères lès moyens de bastir une belle maison, qui est très-commode à nos usages, et dans laquelle, jusqu'à présent, on tient l'école, on fait la congrégation, et depuis que Monsieur l'ambassadeur de la Haye, nostre bon protecteur, par les ordres du Roy, nous obtint du grand Seigneur la permission de dire la Messe publiquement, et faire nos autres fonctions en la chapelle que nous y avons, il ne se peut pas expliquer la consolation que les chrestiens reçoivent et la satisfaction que nos Pères donnent à tous les françois, grecs et autres qui la fréquentent, pour entendre la Messe, le catéchisme ou les prédications, ou bien pour s'y confesser et communier.

Mais, d'autant qu'il y a plusieurs personnes en France qui désirent savoir comment nous pouvons subsister en Turquie, y marcher librement avec nos habits et y avoir maison et eglises, je les prie de considérer que la principale raison, pourquoy nos roys ont des ambassadeurs au Levant, est pour conserver la religion et maintenir particulièrement les religieux de nostre Compagnie, qui demeurent en Turquie. Pour preuve de quoy, je veux seule-

ment rapporter ici les saintes et sages instructions que Louis XIII, de glorieuse mémoire, donna à Monsieur le comte de Marcheville, lorequ'il le créa son ambassadeur au Levant. Voicy comme elles commencent :

« La principale fin de l'établissement de Sa Ma-
« jesté, à la Porte, est, en premier lieu, pour pro-
« téger par l'entremise du nom et de l'autorité de
« Sa Majesté les couvents et maisons des religieux
« de toutes nations, qui sont etablis, soubs son
« aveu en divers endroits du Levant, comme aussi
« tous les chrestiens qui y vont et viennent par
« dévotion, pour y visiter les lieux de la Terre Sainte.
« En second lieu, l'assistance et protection de tous
« les marchands françois ou qui trafiquent soubs la
« bannière de France, soit de ceux qui sont habi-
« tués au Levant, soit des autres qui vont et vien-
« nent, pour en tirer diverses commodités que l'on
« y va quérir de toutes les provinces de l'Europe.
« Pour le premier point, ledit sieur de Marcheville
« a telle connoissance de la grande piété de Sa
« Majesté et du zèle très-ardent qu'elle a pour
« l'avancement de la religion catholique, qu'il
« ne peut douter qu'elle n'ait très-agréable qu'il
« y contribue tous les soins possibles, mais en-
« core elle veut luy recommander particuliè-
« rement de travailler sans relasche, à main-

« tenir lesdits religieux qui sont au Levant dans la « possession de leurs maisons, et en la jouissance « entière des libertés et franchises qui leur ont été « été accordées par les capitulations faites entre « Sa Majesté et le grand Seigneur, par l'entremise « de leurs Ministres et mesme pour y adjouster « des nouvelles, s'il est possible, afin de les affer- « mir dans leur établissement et de les mettre d'au- « tant plus à couvert des injures et calomnies des « ennemis de nostre religion et des violences qui « leur sont souvent faictes, à leur suscitation, par « les Ministres du grand Seigneur. Il n'y en a point, « parmi eux, qui ayent souffert plus souvent les « peines et les traverses que les Pères Jésuites, qui « ont encore, depuis un an, esté menacés d'estre « bannis de Constantinople et de tous les Estats du « grand Seigneur. Mais ce coup a esté evité par la « dextérité et diligence du sieur comte de Cesy qui « a, très-à-propos, employé le nom et l'authorité de « Sa Majesté en cette occasion., en sorte que les « persécutions ont cessé à présent; mais, comme « elles n'ont procédé que d'une aversion et mau- « vaise volonté, que ceux qui sont de religion dif- « férente de la nostre, portent aux personnes qui « en font profession, il est toujours à craindre que « l'on ne vienne par quelque nouvelle entreprise à « troubler le repos de ces maisons religieuses, c'est

« pourquoy ledit sieur de Marcheville aura l'œil,
« qu'il ne se passe rien au préjudice desdits PP. Jé-
« suites, non plus que de tous les autres, et s'il arri-
« voit qu'il fust formé ou exécuté quelque entreprise
« contre eux, il en portera incontinent ses plaintes
« au grand Seigneur et à ses Ministres, afin de
« faire réparer, sans délay, tout ce qui pourroit
« contrevenir aux articles convenus en leur faveur
« avec Sa Hautesse, etc. »

J'obmets le reste, qui concerne les marchands et les esclaves chrestiens, pour dire que nous serons éternellement obligés d'offrir nos vœux et nos prières pour le repos de l'âme de ce grand Roy, qui a tant recherché le repos de ses sujets, et duquel la mémoire est aussi glorieuse que ses actions ont été généreuses et sa piété éclatante.

Ce grand monarque faisoit gloire de poursuivre les desseins de son père, Henri IV, et comme il sçavoit que c'estoit luy qui avoit envoyé au Levant les Pères de nostre Compagnie, aussy il désiroit extrêmement de les y maintenir, et il a plu à Dieu de donner les mesmes sentiments à son fils Louis XIV, nostre bon Roy, qui nous a recommandés très-expressément à Monsieur de la Haye, son ambassadeur, très-zélé pour la religion, aussi bien que pour les intérêts de la couronne; mais ce qui est encore très-obligeant, c'est que la Reyne, sa mère,

a pour nos missions des bontés qui ne se peuvent expliquer, tellement que nous avons toute sorte d'obligation de prier continuellement, pour la conservation de Leurs Majestés et pour leur prospérité, et de nous efforcer de correspondre à leurs saints désirs et bonnes intentions.

Outre ce, il faut advouer que, si nos Roys sont dignes de louanges de maintenir par leur autorité et libéralité les Pères Missionnaires aux pays étrangers, les empereurs ottomans ne méritent pas peu de gloire de ce qu'ils permettent que ces Missionnaires demeurent dans leurs Etats, et ne donnent aucun empeschement à l'Evangile, étant seulement défendu de traicter des choses de la foy avec les musulmans.

CHAPITRE II.

DE LA RÉDUCTION DES GRECS DE SMYRNE A L'UNION DE L'ÉGLISE ROMAINE AVEC UN AUTHENTIQUE TÉMOIGNAGE DE LEUR AFFECTION VERS LES PÈRES MISSIONNAIRES ET DE LEUR DÉVOTION A SAINT IGNACE.

On sait que les missions de la Grèce sont d'autant plus difficiles qu'il faut que ses Missionnaires combattent, non-seulement l'ignorance, comme aux autres lieux où l'infidélité seulement règne, mais encore l'obstination, vraye mère du schisme

et de l'hérésie; l'ignorance cède facilement à la vérité cognuë, quand elle est seule; mais elle ne cède que très-difficilement, quand elle est accompagnée de l'obstination. C'est pourquoy ceux qui veulent travailler heureusement au salut des grecs, doivent tascher, par toutes sortes de bons services, de gagner leurs volontés, afin que s'en estant rendu maistres, ils puissent terrasser avec plus de facilité ces deux monstres de l'entendement, et les faire soumettre aux vérités de nostre sainte foy.

Le R. P. François de Canillac, homme très-expert en ce genre de combats, après son arrivée à Smyrne, tascha, par toutes les soumissions et les tous (bons services) possibles de gagner l'affection des grecs, et pour les obliger davantage, il fit venir de Constantinople le P. Hierosme Queyrot, très-bien versé aux langues orientales, comme il a fait voir par l'excellent et très-docte dictionnaire, qu'il a dressé en sept langues diverses, à sçavoir : en latin, en françois, en italien, en grec, en turc et en arménien. Ce brave Missionnaire, pour ne rien omettre qui pust obliger les grecs, les preschoit, les festes et les dimanches, en leur langue, dans leur église de Saint-Georges, avec un zèle non pareil, et les jours ouvriers, il faisoit de sa chambre une école pour instruire leur jeunesse, ce qui ravit le cœur des grecs, qui ne pouvoient assez admirer une si grande cha-

rité et humilité dans une personne si sçavante, et comme, peu à peu, ils furent détrompés par le bon exemple des Pères Missionnaires, et qu'ils recognurent combien il estoit faux, ce que leurs caloyers leur donnoient à entendre des façons de faire et de vivre des latins, ils se rendirent facilement aux douces semonces que leurs prédicateurs leur faisoient de quitter leurs erreurs et d'embrasser la foy de l'Eglise romaine, comme la très-sainte et la très-assurée : à quoy ne servit pas peu le bon exemple de leur archevesque, qui fut le premier qui amena au P. Queyrot son nepveu et son filleul, des plus considérables de la ville, pour estre instruit, et luy envoya son diacre, pour recevoir l'absolution de ses fautes, donnant toute liberté à ses sujets de se confesser aux Nostres. Ce bon prélat un jour reprit aigrement un caloyer, qui avoit refusé la communion à une femme pour s'estre confessée à nos Pères, et obligea un autre caloyer qui avoit mal parlé du Pape à demander pardon de sa faute au consul françois, qu'il croyoit d'estre offensé des insolents discours de ce caloyer; outre ce, il accorda, à la requeste du P. Queyrot, un lieu qui luy appartenoit pour la sépulture des françois et des autres latins, et durant le temps de nostre persécution, nos Pères, n'ayant pas la liberté d'entendre les confessions en la chapelle consulaire, il leur donna tout pouvoir de

confesser dans son église, et les latins, et les grecs, qui se présentoient à eux pour recevoir l'absolution ; ce qui estoit un privilége très-signalé, duquel se servit merveilleusement bien le P. Artaud Rioudet, pendant tout un caresme, qu'il entendit les confessions dans son église, et ne les interrompoit pas, quand l'office divin se faisoit.

Mais ce qui luy donna une très-grande assurance, de l'union de cette Eglise grecque avec l'Eglise romaine fut, quand ce bon prélat, à la persuasion de nos Pères, alla saluer Monseigneur Raphael Schiatini, archevêque de Naxie, lorsque, l'an 1629, il vint à Smyrne pour s'embarquer pour Rome. Car après l'avoir salué, il le pria de baiser de sa part les pieds de Sa Sainteté et de luy témoigner qu'il n'avoit autre créance que celle qui est couchée dans le décret de l'union du concile de Florence, et qu'il ne manquoit pas de recommander à Dieu Sa Sainteté et prier pour sa conservation et bon gouvernement, toutes les fois qu'il célébroit la sainte Messe.

Une autre preuve très-authentique de cette union, est la lettre que ce vertueux Métropolitain, au nom de tous les grecs de Smyrne, écrivit, l'an 1632, au feu Roy Louis XIII, de triomphante mémoire, en nostre faveur, et de laquelle j'ay trouvé icy, à Paris, en nostre collége de Clermont, la copie écrite et si-

gnée de sa propre main. Je coucherois icy cette lettre en propres termes, s'il n'estoit qu'estant écrite en grec vulgaire, elle ne pourroit estre entendue que de fort peu de personnes; mais j'assure le lecteur que la traduction en sera très-fidèle et qu'il pourra voir par icelle combien les grecs de Smyrne sont recognoissants de la grâce que Dieu leur fait de leur envoyer des prédicateurs et docteurs.

Lettre du Révérendissime et Illustrissime Archevesque grec de Smyrne au très chrestien Roy de France et de Navarre, Louis XIII.

Nous sommes fort obligés à la divine miséricorde de ce que, ne s'oubliant pas de ses anciennes faveurs, elle daigne nous en faire de nouvelles et envoyer à son Église des docteurs capables et zélés pour le salut des âmes, tels que nous avons vu les PP. de la Compagnie de Jésus, parce que, depuis qu'ils se sont établis au diocèse de nôtre saint archevesché de Smyrne, ils n'ont jamais cessé d'assister toute sorte de chrestiens, soit par le bon exemple de leur vie, soit par leurs prédications en nostre église, soit en enseignant aux enfants de nostre rit toutes sortes de sciences, avec la crainte de Dieu et les bonnes mœurs, leur ayant aussi appris l'explication de la doctrine chrestienne, laquelle ils pres-

chent et chantent partout, d'où vient que Dieu, qui tire la louange de la bouche des enfants, est plus honoré et glorifié.

Mais d'autant que ces Révérends Peres travaillent beaucoup pour le bien et le salut des Grecs, des Latins et des Arméniens, et se trouvent depuis quelque temps en grande nécessité, et n'ont pas de quoy s'entretenir icy, nous, tant prestres que séculiers, supplions très-humblement le très-juste et très-triomphant Roy de France, nostre souverain maistre et seigneur, d'ordonner que leur résidence soit stable et qu'ils ayent de quoy se nourrir. A ces fins, nous luy adressons la présente requeste, écrite de nostre propre main, et scellée de nostre sceau, en l'année 1632, ce 20 octobre de la première indiction.

Lieu du cachet.

JACQUES, archevesque de Smyrne.

Je pourrois rapporter plusieurs autres preuves, pour faire cognoistre au lecteur les bonnes inclinations des grecs de Smyrne, pour embrasser la foy, qui leur est preschée, et leur grande affection vers les missionnaires de nostre Compagnie; mais comme mon dessein n'est pas de dresser une ample relation, je laisseray très-volontiers toutes les autres preuves à celuy qui voudra raconter tout au long toutes celles que les mémoires qu'on m'a mis en main luy

fourniront; il me semble que celles que j'ay rapportées suffiront aux âmes saintes et zélées pour le salut des âmes, qui ne manqueront pas de se réjouir et de bénir Dieu de ce que tant de milliers d'âmes, comme autant de brebis égarées, sont retournées au bercail du souverain pasteur. Car en cette ville de Smyrne, on y compte plus de dix-huit mille grecs, ainsi que nouvellement je l'ay appris de l'evesque grec de Saint-Maure, qui est à Paris, et que ceux-là se trompent, qui s'imaginent qu'il n'y a rien à gagner pour les missionnaires, au Levant. Cette terre, baignée de tant de larmes des saints confesseurs, arrosée du sang de tant de glorieux martyrs, et cultivée par les travaux de tant de sages docteurs, ne peut qu'elle ne rende parfois une bonne moisson et d'excellents fruits. S'il n'estoit qu'il ne nous est pas permis de raconter toutes les autres conversions qui se font à Smyrne, il nous seroit facile de monstrer que Dieu a partout des élus, et que les Ismaëlites ne sont pas tous réprouvés.

Une chose console fort nos PP. Missionnaires au Levant, qui est qu'ils expérimentent tous les jours que nostre bien-heureux père saint Ignace conserve dans le ciel la bonne volonté qu'il avoit sur terre pour les grecs, et se rend très-facile à leur accorder ou à obtenir de Dieu les grâces et faveurs qu'ils désirent; en voicy une bien considérable.

Le sieur Jacques de Congat-Mourat, truchement grec de monsieur le Consul de France, ayant entendu raconter, dans une prédication, les vertus et mérites de ce grand Saint et le pouvoir qu'il avoit dans le Ciel, conçut quelqu'espérance d'obtenir par son moyen le fruict de son mariage et un héritier de sa maison. C'est pourquoy, pensant aux moyens de gagner l'affection de ce Saint et de l'obliger à luy obtenir cette faveur du Ciel, il lui vint en pensée qu'il ne pouvoit pas aggréer davantage à ce saint patriarche, pour l'engager à luy obtenir un fils, qu'en secondant les desseins de ses enfants et en employant tout son pouvoir pour faire prescher les Pères de nostre Compagnie dans l'église métropolitaine des Grecs et leur procurer des écoliers. En effet, se sentant tous les jours plus porté à exécuter tout ce que Dieu luy avoit inspiré, il s'obligea par vœu de s'y employer de toutes ses forces, et pria le Père Hierosme Queyrot de l'assister de ses messes et prières. Il ne fut pas frustré de son espérance; s'acquittant de sa promesse, au 9ᵉ mois précisément, il eut un fils qui fut, par après, la gloire de nostre école, comme il était la joie de ses parents et l'appui de sa maison.

Le sieur Paul Homère, truchement du Consul d'Angleterre, ne reçust pas une moindre faveur par l'intercession de saint Ignace; car sa femme étant

réduite à l'extrémité par les douleurs de l'enfantement, qui la travaillèrent trois jours et trois nuits, estoit sur le point de perdre la vie et son fruict, et elle estoit déjà sans sentiment, lorsqu'il fit vœu que, si sa femme se portoit bien et qu'elle accouchast heureusement, il feroit porter à l'enfant le nom d'Ignace, et à cet effet supplia le P. Queyrot de lui prester la relique de saint Ignace et le prier très-instamment qu'il daignast secourir sa femme et sauver son enfant. Cette sainte relique ne fut pas plustost appliquée à cette femme, qu'elle accoucha sans douleur d'un fils, qui fut baptisé par le métropolitain grec, et appelé Ignace, lequel eut le bonheur, après avoir obtenu la vie par les mérites de saint Ignace, de recevoir aussy la bonne vie, je veux dire l'instruction à la foy, dans nostre école.

Quelque temps après, une autre femme, nommée Nicole de Caterha, se trouvant dans le mesme danger que la précédente, obtint du Ciel la mesme faveur, en faisant vœu de faire baptiser son enfant à la latine, et de l'appeler Ignace.

Je pourrois nommer ici plus de cinquante autres personnes, qui confessent luy estre autant obligées que celles dont je viens de parler, pour n'en avoir pas moins reçu l'assistance; mais je veux les passer sous silence, pour assurer le lecteur, que le bruit de tant de merveilles, que ces saintes reliques opé-

roient, en la ville de Smyrne, porta plusieurs infidèles à invoquer notre Saint dans leurs nécessités. Entr'autres, une femme d'un infidèle étant tourmentée d'un furieux mal caduc, sans avoir jamais pu estre soulagée par aucun remède, pria un grec de luy apporter secrètement cette sainte relique, et se la fit appliquer, à la première attaque du mal. O bonté immense d'un Dieu, qui éclate d'autant plus, qu'il semble que cette infidelle était indigne d'aucune faveur! le mal cessa au même moment que la sainte relique fut appliquée, et ne la travailla plus, tandis qu'elle porta cette relique sur soy, et pour plus grande assurance, qu'elle ne devoit attribuer à autre cause la grâce qu'elle avoit reçue, incontinent qu'elle voulut quitter cette sainte relique, elle tomba du mesme mal, mais en fut derechef guérie par l'application réiterée de la mesme relique; en sorte que tous ceux qui estoient présents, fort étonnés de cette merveille, ne cessoient de benir Dieu, qui se plait tant à honorer ses saints. Toutes fois cette femme, pour s'assurer davantage, retint plus d'un mois chez soy cette relique, ce qui mit fort en peine le Pere, qui ne sçavoit ce qui se passoit et pressoit souvent le grec, à qui il avoit consigné cette sainte relique, de la luy rapporter: ce qu'il fit enfin et la rapporta, enveloppée d'une belle bourse

de damas blanc, sur laquelle se voyoit, d'un costé le nom de Jesus, travaillé en broderie, et de l'autre une croix de Constantin-le-Grand : le tout, fait de la main de la femme infidèle, en reconnoissance de sa parfaite guérison. Il est à présumer qu'elle aura reçu aussi de Dieu la guérison de son infidélité; car, pour celle du corps, elle fut si évidente, que le P. Artaud Rioudet, qui reçut le pénitent, et apprit tout le succès, assure qu'on n'en peut douter, et que depuis, elle n'a ressenti aucune atteinte de son mal. Aussi sera-t-il toujours vray de dire, que Dieu est merveilleux en ses saints et qu'il se plaist de glorifier par tout le monde son serviteur, qui n'avoit d'autre but pendant sa vie que l'avancement de sa divine gloire.

Les Chrestiens de Smyrne trouvent aussi beaucoup de soulagement, en leurs maladies, de la terre de Saint-Paul, ainsi nommée à cause qu'elle est tirée de la grotte de Saint-Paul, qui se voit à Malte; et vous diriez, que c'est leur plus souverain remède. Le P. Charles Boilesve rapporte en ses mémoires, l'an 1656, que cette seule année, plus de vingt malades de diverses maladies ont recouvré la santé par les mérites du grand Apostre saint Paul, et par la vertu, que Dieu a donnée, à cette sainte terre, adjoustant que luy-mesme, ayant eu deux

accès de fiebvre, après avoir pris, dans un peu d'eau bénite, de cette terre de Saint-Paul, il se trouva guéri de sa fiebvre.

Le P. Vabois, qui lui a succédé, et est à présent supérieur de cette résidence, en dit autant, et a écrit que, l'an 1657, plus de quinze personnes de sa cognoissance, après avoir un peu avalé de cette sainte terre, ont recouvré leur santé.

On sçait que cette terre blanche se tire de la grotte que saint Paul sanctifia autrefois de sa présence, lorsqu'il passa à Malte, pour aller à Rome, ainsy qu'il est rapporté aux Actes des Apostres, et où il fut mordu par une vipère, sans aucune incommodité, et donna ensuite une telle bénédiction à cette isle contre la morsure des serpents et autres poisons, que les serpents n'y ont plus de venin. Mais ce qui est prodigieux, et ce qui fait voir que Dieu veut immortaliser la mémoire de ce grand Apostre et du miracle qu'il fit à Malte, c'est que cette grotte subsiste tousjours, nonobstant la grande quantité de terre qui s'en tire pour porter partout, et de laquelle se font tant d'images et de vases; et outre cela, dans cette grotte et aux environs, se trouvent certaines petites pierres en forme de langue et d'yeux de serpents, qui ont pareille vertu que la terre de la grotte et préservent et guérissent du poison et des morsures des bestes vénéneuses et mesme d'autres

maladies, quand on s'en sert avec foy et révérence, ce que les grecs n'ignorent pas, et pour ce s'adressent souvent aux PP. Missionnaires, afin d'en recevoir d'eux.

La terre se prend pulvérisée avec de l'eau et du vin ou autre liqueur : pour les yeux et les langues, ils les portent au col ou en brasselet ou enchassées dans un anneau.

La divine Providence a fourni à cette Église grecque un prédicateur très-fervent et zelé, qui pour avoir étudié à Rome, à nostre collége, et avoir été élevé dans le séminaire des grecs que nos PP. gouvernent, continue à prescher la foy, de laquelle il fit profession solennelle à Rome, et suit partout les sentiments de ses maistres : ce qui n'est pas une petite marque que Dieu chérit cette Église grecque de Smyrne; aussi de nos temps, il n'y en a aucune qui ait fait paroistre plus de preuves de la bonté de sa foy et qui ait donné à Dieu plus de martyrs. Car, sans parler de ceux de qui on a écrit tant d'éloges, l'an dernier, le jeudi saint, Nicolas Caseti souffrit courageusement la mort, pour la confession de la foy, ainsi qu'on pourra voir par le récit de son glorieux martyre, que le R. P. Vabois nous a envoyé.

CHAPITRE III.

DU GLORIEUX MARTYRE DE NICOLAS CASETI.

La satisfaction, que le lecteur recevra de cette mort précieuse, sera d'autant plus grande, qu'elle luy doit estre commune avec les célestes intelligences, qui sans doute ont célébré le retour de cette ouaille de J.-C. dans le bercail, dont la chair et le sang l'avoient séparée diverses fois, et ont accompagné de leurs acclamations un triomphe, auquel les chûtes et les foiblesses qui l'ont précédé, n'ont rien fait perdre de sa gloire.

Nicolas Caseti, natif de Smyrne, ayant été privé par l'artifice de ses ennemis de sa charge de Chersaga ou recepveur des tributs, que le grand Seigneur exige des grecs, il ne put en cacher son ressentiment, en sorte qu'il s'emporta une fois jusqu'à dire, que l'envie de ses ennemis l'obligeroit enfin de se faire turc, pour éviter leur persécution; ces paroles, lâchées avec moins d'impiété que d'imprudence, luy coustèrent bien cher; car il n'en fallut pas davantage, pour le faire accuser de ce qu'estant turc, ainsy qu'il l'avoit publiquement déclaré, il portoit toutefois le turban à la grecque.

La prison, dans laquelle il fut jetté, luy fut moins

funeste que la visite de sa mère, qui luy persuada, autant par ses larmes, que par ses discours, de suivre l'exemple de quantité de renégats, qui avoient esté portés à renoncer à la foy de Jésus-Christ par des considérations beaucoup moindres, que n'estoit le danger certain de la mort. Ce pauvre homme, préférant les conseils d'une mère insensée aux divines inspirations du Saint-Esprit, sortit de la prison des turcs, pour entrer dans les chaisnes et l'esclavage de sathan; les Anges et les Chrétiens pleuroient son malheur, pendant que les demons et les infidèles le suivoient avec des cris de joye, le conduisant, selon la coustume, pompeusement par toute la ville, et le faisant circoncire.

Son aveuglement ne dura que fort peu de jours; car estant bientost rentré dans soy-mesme, et ayant considéré l'état déplorable de son âme, il n'eût pas plutost recognu sa faute, qu'il prit la résolution de l'expier au prix de sa vie. En effet, quittant le turban à la turque, qu'il avoit esté obligé de prendre, il parut dans les rues et dans la place publique avec un turban bleu, tel que le portent les grecs. Cet aveu public de son changement le fit appeler en justice avec plus de fondement que la première fois, puisqu'il avouoit le beau crime, dont on l'accusoit, et détestoit la lascheté, qui lui avoit fait renier la foy de Jesus-Christ. Mais sa constance ne put résister

aux mesmes écueils qui l'avoient desjà brisée. Sa mère estant accourue à la nouvelle de son emprisonnement, dont elle craignoit pour luy une issue plus fascheuse que la première, employa les mesmes armes, dont elle s'estoit desjà servie pour le perdre, en voulant le sauver; elle luy témoigna que c'estoit le zèle qu'elle avoit pour la gloire de Jésus-Christ, qui l'obligeoit de luy persuader de quitter en apparence la foy, qu'il seroit contraint par la violence des tourments de renier avec d'autant plus de honte et d'opprobre pour luy et pour tous les chrestiens, qu'on auroit attendu de luy plus de courage et de constance; elle adjousta qu'il luy seroit facile, estant délivré de la prison, d'amasser une somme d'argent suffisante, pour se retirer, avec toute sa famille, dans un pays, où il pourroit librement exercer sa religion.

Ces discours, joints aux artifices et aux caresses d'une mère, triomphèrent encore une fois, quoiqu'avec beaucoup plus de peine, de la résolution de ce fils obéissant. Il quitta sa foy pour la liberté, qu'on luy rendit aussitost qu'il eut renié Jesus-Christ.

Mais il s'apperçut bientost de l'échange qu'il avoit fait, et sa conscience, qui le luy reprochoit sans cessé, ne luy laissoit pas un moment, sans chagrin et sans inquiétude; sa douleur luy faisoit perdre le sommeil et ses repas; et il jettoit autant de soupirs

et versoit autant de larmes qu'il respiroit de moments.

Après avoir esté quelques jours dans ces sentiments, il se retira à Menemin, qui est une ville éloignée de Smyrne d'une journée, pour éviter la vue des hommes, qu'il avoit scandalisés par son exemple et dont tous les visages luy sembloient reprocher son crime; mais il ne put éviter l'oeil de Dieu et les poursuites de la grâce, qui le recherchoit. N'ayant pu obtenir, dans sa retraite, les sacrements, du curé, qui avoit sçu qu'il estoit renégat, il prit enfin la résolution généreuse et constante, qui le conduisit au martyre. Il retourna à Smyrne, pour y trouver le repos de l'esprit dans les supplices, auxquels il alloit s'exposer. Ce fut en vain que sa mère et sa femme employoient les larmes et les tendresses pour l'en détourner, le souvenir de ses deux premières chutes luy etoit trop présent; la douleur, qu'il en avoit, estoit trop vive et la résolution, qu'il avoit prise de les expier par sa mort, estoit trop ferme pour céder à des attaques, auxquelles il avoit d'autant plus de honte d'avoir succombé, qu'elles lui sembloient alors plus foibles et plus méprisables. Il n'eut point d'autre réponse à faire à leurs sollicitations amoureuses, sinon que sa résolution était prise, et qu'il vouloit mourir pour la foy; qu'il ne pouvoit autrement expier les crimes, que trop d'obéissance et trop

d'amour luy avoient fait commettre, que l'affection qu'elles avoient, pour sa famille, leur devoit faire approuver son dessein, puisque, sauvant son âme par le martyre, il sauvoit aussy celle de ses enfants, que son reniement eust obligé de vivre et de mourir dans l'infidélité, suivant la loy des mahométans, qui ne dispense jamais les enfants de ceux qui sont morts dans leur religion, d'en suivre une autre.

Les premières chûtes luy ayant appris sa foiblesse, et que c'estoit du secours du Ciel qu'il devoit attendre la force et la constance d'un martyr, il ne manqua pas d'employer tous les moyens possibles pour l'obtenir. Il disposoit son esprit au combat par les prières, et accoustumoit son corps aux douleurs par ses mortifications, en sorte que la vie qu'il menoit pouvoit aussi bien passer pour le commencement de son martyre, que pour une disposition à le mériter ou pour un apprentissage des souffrances de la croix de Jesus-Christ. Il commença dès lors à se revêtir du cilice, à ne point se dépouiller pour reposer, et à faire de grandes abstinences, et garda le trimerson, qui est un jeusne, qu'observent les plus fervents des grecs, passant les trois premiers jours et les trois premières nuits du caresme sans manger. Sa femme, qui prioit souvent Dieu qu'il exemptast ses enfants de l'infidélité, accoucha, en ce temps, d'un fils : ce luy fust une belle occasion de se

déclarer. En effet, le curé ayant refusé de venir bénir la mère et l'enfant, selon la coustume de l'Eglise grecque, parce que le père étant renégat, il devoit avoir recours aux cérémonies des turcs. Nicolas, adverty par ce refus du danger auquel il exposoit son fils par sa lascheté, alla dans la place publique renoncer à Mahomet, et de là chez le Cadi, luy protester qu'il estoit chrestien et qu'il vouloit mourir chrestien.

Le Cadi, qui ignoroit les changements que la grâce peut faire dans un cœur, jugeant de la constance de Nicolas par la facilité qu'il avoit eue déjà deux fois à luy faire changer de résolution, usa des mesmes moyens pour le pervertir. Mais le prisonnier de Jesus-Christ refusant de voir sa mère, dont il avoit ressenty les visites si funestes dans ses premiers emprisonnements, et le Cadi se voyant frustré de l'espérance qu'il avoit eue de gaigner son courage par adresse et par les caresses de sa mère, eut recours aux tourments les plus atroces avec aussy peu de succès. La force et la constance du martyr sembla s'augmenter par le grand nombre de coups, dont il fut battu, aux pieds, sur le ventre et sur les épaules, en sorte qu'on redoubla les tourments avec plus de cruauté. C'estoit un spectacle aussy merveilleux que terrible de voir cet homme qui n'avoit pu souffrir les reproches d'une femme, souffrir, avec cons-

tance et avec joye, les supplices les plus cruels, dont un mot le pouvoit délivrer, et bénir son Dieu, pendant qu'on lui attachoit au nez une masse de plomb fort pesante, qui le tenoit courbé contre terre, pendant qu'on luy serroit les tempes et l'os de la teste, qu'on luy tenailloit les épaules, qu'on luy brusloit les costés avec des fers rouges, qu'on luy chargeoit le ventre d'énormes pierres, que deux hommes ensemble eussent eu peine à souslever, pendant enfin qu'on le faisoit mourir par mille sortes de tourments, pires que la mort mesme. Si on luy laissoit quelques heures de repos pour le sommeil, il ne pouvoit dormir que tout nud, et ayant les fers au col, aux bras et aux pieds, qui estoient arrêtés et gênés dans une machine de bois fort incommode, afin que son repos même ne fust pas exempt de peine et de douleur.

Ces supplices, qu'il endura pendant trente-six jours, eussent duré plus longtemps, si le geolier n'eust porté le Cadi à advancer sa mort, assurant qu'il avoit vu, dans le cachot, son prisonnier environné d'une grande lumière, qui s'entretenoit avec une personne de condition qui paroissoit estre de grande qualité.

Le généreux athlète de Jésus-Christ fut donc garotté et mené à la place publique, qui estoit le lieu destiné à son triomphe. Un chrestien ne peut avoir

d'ambition plus grande, ni plus sainte, que celle d'estre semblable, par la gloire du martyre, à Jesus-Christ mourant et régnant sur la croix. Nicolas ne manquant pas de cet éguillon de bel honneur, il demanda tout haut aux officiers de la justice quel estoit le crime, pour lequel on le mettoit à mort, on luy fit la réponse qu'il souhaittoit, et on apprit aux assistans que son crime estoit sa religion, et qu'il ne mouroit que parce qu'il avoit voulu vivre dans le christianisme; ce fut alors qu'il s'écria, plein de joye : Je ne meurs donc que parce que je suis chrestien. Je vous rends grâce, mon Dieu, de ce que mes crimes et mon infidélité, qui m'avoient rendu plus digne de vos châtiments éternels, que je ne le suis des supplices qu'on me fait icy endurer, n'empeschent pas vostre bonté immense et vostre miséricorde infinie de m'accorder la gloire de mourir pour vous.

Il n'avoit garde, estant dans ces sentiments, d'écouter les propositions des musulmans, qui luy offrirent souvent de luy donner la vie et la liberté, s'il vouloit changer de religion; il ne leur répondit qu'en plaignant leur aveuglement et en leur reprochant leur infidélité.

Ayant donc été tiré sur le gibet, le bourreau hasta sa mort par un coup de cousteau sur la teste, et un autre dans la gorge. Le martyr, témoignant sa joye

de se voir ainsi empourpré de son sang, après avoir levé les yeux et les mains, liées en forme de croix, au Ciel, pour remercier Dieu de cette sorte de grâce qu'il luy faisoit, la voix luy manquant pour le faire de bouche, expira doucement le jeudi saint, 29 de mars, sur les neuf heures du matin, âgé de trente-quatre ans et demy, l'an 1657.

Son pere s'appeloit Paraskeva; Chiglargis estoit le nom de sa mère, et Sebasti celuy de sa femme, à laquelle il a laissé trois fils, qui conservent, par la mort de leur père, le titre honorable de chrestiens, qu'ils eussent perdu s'il eust vécu plus longtemps dans le Mahométisme. L'un de ses enfants est maintenant à l'école des PP. de nostre Compagnie : ce qui fait assez cognoistre qu'il estoit dans le sentier de l'Eglise romaine.

Toutes les nations, qui accoururent à ce spectacle, eurent moins de compassion pour ses souffrances que d'admiration pour sa générosité. Son corps, qui demeura pendant trois heures attaché au gibet, estoit gardé par les gens du Cadi, de crainte que les janissaires ne s'en saisissent, pour le vendre par pièces aux chrestiens; car le Cadi et le Soubachi espéroient en estre eux-mêmes les maistres et marchands, et le vendre entier à l'Eglise grecque, ainsy qu'ils avoient, l'année précédente, vendu aux Arméniens le corps de celuy de leur nation, qui avoit

été martyrisé pour un semblable sujet. Mais les grecs, que plusieurs raisons considérables empeschoient de traiter cet achat, les ayant frustrés de leur espérance, le corps fut jetté dans la mer. Les turcs ayant obligé le premier grec, qu'ils rencontrèrent, de le détacher de la potence, furent fort surpris de voir tomber ce corps à genoux sur la place, la corde, quoique toute neuve, s'estant rompue d'elle-même, lorsque le grec s'alloit mettre en devoir de la délier ou de la couper. Les chrestiens furent ensuite obligés de le traisner sur la grève, d'où, ayant été mis dans une barque et porté en haute mer, il fut jetté dans l'eau, après qu'on luy eut attaché une grosse pierre au col et qu'on luy eut ouvert les flancs, afin qu'il demeurast au fond de la mer : tout ainsy que Nicolas avoit prédit de sa mort à sa mère et à sa femme, un peu devant son dernier emprisonnement. Quand le corps eut été jetté dans la mer, il s'y éleva une furieuse tourmente, qui dura trois jours. Un homme digne de foy assure avoir vu trois nuits de suitte, pendant un long espace de temps, des lumières et des feux, sur l'endroit de la mer, où le corps fut submergé. On parle de plusieurs autres merveilles, qui précédèrent et qui suivirent sa glorieuse mort, desquelles j'aime mieux ne rien dire que de raconter des choses qui ne sont pas encore assez avérées, ou dont

on ignore les circonstances. Ce que j'ay dit suffit pour faire voir la protection et la providence de Dieu sur son Eglise, à laquelle il donne encore aujourd'huy des martyrs, parmy l'aveuglement et l'infidélité, et pour exciter ceux qui manquent de ces belles occasions de rendre sang pour sang et vie pour vie à Notre-Seigneur Jésus-Christ, à ne lui pas refuser de moindres gages de leur amour et de leur recognoissance, que nous luy pouvons donner tous les jours, gardant exactement ses saints commandements et ses conseils mesmes, quand nous y sommes appelés.

CHAPITRE IV.

DE L'AFFECTION DES ARMÉNIENS DE SMYRNE, ENVERS L'EGLISE ROMAINE ET NOSTRE COMPAGNIE.

Je me sens obligé, après avoir parlé des grecs, de dire quelque chose à la louange des marchands arméniens, qui, pour la commodité de leur négoce, demeurent à Smyrne avec leurs femmes et enfants, et y sont plus de huit mille. Je ne sçais pas comme ces messieurs vivoient avant l'arrivée de nos PP.; mais je puis dire que, depuis leur établissement, ils ont donné de grandes preuves de leur soumission au Saint Siége et de leur affection pour nostre Com-

pagnie. Voicy comme en parle le P. Artaud Rioudet en ses mémoires : « Nos PP. Missionnaires ont aussi « tasché d'assister les arméniens avec lesquels il « semble estre plus facile d'avancer la gloire de « Dieu, si on sçavoit parfaitement leur langue, « qu'avec les grecs, pour ce que les arméniens « s'accordent beaucoup plus dans leurs cérémonies « avec l'Eglise Romaine, se portent avec beaucoup « plus de facilité à embrasser sa doctrine, et n'ont « pas tant de difficultés de se soumettre au Souve- « rain Pontife. Mille et mille fois nous avons bény « Dieu, entendant les arméniens de Smyrne parler « noblement de la dignité de l'Eglise romaine, et « nous avons recognu que plusieurs d'entr'eux n'ont « pas mesme la cognoissance des hérésies, qui per- « dent ceux qui vivent en l'Arménie.

« Depuis qu'ils ont été instruits de nostre « croyance et de nostre façon d'administrer les « sacrements, ils viennent avec dévotion recevoir « l'absolution de nous; et quelques-uns s'étant « confessé à nous, ne font nulle difficulté de com- « munier de nos mains, apportant pour raison que, « puisque nous consacrons comme eux en azyme, « il n'y a point de différence entre leur communion « et la nostre. Nos marchands françois ont souvent « cette consolation, que de les voir entendre la « Messe en l'Eglise consulaire, avec grande dévo-

« tion, principalement quand ils n'en ont point à
« leur église.

« L'honneur et le respect que ces arméniens por-
« tent aux missionnaires apostoliques, et l'affection
« qu'ils ont pour ceux de nostre Compagnie ne
« sont pas de petites preuves de la sincérité de leur
« foy et de l'union qu'ils ont avec l'Eglise Romaine.
« Jamais nos PP. ne vont à l'église cathédrale, qu'ils
« ne leur donnent le premier rang et ne les pressent
« de s'asseoir au trosne de leur métropolitain, et,
« qui plus est, leur font tenir par honneur, son
« baston pastoral, qu'ils appellent Canasau; ils
« veulent que nous bénissions l'encens, dont ils se
« servent à l'office divin, et je me souviens qu'une
« fois, le jour de l'Epiphanie, ils nous invitèrent à
« faire leur eau bénite, qu'ils conservent toute l'an-
« née en mémoire du baptême du Fils de Dieu au
« Jourdain, ce qu'on ne pust leur refuser, de peur
« de les offenser, surtout cette cérémonie estant
« presque la mesme, dont se sert l'Eglise latine
« pour la bénédiction de l'eau bénite, qui se fait
« le Samedy-Saint. »

Le mesme Père assure que les enfants arméniens ne manquoient pas de venir tous les dimanches entendre la doctrine chrestienne à l'heure qu'on la faisoit en leur langue, et que nous jouissions paisiblement de la chapelle consulaire. Je prie Dieu de

pardonner à ceux qui ont empesché ce saint (exercice), et moy, je le prie de les rendre capables de le rétablir et de nous donner plusieurs Missionnaires bien versés dans la langue arménienne, afin de pouvoir instruire et prescher tant de milliers d'arméniens, qui se retrouvent dans toutes les villes marchandes de Turquie.

On pourra recognoistre combien ces bons arméniens sont recognoissants des instructions qu'on leur donne, et du soin qu'on prend de leur jeunesse, par la lettre que ceux de Smyrne écrivirent au Pape Urbain VIII et au feu roy Louis XIII, l'an 1632, à nostre considération, par forme de requeste, pour obtenir que nous eussions école ou collége à Smyrne, pour l'instruction de leur jeunesse. Leur façon de parler est merveilleuse et pleine de belles métaphores.

J'ai trouvé cette fidèle traduction [1], avec son ori-

---

[1] Voici la traduction française de la requête des Arméniens :

« Très parfaict et envoyé de Dieu, très-belle lumière rayonnante « à merveille tant par la clarté de la foy, que par le feu du divin « amour, ouvrage du bras paternel serré avec des cordes vermeilles « comme le Séraphin, et comme la matière du feu caché et arrousé « des eaux vivantes de la fontaine immortelle, par le moyen de laquelle estant tousiours orné de feuilles vertes et tousiours fleury, « et portant abondance de ces fruicts qui sont de la maison de Dieu « et de l'opération de la croix, de ces fruicts qui donnent la vie au « monde, de ces fruicts qui ont été produicts selon le bon plaisir « de Dieu nostre pere spirituel et la lumière de nos yeux, saint Pape,

ginal, dans notre collége de Paris, où on l'a soigneusement conservée, comme une marque authentique de l'obéissance, que ces bons arméniens de Smyrne rendent au Souverain Pontife, et du grand respect qu'ils portent à Sa Majesté très-chrestienne, ainsy que cette lettre est un assuré témoignage de leur foy, de leur humilité et de leur dévotion, mais particulièrement de leur union avec l'Eglise Romaine, qui est ce que l'on souhaittoit plus et ce qu'ont fait deux ou trois pauvres Missionnaires, nonobstant toute la rage de l'enfer, qui, ne pouvant souffrir que tant de milliers d'âmes luy soient ravies, faisoit tous ses efforts pour faire sortir ces Missionnaires de Smyrne. Je m'assure que plusieurs personnes dévotes, entendant ces glorieuses conquestes et ces advantageuses victoires sur le schisme et l'hérésie, ne cesseront de bénir Dieu et le prieront de maintenir cette tant désirée union.

« Seigneur Urbain, qui maintenez la place de J.-C. et estes assis en « la chaire de saint Pierre, le prince des Apostres, et estes constitué « Seigneur par J.-C. Et vous, ô Roy des Roys, César des Césars, « Louis, couronne de France, qui avez esté planté par le bras divin « et orné par J.-C., nous vous écrivons, les larmes aux yeux et le « visage abbattu de tristesse, ces humbles lettres de prières, à vous « qui estes les lumières de nos yeux et nos espérances après Dieu, « qui estes les colonnes de ceux qui adorent la croix, et la généra- « tion chrestienne ; nous espérons en Dieu, auteur de la vie, qu'il « vous conservera sains au corps, comme vous l'estes en l'âme, et « que nos prières vous seront agréables, comme l'encens en vostre

On a entendu souvent ces bons arméniens exhor ter nos Pères à bien apprendre leur langue, et leur promettre de les mener en leur pays et de leur bastir des églises. Oh! que cela seroit à désirer! et quelle perte n'avons-nous pas faicte, en perdant les PP. Artaud Rioudet, François Blaiseau, François Albert, et quelqu'autre, qui, par l'intelligence qu'ils avoient

---

« présence et le sacrifice de bonnes odeurs l'est au Seigneur. Nous, « pauvres et pleins de peschez, prestres arméniens de Smyrne, « tout le clergé et tous les seculiers, depuis le plus grand jusqu'au « plus petit, nous vous envoyons cette lettre, vous nostre pere « spirituel, et prions que vous daigniez la recevoir avec amour « cordial et avec cette abondance de piété divine, de laquelle nous « vous souhaittons de loing, comme si nous estions plus près, que « vous soyez saint au Seigneur, et que le Seigneur soit avec vous; « par ce peu de paroles, nous vous donnons advis, ô nostre saint « Pere, Pasteur et Prélat, que nous autres, prestres ou diacres, et « tout le peuple, depuis le plus grand jusqu'au plus petit, nous « nous prosternons à vos pieds et demandons de vostre saincte « authorité absolution de nos crimes, et nous vous prions comme « aussi le tres chrestien Roy de France pour les PP. Jésuites fran- « çais qui sont parmi nous, à sçavoir pour le Pere Artault Rioudet « et le Pere François Blezeau, que vous nous accordiez cette grâce, « à nous, pécheurs, de les faire subsister en cette ville de Smyrne « et de leur donner les moyens de dresser un college pour ensei- « gner la loi de Dieu aux enfants de la nation chretienne; et si « vous vous humiliez jusqu'à vouloir entendre qui sont ces peres, « nous vous dirons que ce sont des personnes vertueuses, humbles, « obeissantes, qui font de bonnes œuvres et rendent beaucoup de « gloire au vray Dieu.

« Depuis qu'ils sont en cette ville, les Francs et les Arméniens « se sont unis avec amour, et il y a si grande intelligence à present

acquise de leur langue, et par leurs prédications et exhortations, les avoient gagnés à Jésus-Christ. Nous espérons toutefois que la divine bonté ne manquera pas de faire la mesme grâce à ceux qui leur ont succédé.

J'aurois plusieurs choses à raconter touchant la dévotion de ces arméniens et de leur singulière

---

« entre ces deux nations, qu'il ne se peut rien dire davantage; les « Arméniens conversent jour et nuit avec les Francs, et les Francs « avec les Arméniens, et quand les Arméniens celebrent leurs festes, « ces maistres et docteurs rompent et distribuent le pain beny et « offrent l'encens; ils se revestent d'ornements sacerdotaux, et font « tout leur office, autant qu'il est nécessaire et que porte la cous- « tume de l'Église arménienne; de mesme quand les Francs cele- « brent leurs festes, ils invitent tous les Arméniens, les conduisent « à leur église et celebrent en leur présence la Sainte Messe selon « la coustume de l'Église romaine, tellement que nous sommes « maintenant tous unis très étroitement. Mais si ces PP. Jésuites, « par la poursuite de leurs adversaires ou pour leur grande néces- « sité, sont obligez de sortir d'icy, nous craignons que cette union « ne puisse subsister.

« C'est pourquoy, nos Seigneurs et Messieurs, nous vous sup- « plions que si les pauvres pécheurs arméniens peuvent trouver « auprès de vous quelque faveur, et si vous voulez que nous nous « entretenions tousjours les uns avec les autres en charité et union, « ordonnez que ces Pères demeurent tousiours icy et donnez-leur « les moyens de dresser une école ou college en cette ville de « Smyrne. Soyez saints au Seigneur. De Smyrne, l'an des Armé- « niens 1081, le 5 d'octobre, jour de jeudy (1632 de l'ère chré- « tienne).

« Lieu du cachet.

« Jean Xalepti, Metropolitain. »

abstinence pendant les six mois de l'année qu'ils jeusnent, à diverses reprises, sans manger tout ce temps là, ny œuf, ny chair, ny poisson, ny beurre, ny huille, et sans boire de vin, particulièrement pendant leur grand caresme, qui est de cinquante jours; mais j'aime mieux faire paroistre dévotement leur soumission à notre Saint Père le Pape, sans laquelle, ny les prières, ny les jeusnes, ne peuvent pas plaire à Dieu.

Le Révérendissime Père Jean de Tratta, vicaire patriarchal, retournant de Constantinople, pour aller à Rome, fut invité à prescher le jour de l'Annonciation de la Vierge, en l'église consulaire des françois, et pour luy faire honneur, un de nos Pères pria les arméniens à venir l'entendre, ce qu'ils firent très-volontiers, et y vinrent en corps, avec beaucoup de modestie et de respect. Leur evesque, accompagné de ses prestres et des principaux marchands, entendit toute la messe et le sermon; et l'office étant fini, toute cette compagnie demanda à saluer monsieur le vicaire patriarchal, et le pria de baiser de leur part les pieds à Sa Sainteté, et de leur obtenir sa sainte bénédiction, avec protestation qu'ils le recognoissoient comme le Vicaire de Jésus-Christ en terre, le pasteur universel de toute l'Eglise, et le vray successeur de l'apostre saint Pierre. Je vous laisse à penser quelle consolation reçust pour lors le

Révérendissime Vicaire patriarchal, et avec quelle joye il se chargea de cette commission. Certes on ne pouvoit pas attendre d'eux davantage. Plust à Dieu que tous les autres arméniens, qui vivent aux autres villes, sous la domination du grand Seigneur ou du Roy de Perse, eussent les mêmes sentiments! Mais, hélas! qu'il y en a peu qui leur ressemblent!

On nous a écrit d'Ispahan que les prestres et tous les religieux arméniens, dans la Perse et Arménie, sont si obstinés dans leur schisme et dans leurs hérésies, qu'ils permettront plustost qu'un des leurs embrasse la loy de Mahomet, que de permettre qu'il se déclare catholique et traicte avec les Missionnaires apostoliques; et s'il arrive que quelqu'un se soit laissé gagner, et qu'il latinise, pour parler à leur mode, ils l'excommunient avec défense à qui que ce soit de luy parler, s'il ne veut encourir la mesme peine. O que leur aveuglement est grand et leur obstination criminelle!

Leurs erreurs les plus communes sont de ne reconnoistre en Jésus-Christ qu'une volonté, et ensuitte de ne vouloir recevoir le 4ᵉ Concile œcuménique, tenu à Calcédoine, où les monothélites furent condamnés. Comme ils honorent l'infâme Dioscore comme un saint, aussy anathematisent-ils le grand saint Léon, qui a si généreusement combattu et si puissamment terrassé l'hérésie des

monothélites; ils ne peuvent supporter que les Latins mangent du poisson en caresme et tiennent que l'on péche mortellement, quand on mange du sang ou de la chair étouffée. Ils ne croient pas le feu du purgatoire, et disent que les âmes sont créées, dès le commencement du monde; qu'elles sont incapables de voir jamais l'essence divine, et que l'objet de leur béatitude sera seulement la lumière qui environne le throsne de la divinité. Ils se persuadent que leur patriarche, à qui ils donnent le tiltre de catholique, a autant de pouvoir que le Pape ; et que tous les patriarches sont égaux en pouvoir. Ils repudient assez facilement leurs femmes. Pour les sept sacrements ils les reçoivent tous, et on leur a permis de dire la messe en leur langue arménienne.

On sçait la belle formule de foy que le Pape Eugène donna aux arméniens, sur la fin du concile de Florence, et comme ils témoignèrent estre entièrement unisavec l'Église Romaine. Mais cette union n'a pas esté de longue durée, non plus que celle des grecs, et je crois que la principale cause, pour quoy elle n'a pas subsisté, vient de ce qu'on n'a jamais procuré d'instruction parfaite aux arméniens pour leur faire cognoistre les vérités de nostre créance, en refutant modestement, mais efficacement leurs erreurs, par quelque livre composé en

leur langue, et duquel tous prissent connoissance. On s'est contenté d'agir avec le clergé, sans se mettre en peine d'informer les particuliers, d'où est arrivé que ceux cy, ne s'accordant pas avec les vertabieds, pour n'être pas convaincus de la vérité de nostre croyance, ont bien pu dissimuler pour quelque temps, ou sembler acquiescer au sentiment de leurs prélats pour le respect qu'ils leur portoient; mais ceux là venant à manquer, et d'autres leur succédant, qui ne sçavoient pas comme le tout s'étoit passé, et ne pénétroient pas les raisons qui avoient porté leurs prédécesseurs à l'union avec l'Église Romaine, ils ne se soucièrent pas de la maintenir. Ainsi ce n'est pas merveille, si elle n'a pas subsisté, et si ces peuples ont de reçhef succé le poison, qui se retrouve dans leürs livres, pour n'en cognoistre pas la malice, ny avoir aucun contre-poison pour s'en garantir.

Monsieur de la Boulaye, dans son voyage du Levant, parlant des arméniens, dit que le moyen de les convertir seroit d'envoyer en Arménie un Nonce Apostolique, avec plusieurs missionnaires pour les instruire, et de donner ordre qu'à Venise, qu'à Gênes, qu'à Livourne, aucun arménien n'eust la permission de traffiquer, s'il n'avoit des pattentes du Nonce ou de quelques missionnaires, par lesquelles ou puisse estre asseuré de la bonté de sa

foy; cet expédient n'est pas mauvais. Toutefois je puis dire que pour le rendre efficace, il faudroit que ce Nonce et ces missionnaires, n'allassent point en Arménie les mains vides; il faudroit que par les charités qu'ils feroient, ils gagnassent la volonté des arméniens, et que, par la distribution du livre, duquel nous avons parlé, ils fournissent à leur entendement de quoy se détromper. Les livres ont cela, par-dessus les missionnaires, qu'ils pénètrent par tout, annoncent sans crainte les vérités de la foy, ne coustent guère et profitent beaucoup, expliquent plus solidement tous les mystères, résolvent plus fortement les difficultés, et persuadent les vérités beaucoup plus efficacement par des raisons préméditées, que par des disputes et altercations où, souvent, les plus imprudents l'emportent. J'ay eu plusieurs disputes avec les grecs; mais comme ils sont superbes, jamais ils n'ont voulu avouer être vaincus, et souvent après plusieurs discours, quand ils ne sçavoient plus que répondre, la dispute se terminoit par la confession qu'ils faisoient, qu'ils n'étoient pas théologiens, et que s'ils avoient étudié , comme nous autres, ils ne manqueroient pas de réponses. Je me persuade que le mesme arriveroit parmy les arméniens à qui voudroit disputer avec eux; ce qui me fait dire, qu'ils se rendroient plutost à la lecture d'un bon livre,

qu'à la dispute d'un missionnaire. Nous espérons, Dieu aidant d'en voir bientost l'expérience en Grèce par les douze cents copies du livre grec, que nous avons fait imprimer et que nous allons distribuer aux grecs. O qu'il seroit à souhaiter qu'on fist le mesme pour l'Arménie ! Et comme nous prions toutes les personnes zélées de prier la divine bonté qu'il luy plaise donner sa bénédiction à notre petit ouvrage ! Aussi les supplions-nous très instamment de ne point oublier dans leurs prières et sacrifices tous ces arméniens, qui ont tant de bonnes qualités et qui semblent être ceux de qui Dieu parloit par son prophète Isaïe : *Me de die in diem quærunt et scire vias meas volunt, quasi gens quæ justitiam fecerit et judicium Dei sui non dereliquerit,* et qui, pour ce sujet, s'étonnent et se plaignent pourquoy Dieu n'écoute pas leur prières, ne regarde pas leurs jeusnes et n'a pas égard à leurs humiliations et mortifications, *quare jejunavimus et non aspexisti, humiliavimus animas nostras et nescisti.* (Is. LVIII, 2, 3.)

J'aurois été obligé de conclure ce chapitre, à la gloire de l'Eglise arménienne de Smyrne, par le récit du glorieux martyre de Georges, qui étoit arménien, qui, âgé de soixante ans, desquels il en avoit passé quarante dans l'infidélité, après s'être repenty de sa faute, endura courageusement le martyre pour la

confession de la vraye foy, l'an 1656, le 25 avril; mais, d'autant que ce nom a desjà été imprimé dans nostre relation de l'isle de Sant-Erini, j'ay cru qu'on etoit suffisamment informé de martyre, et qu'il valoit mieux passer à un autre sujet.

CHAPITRE V.

DE L'ASSISTANCE RENDUE AUX MARCHANDS FRANÇOIS ET AUX AUTRES HABITANTS DE SMYRNE OU PASSAGERS DU RIT LATIN.

On peut assez conjecturer de ce que nous avons rapporté de l'assistance rendue aux grecs et aux arméniens de Smyrne, celle que doivent attendre des Pères Missionnaires tous ceux qui, pour être de mesme créance et de mesme rit, se peuvent dire les domestiques de nostre foy, à sçavoir : tous les marchands françois, italiens, flamans, et tous les autres, tant artisans que passagers, qui séjournent en la ville de Smyrne, parce que ceux-cy, nous touchant de plus près, la charité veut, et nos supérieurs le désirent, que nous ayons d'eux un soin tout particulier. Aussi sont-ils les plus chéris, et par tout le Levant, où nous avons des résidences, nostre principale occupation est de tascher de les maintenir dans l'exercice de la vraie religion et de les assister, en tout ce que nous pouvons, pour leur salut et pour leur perfection.

C'est pourquoy aussitost que nostre Compagnie eut pris possession de la chapelle consulaire à Smyrne, on y commença les prédications en françois et en italien, pour ceux qui avoient cognoissance de ces langues; et depuis on les a toujours continuées en notre eglise.

De vouloir icy raconter le fruict qu'ont fait ces prédications, les conversions nottables qui se sont ensuivies, les restitutions et réconciliations, qui se sont faictes, les aumosnes desquelles tant de pauvres ont été secourus et tant d'esclaves délivrés, ce seroit vouloir dresser un gros volume d'une petite relation.

Celuy qui des premiers témoigna vouloir profiter des prédications de nostre Père François de Canillac et des discours des Pères Missionnaires fut monsieur le consul des anglois qui, avant l'arrivée de nos Pères, vivoit secrettement à la catholique, sans oser se déclarer ouvertement; mais, après qu'il fut un peu fortifié par les raisons qu'on luy représenta, il surmonta courageusement toutes les difficultés qui luy furent faites, tant par son ambassadeur que par ses marchands, et fit profession publique de la vraie foy : après quoy Dieu le bénit tellement et l'orna de tant de grâces, qu'on le regardoit comme un miroir de sainteté, et les hérétiques anglois luy portoient un très-grand respect.

Il plût néantmoins à Dieu, quelques mois après, de l'appeler à soy, pour couronner ses mérites. Pendant sa maladie, il témoigna tant de patience et de dévotion, qu'il faisoit de sa chambre une école de vertu, où tous accouroient pour l'apprendre, et il s'acquit tant de pouvoir sur l'esprit de ses marchands, qu'il les obligea, quoiqu'hérétiques, d'accompagner le Saint Sacrement, quand on le luy apporta pour viatique, tête nue et le flambeau en main : après quoy, les ayant remercié de leur charité, il les congedia tous et ne voulut qu'on lui parlast plus d'aucune affaire, que de celle de son salut. En ce passage, il regardoit nos Pères comme ses guides, et les pria très-instamment de ne le point quitter jusqu'au dernier soupir. O qu'ils furent très-joyeux d'offrir à Dieu cette belle âme, comme les prémices de leurs travaux, en cette ville de Smyrne !

Son successeur voulut être imitateur de sa vertu, et, à son exemple, après beaucoup de difficultés, qu'il surmonta courageusement, il se déclara catholique, et tout le temps qu'il séjourna dans Smyrne, il fut très-constant à rendre ses devoirs à Dieu et à fréquenter les sacrements.

Plusieurs autres anglois et hollandois ont recouvré, en Turquie, la foy qu'ils avoient perdue en leur pays, et si nous osions parler de ceux qui,

l'ayant reniée honteusement, ont réparé leur faute par une vraie pénitence, nous découvririons des trésors immenses de grâces et miséricorde; mais passons sous silence ce qui ne se doit révéler, et disons qu'en cette ville de Smyrne, il y avoit plus d'artisans et portefaix, lesquels venus de Candie, de Naxie, de Tine, de Syra, ou de quelques autres isles de l'archipel avoient changé de rit et vivoient à la grecque, soit pour être mieux venus des grecs, soit pour avoir été gagnés par les caloyers du mont Saint (Mont-Athos), grands ennemis de l'Eglise romaine. Ceux-ci donc, voyant l'heureux succès que Dieu donnoit aux prédications des Missionnaires, et l'estime, que les grecs mesmes faisoient de leur vertu et sçavoir, prirent la résolution de retourner à leur premier rit, afin de faire leur salut avec plus d'assurance, moins de frais et plus librement, sous la conduite de nos Pères. L'occasion de cette résolution fut telle.

Un de Tine, après avoir parcouru toute la Grèce, l'Anatolie et plusieurs provinces, avec beaucoup de libertinage et peu de crainte de Dieu, étant de retour à Smyrne, une nuit, comme il dormoit, il fut éveillé par trois fois d'une voix forte, qui l'avertit distinctement chaque fois de changer de vie et de ne manquer, dès le lendemain, à s'aller confesser au prestre latin qu'on luy monstreroit, qu'autre-

ment il porteroit bientost la peine due à ses crimes énormes, et que la justice divine étoit pour en tirer vengeance, s'il ne se jettoit au plustost entre les bras de la divine miséricorde. Cet homme, fort étonné de cette semonce et tout épouvanté de ces horribles menaces, ne manqua pas, dès le matin, de sortir de son logis et chercher celuy que le Ciel luy marquoit; par bonheur, il rencontra un sien amy, qu'il n'avoit vu de six ans, et après les salutations accoutumées, il luy raconta l'avertissement qu'il avoit eu la nuict, et le pria très-instamment de luy faire parler à un prestre latin, qui entendist le grec, et qui fust capable de luy donner l'absolution. Cet homme, qui cognoissoit nos Pères, le conduisit de ce pas à nostre chapelle et luy monstra celuy qu'il cherchoit.

Il y avoit douze ans que ce pauvre misérable avoit renoncé à la grâce, sans rechercher les moyens de la recouvrer; et n'eust été ce salutaire avertissement, il étoit pour vivre et mourir dans cet état déplorable. O que Dieu monstra bien en cet homme qu'il étoit maistre de ses grâces et qu'il les distribuoit à qui bon luy sembloit! il méritoit mille fois l'enfer, et, en un moment, il luy ouvrit, par la pénitence, son paradis, et d'un démon il en fit un ange; car, après sa confession, il parut tellement changé, que ceux qui l'avoient cognu ne pouvoient

assez admirer la puissance de la grace et luy ne pouvoit assez louer la divine miséricorde. Son exemple et ses discours furent si puissants, que plusieurs autres voulurent l'imiter, et à cet effet, quittèrent le rit grec pour reprendre le leur et participer avec luy aux divins sacrements en nostre chapelle. Le nombre de ceux-cy s'accrut tellement, et leur dévotion fut si grande que, pour les contenter, il fallut, l'an 1631, leur dresser une congrégation séparée de celle des marchands, à qui plusieurs autres grecs s'étant joints, ils rendoient tous ensemble leurs devoirs à la Reine du Ciel.

Les mémoires de cette congrégation des artisans portent qu'un d'entre eux, accablé de pauvreté, fut contraint de se faire serviteur d'une infidelle, mais que sa vertu rendit bientost maistre du cœur de celle qu'il servoit, laquelle luy porta tant d'affection, qu'outre qu'elle laissoit tout en sa disposition, elle ne l'empeschoit pas de rendre à Dieu et à sa sainte Mère ses humbles devoirs, et de fréquenter tous les dimanches la Congrégation, ce qui luy acquit tant de grâces du Ciel, qu'il eut la force de résister aux puissantes attaques que sa maîtresse livroit continuellement à sa pudicité, laquelle rencontra en luy une vertu de Joseph; car ce bon congréganiste, se voyant un jour puissamment pressé, pour se délivrer de ses importunités, ne luy laissa

pas seulement son manteau, mais tout son petit meuble, et s'enfuit plus joyeux d'avoir conservé sa virginité, que triste d'avoir perdu toutes ses hardes.

Un autre jeune homme, de l'isle de Tine et de la mesme congrégation, fut enlevé par force et fut conduict à vingt lieues de Smyrne, en terre ferme, où un infidèle ne pouvant luy faire abandonner la foy, l'obligea à garder son troupeau. Son pauvre père, ayant appris son malheur, se mit incontinent en chemin, quoiqu'âgé de 63 ans, et eut la hardiesse de redemander à ce barbare son fils; mais pour réponse, on ne luy donna que des bastonnades, et au lieu de délivrer son fils, il fut lié luy mesme et mis en prison. Dans cette extrême misère, il eut recours à la Mère de miséricorde, laquelle luy fournit bientost les moyens de sortir de ses liens et d'enlever son fils secrettement; et pour comble de faveur, luy donna la force de marcher jour et nuict, jusqu'à ce qu'il fut arrivé avec son fils à Smyrne, où incontinent ils vinrent remercier leur libératrice; et après s'estre confessés et communiés en action de grâce, pour témoignage de leur recognoissance envers la sainte Vierge, ils offrirent deux petits cierges pour brusler en son honneur. Je pourrois raconter plusieurs semblables faveurs que ces bons congréganistes ont reçues de Dieu par l'entremise de nostre commune médiatrice.

Mais, comme tous les jours on entend tant de merveilles que cette Mère de bonté opère en considération de ses serviteurs, laissons ces artisans, pour parler de Messieurs les marchands françois, qui se portent avec tant d'affection au service de cette grande Impératrice, qu'on peut dire qu'aucun d'entr'eux ne cède en rien au plus fervent congréganiste de France. Le R. P. Jacques d'Anjou, qui a gouverné fort longtemps avec grande édification et profit cette congrégation, m'en a raconté autrefois des merveilles; mais comme son humilité ne nous a laissé aucun mémoire, nous rapporterons ce qu'en a écrit, par ordre des supérieurs, le R. Père Charles Boilesve au R. P. Nicolas de sainte Geneviefve, supérieur de toutes les missions de la Grèce de la Compagnie de Jésus.

Mon Révérend Père,

Pax Christi.

C'est pour obéir aux ordres de votre Révérence que de cette lettre je feray une petite relation et luy raconteray briefvement l'état présent de nostre mission. Nostre résidence, pour le temporel jusqu'à présent, a été une des plus pauvres, et pour les emplois une des plus riches, y ayant en cette grande ville de quoy occuper plusieurs missionnaires bien zélés et bien versés ès langues grecque, arménienne,

turquesque, italienne et provençale. Nostre congrégation, par la grâce de Dieu et par la coopération de Messieurs nos congréganistes, est une des plus florissantes, sous le titre de l'Immaculée Conception, que nous ayons au Levant; tous nos marchands françois, à la réserve de quatre ou cinq, tiennent à gloire et à honneur d'y rendre leurs devoirs à la Mère de Dieu. Ils s'y assemblent pour cela tous les dimanches au matin, et après quelques prières, on leur fait une exhortation. Ils ont de coustume de s'y confesser et communier tous, chaque mois, et de réciter ensemble l'office des morts, et aux festes principales l'office de la Vierge; mais ce qui est de plus à estimer, ces Messieurs sont de bon exemple et font paroistre beaucoup de vertus, la jeunesse y donnant de grandes preuves de modestie et de chasteté, et les plus advancés en âge, de prudence et de probité.

C'est un proverbe ordinaire à Smyrne, parmi les françois, quand quelqu'un d'eux vient à manquer : « Quoy! vous êtes de la congrégation de Notre-Dame et vous faites cela? » ce qui monstre l'estime qu'on fait de leur Compagnie. Aussy faut-il avoüer qu'on a sujet de les estimer, et que leur vie sans reproche mérite beaucoup de louanges : pourquoy je confesse que j'ay une consolation très-sensible, quand je vois que Dieu est tant glorifié, et la sainte Vierge

tant honorée dans un pays, où l'infidélité règne et que le schisme et l'hérésie ont tant désolé. Quand je pense à la grâce que Dieu nous fait de vouloir se servir de nous pour la conduite de ces bons congréganistes, je ne puis que je ne benisse mille fois son saint nom et que je ne le remercie de tout mon cœur. En effet, qui ne se réjouiroit en voyant que, dans cette ville où le vice marchoit teste levée, et où il y avoit quasi autant d'esclaves de satan qu'il y avoit d'habitans, à présent la vertu et la piété y règnent et y triomphent; à peine trouvoit-on un marchand qui n'eust sa concubine; l'avarice trouvoit lieu partout, et la religion avoit fort à souffrir. Maintenant que la piété s'est emparée de leurs cœurs, elle a banni l'impudicité de leurs lits, la gourmandise de leurs tables et la fourberie de leur négoce. Nous trouvons plusieurs de ces marchands qui ont la conscience si tendre qu'ils ne peuvent supporter aucune offense, et si, par fragilité, ils en commettent quelques-unes, ils ont incontinent recours à nos Pères pour en recevoir le pardon, sans vouloir différer jusqu'au dimanche.

Un jour, un de ces marchands me disoit qu'il aimeroit mieux avoir trente coups de poignard au cœur qu'un péché mortel à l'âme; aussi sa vie ne dément point ses paroles; il jeusne trois fois toutes

les sepmaines, et donne aux pauvres un pour cent du gain qu'il fait.

Deux de ces Messieurs ont conçu cette année de si grandes résolutions de se vaincre et de se corriger de leurs récidives, qu'un d'eux, retombant au péché, donnoit aux pauvres un quart d'écu pour chaque rechute ; l'autre fit vœu, de luy mesme, de donner aux pauvres autant d'écus et de jeusner autant de fois qu'il retomberoit dans son péché ; je l'ay vu, dans la pratique de cette résolution, pour un coup, donner cinq écus aux pauvres. Tel exemple à la vérité est digne d'estre imité ; mais celuy qu'a donné icy un jeune homme mérite plus de louanges.

Il fut sollicité par trois fois d'une jeune fille de son âge à consentir à son mauvais désir, et par trois fois, il a fait paroistre autant de vertu qu'en fit paroistre une fois le chaste Joseph.

On sçait que les méchants livres et les tableaux servent d'allumettes au feu d'impudicité ; icy plusieurs, pour n'estre brulés à ce pernicieux feu, nous ont apporté leurs livres sales, que nous avons fait passer par un autre feu ; nous avons aussy fait oster plusieurs tableaux villains des lieux où il y avoit longtemps qu'ils étoient posés. Mais ce qui me plust le plus fut le zèle d'un congréganiste, qui

ayant appris qu'on avoit apporté de Livourne un tableau fort sale et capable de tuer plus d'âmes que le basilic ne fait mourir de corps par ses regards, il s'enquit combien il se vendoit, et son confesseur luy répliqua qu'on pouvoit l'avoir pour dix écus; incontinent il les luy donna, disant : « Allez, mon Père, faites acheter ce vilain tableau et faites-en un sacrifice à la Mère de toute pureté. » Ce qui s'exécuta; car il fut bruslé, quoyqu'un marchand anglois en offrit cinquante écus : l'offense de Dieu étoit bien plus à craindre, avec la ruine des âmes, que cette somme à souhaitter.

Les aumosnes et les grandes charités, que ces bons serviteurs de la sainte Vierge font pour rachepter des esclaves des mains des infidelles, sont d'autant plus louables, qu'ordinairement le trafic rend les personnes de cette profession plus attachées au lucre; cependant il ne s'y passe presqu'aucune sepmaine que quelque pauvre esclave ne ressente les effets de leur libéralité. On leur vient dire souvent qu'un infidelle ne tient plus qu'à trente écus, qu'un autre n'a plus besoin que de vingt écus pour obtenir sa liberté, qu'il a déja trouvé cent ou deux cents écus; cela touche ces cœurs bien faits, et tous veulent avoir part à leur délivrance. De mon temps, plus de cent esclaves ont recouvré par ces moyens leur liberté. Il y en a qui, non contens de contri-

buer avec les autres, veulent seuls avoir le mérite. On ramassa de ces Messieurs deux cents écus, pour délivrer une jeune demoiselle Candiotte du danger où elle était de perdre, avec son honneur et sa liberté, le don precieux de la foy. Mais leur charité éclate particulièrement, quand il s'agit, non de l'esclavage du corps, mais de l'âme, et qu'ils voyent que quelque pauvre misérable veut se repentir d'avoir faussé la foy de Jésus-Christ. Car pour lors, ils monstrent qu'ils entendent aussy bien le négoce du Ciel que celuy de la terre. Il me souvient d'avoir entendu dire à ces bons marchands qu'ils aimoient mieux avoir manqué à gaigner six mille écus, que d'avoir manqué à faire une bonne œuvre de cette nature, quand Dieu leur en dônne l'occasion et le moyen. Mais si ces Messieurs se monstrent libéraux à donner, Dieu aussy n'est pas moins libéral à les récompenser et à les préserver. De quoy nous avons une infinité de preuves; en voicy quelques-unes.

La dernière fois que Capitan-Bascha arriva en cette ville, Dieu conserva merveilleusement un de ces marchands de nostre Congrégation, âgé de soixante ans et d'une apparence fort vénérable. Un soldat turc, de qui il ne se donnoit point de garde, passant auprès de luy, luy déchargea un grand coup sur la teste, et à mesme temps tira son gan-

geare ou couteau large de trois doigts, et le luy porta de toute sa force dans la mamelle gauche, on croyoit qu'il l'avoit tué, mais par une merveille extraordinaire, il ne le blessa, non plus que s'il eust rencontré un corps de cuirasse; grâce de laquelle il se sentit si obligé, que le lendemain il vint remercier Dieu en nostre église, et en action de grâce, reçut la sainte Eucharistie.

Deux autres marchands françois, qui, le jour de la Visitation, avoient été admis en la congrégation, éprouvèrent bientost les effects de la protection particulière de la sainte Vierge. L'un ayant déchargé son pistolet plein de balles, le pistolet creva et les pièces sautèrent çà et là, devant luy et à dos, jusqu'à deux ou trois pas, et le manche luy demeura entre les mains, sans aucune blessure; l'autre ayant reçu fortuitement un coup de pistolet chargé de plusieurs balles dans la teste, les balles luy entrèrent dans la machoire droite, sans luy faire autre mal qu'un peu de peur et de douleur, quand il luy fallut faire sortir les balles.

Un autre marchand n'avoit icy qu'un fils avec luy, lequel s'estant dérobé de sa maison pour quelque petit déplaisir, le laissa dans une grande frayeur et appréhension, qu'il ne se fut retiré en la maison de quelqu'infidèle, pour embrasser leur religion, selon la coustume de la jeunesse du pays, quand

elle a reçu quelque chastiment des parents. Après plusieurs vaines recherches et plusieurs enquestes inutiles, ce bon homme, tout désolé et à demy mort, se jetta à genoux devant l'image de Notre-Dame, qu'il avoit en sa chambre, luy tenant ce langage avec beaucoup de larmes : « Sainte mère de Dieu, rends moy mon fils. » Ce qu'il répéta plusieurs fois, entrecoupant cette courte prière de sanglots et de soupirs, laquelle fut si puissante, qu'elle gaigna le cœur de la sainte Vierge, laquelle ne put le laisser long temps dans cet angoisse, d'autant qu'à peine fut-il sorty de son logis, pour apprendre quelque nouvelle de son fils, qu'on l'avertit du lieu où il estoit, et comme Dieu luy avoit donné le courage de maintenir sa foy contre plusieurs attaques, qu'on luy fit de changer de religion. Cette nouvelle le réjouit autant que le retour de l'enfant prodigue en la maison de son père, et il le reçut avec autant d'amitié. Mais comment cette Mère de bonté ne s'intéresseroit-elle pas pour conserver la vie et les enfants de ses chers serviteurs, vu que son soin s'étend jusqu'à leur négoce, et à faire arriver à bon port leurs marchandises. C'est de quoy la bénissent tous les jours ces bons marchands, qui souvent ont fait réflexion qu'ordinairement aux festes de la sainte Vierge, ou pendant leurs octaves, ils reçoivent quelque bonne nouvelle pour leur

commerce; tellement qu'il n'y a pas longtemps qu'un de nos congréganistes osa bien gager contre un autre qui n'en est pas, que devant le dixième de septembre arriveroient des vaisseaux à Smyrne, et et il ne fut pas trompé de son espérance; car le jour de la Nativité de la sainte Vierge, qui est le 8 septembre, et les autres jours dans l'octave, onze vaisseaux jettèrent l'anchre dans nostre port, à sçavoir un françois et bien d'autres, flamans ou anglois. Ainsy la naissance de la sainte Vierge fut la naissance de grande joye dans toutes les nations qui demeurent dans cette ville.

Je veux finir ce discours touchant nos congréganistes, par la grâce extraordinaire que reçut, l'an 1654, celuy qui, pour sa vertu, et son mérite, avoit été choisy président de nostre congrégation. Il fut travaillé fort longtemps de la gravelle, avec des douleurs qu'on peut mieux s'imaginer qu'exprimer. Un jour comme je le fus visiter, je l'exhortay doucement à se conformer à la divine volonté, et à souffrir son mal avec patience, et puis je luy représentay le grand pouvoir que Dieu a donné a nostre fondateur, saint Ignace, sur cette sorte de maladie; luy qui ne manquoit point de dévotion pour ce grand saint, commença à l'invoquer avec une telle confiance et avec des prières si tendres, que j'eus toute espérance, que Dieu exauceroit sa demande. Il fit un petit

vœu à l'honneur de saint Ignace, et moy je luy promis de luy envoyer au plustost ses saintes reliques. Chose merveilleuse! il ne fust pas sitost sorti de sa chambre, qu'il rendit deux pierres, qui lui avoient causé tant de douleurs; de sorte que son domestique, qui étoit venu avec moy, pour luy porter les saintes reliques, quand il fut de retour, le trouva tout joyeux, et les yeux baignés de larmes, bénissant mille fois Dieu, et louant hautement saint Ignace, dans la croyance qu'il avoit, que, par son intercession et seulement à l'invocation de son nom, sans vouloir attendre l'application de ses saintes reliques, il avoit reçu cette insigne faveur.

Le soin que nous avons de servir nos congréganistes, n'empesche pas que nostre maison ne soit ouverte à tous les autres, et que nous ne taschions d'assister tout le monde, aussy bien les petits que les grands. Nous tenons, les jours ouvriers, l'école pour l'instruction des petits grecs et latins, quoique plusieurs estiment que cette occupation est trop basse pour des personnes qui sont capables de faire davantage, toutesfois nous ne croyons pas qu'elle soit à mépriser, vu les grands biens qui en proviennent, et que rien ne doit sembler estre bas à ceux qui aiment l'humilité. Je dirois volontiers à ceux qui sont persuadés qu'il y a beaucoup de peine dans ce bas employ, ce que disoit autrefois

saint Bernard : « *Crucem vident, unctionem non vident.* » Il n'appartient qu'à Dieu de rendre très-douces les choses les plus amères. *Computrescit jugum a facie olei.* Comme nous partageons le travail de l'école entre nous deux, quand l'un est occupé au logis, l'autre va dehors, tantost pour visiter les malades, tantost pour accorder les différends, soit en matière de foy, soit en autre sujet, ou bien pour vacquer à quelqu'autre bonne oeuvre.

Les dimanches, le P. Vabois, sur qui je me déchargeay du soin de la congrégation, aussitost qu'il fut arrivé, a de quoy s'occuper le matin à entendre les confessions, à faire exhortation, et l'après-dîner, à aller catéchiser les mariniers dans leurs vaisseaux, pendant que je fais le catéchisme aux grecs, où parfois les turcs viennent nous entendre par curiosité, et nous n'oserions les congédier. Le P. Vabois se porte d'affection à instruire les mariniers; aussy voyons-nous que Dieu donne une grande bénédiction à son travail, et que, non-seulement les matelots, mais les capitaines et officiers des vaisseaux désirent l'entendre, et qu'ils s'assemblent à cet effet au son de la cloche. Il faudroit un long discours pour expliquer la gloire que Dieu reçoit de ces catéchismes, non seulement par la cognoissance que les auditeurs acquièrent de ses divines per-

fections, mais par les notables conversions qui s'en suivent.

Plusieurs de ces gens de mer avoient demeuré les six à sept et quelquefois les douze ans, sans se confesser, qui, touchés de douleur de leurs fautes par la déclaration qui s'est faite de leur griéveté et des punitions qu'elles méritent, sont venus en demander le pardon. Je crois que le P. Vabois et moy, avons entendu, cette année, plus de quatorze mille confessions, en nostre chapelle, desquelles une partie étoient générales.

Durant le caresme, nous avons coustume de prescher trois fois la semaine, et tous les jours, pendant l'octave du Saint Sacrement. Nostre chapelle est trop petite, quoique nous l'eussions agrandie de beaucoup, pour recevoir tous ceux qui désirent nous entendre, et nous avons cette obligation à M. le consul, qui souvent nous honore de sa présence, et vient nous entendre avec beaucoup de démonstration de piété et de dévotion.

L'an passé, à Pasques, un jeune écossois fit abjuration de son hérésie en nostre église, et le jour de la Pentecoste, nous rebaptizasmes sous condition un hollandois qui doutoit s'il avoit reçu jamais le baptesme, sa mère, qui étoit anabaptiste, luy ayant dit plusieurs fois, que, quand il auroit l'âge de vingt ans, elle le feroit baptiser.

Depuis son baptesme, il a paru tout autre, et donne tous les jours des preuves de la grâce qu'il a reçue. Un autre hollandois, avant que de mourir, a demandé de recevoir le Saint-Sácrement, et a été enterré honorablement.

Deux choses particulières obligent les chrestiens a vivre sagement; la première, les tremblements de terre auxquels cette ville est sujette, et qu'on dit avoir esté ruinée par sept fois; de telles émotions, il me souvient que l'an 1654, depuis la Pentecoste, qui fut le 24 de may, jusqu'au 25 de juin, il y eut plus de trente tremblements très-notables; plusieurs tours, des mosquées en sont tombées, et plusieurs maisons, par la ruine desquelles plusieurs turcs ont été tués. Nous en fusmes quittes à meilleur marché, seulement les livres de nostre bibliothèque furent renversés.

La seconde chose qui les oblige tous à se préparer à la mort et à penser à leur salut, ce sont les maladies contagieuses, qui ont si souvent dépeuplé cette ville : plusieurs de nos Pères se sont autrefois exposés, pour servir icy les pestiférés, et on se souvient encore icy de la grande charité que nos Pères, et entre autres, les PP. Jacques de Georges et François Albert, firent paroistre au temps de la contagion, administrant, avec grand courage et résolution, les sacrements aux moribonds; nous espérons

que Dieu nous donnera les forces de les imiter, si la nécessité le requiert. Cependant nous prions très-humblement Votre Révérence et tous ceux qui liront cette lettre de supplier la divine bonté de vouloir conserver cette ville et en bannir l'infidélité et le schisme, l'hérésie et le vice, afin que son saint nom y soit constamment adoré de tous, et ses saints commandements gardés inviolablement.

De Smyrne, le 24[e] Apvril 1657.

De votre Révérence, serviteur très-humble et très-obéissant,

Charles Boilesve.

Après le récit de cette lettre mémorable, je ne puis pas mieux terminer ce chapitre, que par le narré de la mort glorieuse d'un nouveau martyr de la pudicité, lequel n'a pas moins honoré l'Église latine, en versant constamment son sang, pour la défense de cette noble vertu, que le généreux Nicolas Caseti avoit honoré l'Eglise grecque, en mourant pour la confession de la foy, qu'il avoit par deux fois reniée. Il est donc à sçavoir qu'un jeune homme, natif de l'isle de Scio, nommé François de Marchi, âgé seulement de vingt ans, étant passé de son pays à Smyrne, fut fort sollicité par deux infidèles à consentir à leurs infâmes désirs;

mais, comme dès son bas âge, il avoit toujours vescu dans une grande innocence, et qu'il faisoit profession publique d'estre fidèle serviteur de la sainte Vierge, et d'aimer ce qu'elle a tant prisé, jamais il ne voulut écoûter les demandes impudiques de ces infâmes, lesquels se voyant honteusement éconduits, changèrent leur amour en rage, et, tirant leurs grands couteaux, luy en donnèrent trois coups dans le ventre. François reçut ces coups, comme des coups de grâce, et trop heureux de témoigner à Dieu la fidélité qu'il avoit pour ses saints commandements, et l'amour qu'il portoit à la chasteté, il rendit à Dieu son âme glorieuse, le 9[e] jour de décembre 1657.

Je ne doute pas que les célestes intelligences et tous les bienheureux n'ayent célébré son triomphe dans le ciel, et que plusieurs amateurs de la virginité icy bas ne luy donnent encore mille louanges. C'est pourquoy, pour ne point amoindrir sa gloire par la bassesse de mon style, je passe sous silence les beaux éloges que mérite sa vertu, afin de satisfaire au plus tost la sainte curiosité de plusieurs personnes dévotes, qui désirent apprendre quelques particularités d'un autre célèbre martyre de vingt-trois mahométans, qui souffrirent courageusement la mort pour la confession de la foy divine de Jésus-Christ, et pour la vérité de son saint évangile, l'an

1649, en la ville de Thyatyre, éloignée de Smyrne environ huit lieues. C'est pourquoy, le R. Père François Lucas, qui pour lors avoit soin de nostre résidence de Smyrne, ne pouvoit ignorer comme le tout se passa. Voicy ce qu'il en écrivit :

CHAPITRE VI ET DERNIER.

L'illûstre martyre de vingt-trois turcs à Thyatyre, ville autrefois si fameuse, et de laquelle saint Jean fait une si noble mention dans son Apocalypse, est encore une des plus peuplées de l'Asie-Mineure. Car on tient qu'il y a plus de 200,000 personnes, jaçoit que la peste, l'an 1656, en eust emporté plus de 50,000. Dieu, de nos temps, a choisy cette ville pour estre le théatre de vingt-trois athlètes de Jésus-Christ, qu'il vouloit couronner d'une gloire immortelle, après des combats d'autant plus admirables, qu'ils étoient moins à espérer de cette sorte de personnes. En voicy le sujet.

Il y avoit en cette ville un Cheic ou docteur de la loi de Mahomet, qui, pour avoir une grande intelligence de cette loy, s'étoit acquis parmy les siens beaucoup de crédit, et plusieurs tenoient à honneur de se dire ses disciples, tellement qu'il avoit en son école plus de 150 jeunes hommes, de l'âge de vingt-cinq à trente ans qui tous étudioient, pour se rendre

capables d'administrer la justice, et estre un jour Cadis. Ce Cheic, qui avoit vieilli en la lecture de son alcoran et remarqué que son prophète ne réprouvoit pas le Nouveau Testament, qu'au contraire il avouoit que Dieu avoit parlé par Jésus-Christ, et par Moïse, eut la curiosité de voir ce qui estoit couché dans les saints Évangiles, et par une Providence toute particulière, fit rencontre d'un Nouveau Testament traduit en arabe.

Il ne l'eût pas longtemps ce divin livre, sans recevoir les lumières du ciel et sans découvrir les vérités chrestiennes, lesquelles eurent tant de pouvoir sur son esprit, qu'elles l'obligèrent à condamner tout ce qui leur étoit contraire et à embrasser tout ce qu'elles commandoient de faire. C'est merveille que cet homme, touché de la sorte, ne chercha point de s'informer plus particulièrement de la bonté de nostre foy, et n'eut aucune communication avec aucun chrestien, au moins à ce que l'on sçache, pour apprendre tous nos mystères. Il ne put pas néanmoins qu'il ne fit part de ces lumières, qu'il avoit reçues du ciel à plusieurs de ses disciples, nommément à ceux qu'il connoissoit estre plus capables de concevoir ces vérités et devoir estre fidèles à garder le secret. Il réussit si bien par ses discours, qu'avec l'assistance du saint Esprit, il persuada à ces jeunes gens qu'il n'y avoit point de salut, hors la loy de Jésus-Christ,

qui de fils de Dieu s'étoit fait homme, et étoit mort pour le salut des hommes, et par sa résurrection avoit triomphé de la mort et de l'enfer, et étoit pour régner à jamais dans le ciel. Ces jeunes gens gardèrent fort longtemps le secret et souvent s'assembloient pour conférer de la grande affaire de leur salut, avec leur maistre. Mais, comme il est difficile de cacher longtemps un feu, sans qu'il ne se découvre luy-mesme, aussy ces jeunes écoliers ne purent si bien dissimuler la foy qu'ils avoient au cœur, qu'elle ne parust quelquefois sur leurs lèvres, et dans leurs discours avec leurs compagnons; les parents mesme, voyant un si notable changement dans leurs enfants, désirèrent en sçavoir la cause. La chose alla si avant, que les gens de justice, qui sont fort vigilants en ce poinct, en eurent quelque connoissance, et pour étouffer cette flamme en sa naissance, ils se saisirent de la personne du Cheic. D'abord ils taschèrent de le gagner par douceur, ne voulant pas perdre un homme de cette qualité; ils luy remonstrèrent l'estime qu'ils faisoient de luy, en luy confiant la plus florissante jeunesse du pays, et luy promirent d'augmenter ses gages et de l'élever aux premières dignités, s'il vouloit détromper ceux qu'il avoit abusés; qu'il sçavoit assez l'importance de l'affaire et la rigueur de leur loy pour la punition de telles fautes.

Ils croyoient en avoir assez dit pour le remettre en son devoir et l'obliger à se dédire; mais ils furent fort étonnés, quand il leur repartit, avec un maintien grave et sans changer de couleur, qu'il n'étoit pas en un âge où il pust trahir sa conscience, en une affaire si importante, où il n'y alloit rien moins que de son salut, et que tout ce qu'il avoit enseigné touchant les vérités de la loy de Jésus-Christ étoit trop assuré pour s'en pouvoir dédire. Le Cadi, surpris de cette response et jugeant qu'il falloit l'intimider par l'horreur des supplices, luy dit tout en colère, qu'il eust à penser à soy, qu'il falloit qu'il choisît de deux l'un, ou de se dédire, ou de mourir d'une mort très-cruelle. Ce vénérable vieillard, alors piqué d'un saint zèle de faire paroistre devant tous l'estime qu'il faisoit de la foy qu'il avoit reçue du ciel, respondit au Cadi : « Quoy ! pensez-vous que les roues, les gibets, les feux et les gehennes me fassent peur, et que j'appréhende de mourir pour la gloire éternelle de mon Dieu et pour la vérité de la foy de Jésus-Christ ? Sçachez que je suis prest de mourir mille fois, si faire se pouvoit, pour l'amour de celuy qui est mort une fois pour moy, je tiendray à honneur de signer de mon sang la vérité que j'ay enseignée, et si vous voulez m'écouter, je vous feray voir que je ne me trompe pas dans mon sentiment, et que bien heureux sont

ceux-là qui quittent Mahomet pour vivre en Jésus-Christ. » A ces paroles, on luy défendit de parler davantage, et on le chargea de tant de coups de baston par tout le corps, qu'on lui osta le moyen de poursuivre son discours; mais s'il se tut, son visage parla, et la constance qu'il fist paroistre à supporter gayement tant de coups de baston par tout le corps, ébranla mesme ses juges, lesquels, craignant que, s'ils continuoient à le faire tourmenter publiquement, le peuple, qui respectoit fort ce vieillard, ne se souslevast, et que son exemple n'animast d'autres à l'imiter, ils se résolurent, après plusieurs consultes, de le faire étrangler en prison, et brusler son corps en public, ce qui fust ainsy exécuté, et cette belle âme s'envola dans le ciel, pour recevoir la couronne de la main de celuy qu'il avoit si généreusement confessé.

Cependant on tascha d'appréhender ses écoliers, pour sçavoir d'eux de quels sentiments ils étoient et s'ils persistoient dans la créance de leur maistre. Quelques-uns de ces écoliers s'étoient déjà retirés de la ville et s'estoient cachés par crainte des supplices; les autres, comme l'on dit, s'estoient divisés en plusieurs lieux pour publier les vérités qu'ils avoient appris de leur maistre. On en attrapa de ceux-cy vingt-deux, et aussitost il fut conclu qu'il falloit les obliger à renoncer à la foy de Jésus-Christ,

ou bien prendre d'eux une punition telle, qu'aucun n'eust plus la hardiesse de parler ou professer une telle doctrine; ce qui porta ces juges à prendre cette conclusion, fut l'émotion grande qui se fist dans tout le pays, après la mort de ce Cheic, tous en parloient diversement et la pluspart avec avantage.

Le Cadi ayant fait comparoistre devant luy ces vingt-deux jeunes hommes, leur dit qu'absolument ils devoient renoncer à la mauvaise doctrine de leur maistre, ou bien perdre la vie, et qu'ils n'avoient pas à espérer d'estre traité comme leur docteur, mais qu'ils expérimenteroient la rigueur des plus atroces supplices. Oh! que ne peut pas la grâce! ces jeunes gens témoignèrent de l'allégresse au nom des supplices, et monstrèrent qu'ils étoient plus prests à souffrir, que ce juge à les tourmenter. Le Cadi, après quelques discours, voyant qu'ils estoient tous aussy résolus à maintenir la foy de Jésus-Christ que l'avoit esté leur Cheic, les livra ès mains des exécuteurs de la justice, pour les faire mourir tous cruellement. Quelques-uns furent percés de flèches, les autres furent empalés; quelques-uns furent bruslés tout vifs, et les autres furent jetés sur les gariches, qui est un très-cruel et très-horrible tourment, d'autant que ces gariches estant de grands crampons de fer sur lesquels le patient est précipité d'en haut, souvent il languit longtemps suspendu à sa playe, avant que mourir.

Ainsy tous ces généreux athlètes de Jésus-Christ finirent leur carrière glorieuse, triomphant de la mort et des tyrans.

On dit que leurs reliques ont, depuis leur mort, fait plusieurs miracles, et quelques-uns assurent qu'un aveugle recouvra la vue en touchant un de ces martyrs qu'on conduisoit au supplice. Quoi qu'il en soit, leur mort a fort étonné tous les musulmans, et a fort consolé tous les chrestiens, qui croyent que c'est un présage de leur bonheur et l'accomplissement de la prophétie de Marc Kyriacopulo, ce glorieux martyr, qui mourut à Smyrne avec autant de constance, l'an 1644, après avoir dit hautement, qu'il étoit envoyé pour lever l'étendard rouge de la croix dans ce pays, que plusieurs le suivroient, et que le temps étoit venu auquel Dieu avoit résolu de laver dans le sang les taches de ce pays.

Certainement il est bien croyable que le ciel ne permettra pas qu'une si bonne semence soit tombée sur cette terre, sans produire de bons grains et des fruicts tels que toutes les âmes saintes désirent voir depuis tant d'années. Dieu fasse que ce champ, arrosé d'une si précieuse liqueur, reprenne bientost son ancienne fécondité, et que nous voyions son saint nom partout adoré.

SIXIÈME PARTIE.

EXTRAITS DE L'ESTAT DES MISSIONS DE GRECE, PRESENTÉ A NOSSEIGNEURS LES ARCHEVESQUES, EVESQUES ET DEPUTEZ DU CLERGÉ DE FRANCE EN L'ANNÉE 1695, PAR LE P. THOMAS CHARLES FLEURIAU, DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS [1].

I.

Monseigneur l'ambassadeur qui favorisoit, autant qu'il pouvoit, le zèle des Péres (de Constantinople), vit bien qu'ils étoient en trop petit nombre, pour recueillir tout ce qu'ils avoient semé... Il voulut que le Père de Canillac... fist un voyage en France, pour y ramasser une nouvelle troupe d'ouvriers évangéliques...

Les célèbres conversions qui se firent dans les

---

[1] Près d'un demi-siècle s'est écoulé entre la date de nos relations inédites et celle des premières *Lettres édifiantes*. Pour combler cette lacune, au moins en partie, nous empruntons à l'opuscule du P. Fleuriau, devenu très-rare, ces extraits, qui forment véritablement la suite de nos manuscrits.

prisons des sept Tours furent encore les fruits des travaux des missionnaires. Vingt-trois gentilshommes hongrois y abjurerent l'heresie lutherienne, plusieurs catholiques d'une naissance distinguée y expirerent sous les coups, n'ayant point commis d'autres crimes que de n'avoir pas voulu changer de religion, d'autres y moururent consommez des miseres d'une longue captivité, mais donnant des marques d'une foy très-vive et d'une vertu très-épurée.

Un de ces plus illustres confesseurs de Jésus-Christ, fut un François de nation, natif de Thoulouze nommé Biennés, qui commanda autrefois dans la cavalerie sous feu monsieur le comte d'Harcourt, et qui fut fait esclave en Candie. Il supporta sa prison avec une patience et une resignation qui inspiroit l'amour de ces rares vertus aux compagnons de sa captivité; toute son application estoit de consoler les malades, et de les secourir avec une très-tendre charité, jusqu'à leur rendre sans peine les services les plus vils et les plus humiliants; il mourut entre les bras des missionnaires, après avoir reçu tous les sacrements de l'Eglise, avec des sentiments qui ne pouvoient sortir que d'un cœur plein de religion, et tout animé de l'esprit de Dieu.

Cette sainte mort fut suivie d'une autre qui ne fut pas moins précieuse devant Dieu : ce fut celle du

seigneur Marc-Antoine Delfin, dont le nom est encore aujourd'huy si venerable dans l'Etat de Venise, par les services que ses ancestres et que son frere le cardinal et patriarche d'Aquilée ont rendus à cette Republique : mais quelque rang que luy donnent devant les hommes les titres de grandeur qui sont rassemblez dans sa famille, il sera infiniment plus grand devant Dieu par les vertus heroïques, qu'il pratiqua pendant vingt-deux ans d'un très-rude esclavage, dont il en passa onze dans une basse-fosse, souffrant, avec une patience qu'on ne peut exprimer, la faim, la nudité et la puanteur d'un cachot horrible, et plus que tout cela, recevant sans se plaindre jusqu'à trois cent coups de baston, sans que son malheureux état, plus rude cent fois que la mort, pust tant soit peu alterer sa foy et diminuer le courage de ce genereux chrétien.

Après tant de mauvais traitements qui luy causoient des défaillances et des évanouissements continuels, on le tira de son cachot pour prolonger sa vie dans le château des sept Tours, il en employa le reste dans toutes sortes d'actions de charité et de pieté; il mettoit la plus grande partie de l'argent qu'il recevoit de sa famille au soulagement des malades et de ceux qui estoient abandonnez de leurs parents; il donnoit la plus grande partie du jour à la priere, et ne conversoit avec les autres

prisonniers, que pour leur communiquer sa ferveur et son zèle dans le service de Dieu et dans celuy de Notre-Dame, qui estoit le plus tendre objet de ses devotions. Enfin ses forces estant épuisées par une si longue et une si cruelle captivité, et par ses frequentes maladies, il mourut âgé de quarante-deux ans, après avoir reçu les derniers Sacrements de l'Eglise, gardant une union parfaite avec Dieu, et le benissant jusqu'au dernier soupir de sa vie.

Après avoir parlé de ces grands exemples de vertu, il ne faut pas oublier ceux que deux jeunes hommes donnèrent vers ce même temps à l'Eglise de Constantinople. On verra dans ces deux heros chrétiens toute la constance et tout le courage des premiers martyrs.

Un jeune grec âgé de vingt-huit ans, s'étant trouvé en compagnie de plusieurs turcs, fut prié par l'un d'eux de faire la lecture d'un papier qu'il luy mit entre les mains. Ce papier contenoit une formule que ces infideles font prononcer à ceux qui embrassent leur loy. Celui-cy la lut innocemment, et sans y faire reflexion. Cependant il n'eut pas plutôt achevé de la prononcer, que celuy qui la luy avoit donnée pour la lire, prit les autres à témoins que ce jeune homme venoit de declarer qu'il se faisoit turc. Nôtre chrétien bien surpris eut beau faire serment du contraire, sur le refus qu'il fit de pren-

dre le turban, ils, le menerent en prison, où il demeura cinquante jours, protestant qu'il estoit chrétien, et qu'il ne cesseroit jamais de l'estre.

Ils crurent que les tourmens le forceroient à parler autrement, ils luy firent souffrir la faim et la soif pendant six jours entiers, mais inutilement; ils le chargerent à plusieurs reprises de rudes bastonnades, le jeune grec demeura toûjours immobile dans sa foy. Les turcs en furent étonnez, ils eurent recours aux caresses, ils le tenterent par des emplois et des sommes d'argent qu'ils lui offrirent; enfin ces infideles voyant que les récompenses et les peines estoient également sans effet sur l'esprit et sur le cœur de fervent chrétien, ils luy firent trancher la teste dans une place publique, où il reçut la couronne du martyre.

Quelques années après ce glorieux martyre, un autre chrétien ennuyé de ne faire aucune fortune dans sa province, s'imagina que venant à Constantinople, il y trouveroit un sort plus heureux, il y trouva en effet bien des promesses qu'on ne manqua pas de luy faire pour l'obliger à changer de religion, il y consentit et prit le turban; il vécut ainsi longtemps avec les seules esperances qu'on luy avoit données. Mais Dieu, dont les miséricordes sont infinies, eut pitié de ce pauvre apostat, il permit qu'on lui fit faire de salutaires reflexions sur le

crime qu'il avoit commis, sur le peu qu'il avoit gagné pour le commettre, et sur le châtiment qu'il avoit à craindre pendant une affreuse éternité.

Toutes ces pensées bien penetrées luy ouvrirent les yeux, il vit à découvert l'horreur de l'action qu'il avoit faite; il s'en repentit, et voulut la réparer de la manière du monde la plus glorieuse : car un de ses amis luy ayant conseillé de repasser en Europe pour mettre sa vie et sa religion en seureté, nôtre pénitent luy répondit qu'il se sentoit obligé d'expier sa faute dans le lieu où il l'avoit commise. Il le fit, il alla chez le Cadi témoin de son apostasie ; il jetta en sa presence le turban qu'il avoit pris, et il le foula aux pieds, declarant qu'il étoit chrétien.

Le juge irrité de cette hardiesse le fit mettre en prison, où il lui fit souffrir pendant huit jours de tres-cruels et de tres-honteux tourments, rien ne put ébranler sa foy; après avoir eu le malheur de vivre apostat, il eut la gloire de mourir martyr.

Tous ces exemples des plus héroïques vertus du christianisme font assez voir que ces terres ne sont point si steriles qu'on le pourroit croire en France, et plût à Dieu que ceux qui en doutent, ou qui affectent d'en douter, fussent témoins des heureuses dispositions que nous y avons trouvées à une abondante fertilité...

Nous sommes six Missionnaires dans cette ville, qui elle seule en demanderoit un plus grand nombre qu'il n'y en a dans la Grece entière. Car on y compte plus de cent mille Grecs, quarante mille Armeniens, autant de Juifs, environ trente mille esclaves de différentes nations, et grande quantité d'Europeans de toutes sortes de religions.

Nôtre Eglise est toûjours ouverte, nous y faisons toutes nos fonctions avec la même liberté qu'on a dans les Eglises de France. Nous y offrons publiquement le saint sacrifice de la Messe, nous y administrons les Sacrements, et nous y rompons le pain de la parole de Dieu.

Les Festes et les Dimanches elle ne desemplit pas, la modestie et la pieté, qu'on remarque sur le visage de ceux qui y prient, pourroit faire honte à nos Chrêtiens de France. La coûtume est qu'à la fin de chaque Messe on fait une petite instruction en differentes langues, pour l'utilité des Chrêtiens de differentes nations. L'aprés-dîné le sermon, et les prieres publiques étant finies, nous sommes tous occupez dans des conferences particulieres avec plusieurs personnes qui viennent s'instruire sur des points de religion. C'est dans ces entretiens que nous avons souvent la douleur d'en voir quelques-uns convaincus de la fausseté de leur secte, sans oser la quitter; tout le service que nous pouvons

leur rendre, est de les détourner du vice, et d'empêcher que Dieu ne soit offensé.

La mort nous a enlevé, il y a quelques années, un Missionnaire qui étoit admirable pour ces conferences, et qui y a fait des fruits inconcevables : c'estoit le Pere de Sainte-Geneviéve. Depuis son entrée dans nôtre Compagnie il ne cessa point de demander avec instance la permission de venir dans nos Missions de Grece; il ne l'obtint qu'à l'âge de cinquante-cinq ans, aprés avoir regenté pendant sept ans la Philosophie, et pendant neuf autres la Theologie, et aprés avoir ensuite gouverné un de nos Colleges. La Grece l'a possedé l'espace de vingthuit ans, dont il en a passé vingt à Constantinople; sa profonde érudition ayant bientôt été connuë, elle luy attira un grand nombre de personnes de toutes sortes de secte et de religion, qui venoient le consulter. L'humilité et la douceur avec laquelle il répondoit, le faisoient autant estimer que sa capacité même; il avoit aussi la confiance de la plus grande partie des francs et d'un grand nombre de grecs qui se mirent sous sa direction, et qui en tirerent beaucoup de profit pour le salut de leurs ames.

Ayant donné tout le temps necessaire au service du prochain, il employoit le reste pour les nouveaux Missionnaires, en faveur desquels il a fait un Lexi-

con en grec vulgaire, qui leur est d'un tres-grand usage pour apprendre cette langue.

Il a vêcu ainsi dans la pratique des vertus propres de son état jusqu'à l'âge de quatre-vingt-quatre ans. Nôtre Evêque fit la cérémonie de ses obseques; les plus qualifiez d'entre les grecs, et des cours des Ambassadeurs de France, de Venise et de Gennes y assisterent, et donnerent des marques publiques de l'estime qu'ils avoient pour le merite et la vertu d'un Missionnaire, qui avoit tant de part aux biens que la Mission faisoit dans Constantinople.

La Congregation dont nous avons parlé, et dont le Pere de Sainte-Geneviéve eut soin pendant quelque temps, est plus nombreuse que jamais, les principaux de la nation françoise se font honneur d'en être; ils font pareillement honneur à la Congregation par leur conduite aussi édifiante que l'étoit celle de leurs predecesseurs.

Comme l'instruction des enfans est de tous les emplois, celui que saint Ignace nous a le plus recommandé, parce qu'il est en effet le plus important pour la Religion, un des Missionnaires est chargé de faire tous les jours le Catechisme matin et soir. Nous venons de perdre un saint vieillard âgé de soixante-dix ans, qui aprés avoir long temps gouverné nos Missions de Grece, a voulu consacrer le reste de ses jours à faire nôtre école; il s'est

acquitté de ces emplois avec toute la ferveur d'un novice jusqu'au dernier soupir de sa vie. Cet ancien ouvrier de la vigne du Seigneur se faisoit un honneur, disoit-il, d'aprendre à ces ames innocentes à lire en franc, en grec et en turc; il instruisoit les plus avancez en âge des dogmes de nôtre foy, il les fortifioit contre le schisme et l'erreur, il enseignoit même le latin à ceux qu'il jugeoit les plus propres pour entrer un jour dans l'état ecclésiastique, et parvenir à ses dignitez. Nous voyons aujourd'hui, dans plusieurs Prelats, les heureux fruits de cette éducation.

Pendant les temps de carême et d'avent, nous redoublons les instructions dans nôtre eglise, on y prêche regulierement trois fois la semaine, et souvent plusieurs fois en un jour, et en diverses langues; l'eglise est toûjours pleine; les predicateurs en sortant de chaire, sont quelquefois obligez d'aller remonter dans celles des eglises des grecs et des armeniens, pour satisfaire le desir qu'ils ont d'entendre la parole de Dieu. Ces predications conservent les orthodoxes, et en augmentent le nombre.

Jusqu'à present nous n'avons parlé que des exercices qui se font dans nôtre maison. Voici ceux qui se pratiquent au dehors.

Comme de toutes les nations qui abondent en cette ville, celle des grecs est la plus nombreuse,

nous la cultivons icy par preference aux autres, qui trouvent dans leur propre païs les instructions de nos Missionnaires.

Il faut convenir, Messeigneurs, que le schisme a toûjours icy beaucoup de force, et qu'il perd un grand nombre d'ames, mais il n'est point à beaucoup prés un ennemi si redoutable aux Missionnaires, que l'ignorance et le vice. L'ignorance des grecs est si grande, que la plûpart ne connoissent point d'autre difference entre leur Eglise et la nôtre, que celle qu'ils remarquent à l'exterieur, c'est à dire dans les jeûnes et dans les cérémonies qu'ils observent, et que nous n'observons pas : ils ne sçavent ce qu'ils doivent croire, ni ce que nous croyons, ainsi ils sont toûjours exposez à tomber dans autant d'erreurs, qu'il y a d'heretiques qui les approchent. Leurs prêtres, bien loin de les instruire, ont pour la plûpart besoin d'être instruits eux-mêmes. Leur patriarche songe à se maintenir dans sa dignité, qui est continuellement exposée à des encheres.

Les Evêques, de leur côté, ne sont occupez qu'à amasser de quoy vivre; plusieurs même sont contraints de le chercher dans des métiers.

Pour ce qui est du vice, comme il se commet impunément, il fait icy de grands desordres; nous ne laissons pas cependant au milieu d'une Eglise aussi désolée qu'est celle dont nous parlons, de

trouver des ames choisies qui demeurent dans la pratique sainte de leur rit et de leurs coûtumes. Il est donc necessaire de soûtenir la vertu de ceux-cy, de corriger les mœurs de ceux-là, et de guerir cette grossiere ignorance qui infecte toute la nation. C'est pour cet effet que deux de nos Missionnaires sont continuellement occupez à faire les visites des chrétiens, ils prennent tantôt un quartier et tantôt un autre; ils vont de boutique en boutique, ils y amassent toute la famille avec autant de voisins qu'il est possible, et dans ce petit auditoire ils font une instruction familiere conforme aux besoins des personnes auxquelles ils parlent. Ils se font ensuite proposer des difficultez, et en proposent eux-mêmes, ils expliquent les unes et les autres, et finissent chaque visite en interrogeant les enfans sur leur catechisme, pour l'instruction des grands, aussi bien que pour celle des petits.

Les mêmes Missionnaires vont souvent rendre leurs devoirs aux Evêques, et à leur clergé, avec lesquels nous entretenons une parfaite intelligence, la conversation est toûjours sur quelque point de religion; car plusieurs ne demandent qu'à être instruits : depuis peu nous avons eu le bonheur de contribuer à rendre quelques-uns d'eux de parfaits catholiques.

Outre cette occupation des Missionnaires dont

nous venons de parler, nous en avons icy une autre beaucoup plus laborieuse, mais qui n'est pas moins consolante. C'est la Mission que deux de nos Peres font dans les bagnes du grand Seigneur, et dans ceux de quelques seigneurs particuliers.

Ces bagnes sont des prisons où les infidéles renferment les esclaves qu'ils achetent, ou qu'ils font sur les chrétiens dans les guerres qu'ils ont avec eux. Il y en a jusqu'à trois mille dans celuy du grand Seigneur, tous pour la plûpart moscovites, polonois, roux, allemands et françois : il n'est pas possible de faire une juste peinture de l'état déplorable de ces malheureux.

A peine approche-t-on de ces vastes cachots que l'on entend avec horreur le remuëment de leurs chaînes, avec le bruit des coups qu'ils reçoivent, et des cris que la violence du mal leur fait jetter. A la porte de ces horribles cavernes, on apperçoit au travers d'une obscurité que le soleil ne perce qu'à peine tous ces esclaves enchaînez; leurs visages paroissent haves, et leurs corps attenuez des fatigues continuelles de la prison, et du travail journalier qu'on leur impose. Ils ne vivent que de pain et d'eau, ils n'ont point d'autre lit que la terre, leur corps est à demi-nu; et pour comble de misere, le mauvais air qu'ils respirent dans un lieu si infect, engendre une infinité de vermines,

qui les tourmentent continuellement : ce qui fait plus de pitié, c'est que les malades ne sont pas autrement traitez que ceux qui se portent bien. Tout leur soulagement consiste à estre couchez sur un peu de paille, que les plus charitables d'entre leurs compagnons leur apportent.

Mais dans l'assemblage de tant de maux que quelques-uns de ces esclaves souffrent depuis trente et quarante ans, rien ne leur est plus insuportable que la dureté des officiers commis à leur garde; on auroit en France plus de compassion d'une bête, que ces hommes impitoyables n'en ont pour ces captifs; jamais ils ne leur parlent que le bâton à la main et les injures dans la bouche, une legere faute est punie par de si rudes châtimens que la patience échapant à quelques-uns, nous les avons veu prests à se desesperer.

C'est dans ces bagnes que nos Missionnaires trouvent une tres-riche moisson. Comme la liberté de vivre et de mourir en chrétien est le seul bien qui reste à ces pauvres esclaves, nos Missionnaires les aident à en faire un bon usage, comme de celuy qui leur doit être le plus précieux.

Toutes les fêtes et dimanches deux de nos Peres se rendent de tres-grand matin dans ces prisons pour les faire prier Dieu, leur dire la sainte Messe, et les instruire avant qu'ils aillent au travail; étant

partis, les Peres demeurent auprés des malades pour leur faire entendre la Messe, les consoler dans leurs maux, les soulager dans leurs miséres extrêmes et leur rendre tous les petits services dont ils sont capables.

Le soir, au retour du travail, les Peres retournent aux bagnes pour entretenir plus à loisir ceux dont il faut affermir la foy, ou changer la religion, corriger les vices et prévenir le desespoir, en les aidant à porter avec patience un joug si insuportable.

Cet employ, quelquefois si rebutant, devient doux par les fruits dont on est témoin; car c'est dans ce lieu que Dieu prend plaisir à découvrir les richesses infinies de sa bonté, qui attend le pecheur à penitence. Nous y voyons souvent de ces hommes qui, aprés avoir vieilli dans toutes sortes de crimes, toûjours insensibles à leur salut et endurcis dans le mal, reconnoissent enfin la main d'un Dieu qui s'est apesantie sur eux, rentrent dans eux-mêmes et reviennent à luy, comme le demande S. Paul, avec un cœur pur, des intentions droites, et une foy sincére. Nous en voyons d'autres, qui ne sont tombez dans cet esclavage que par un coup du Ciel, qui les a voulu retirer de l'heresie où ils étoient nez.

Un de nos Missionnaires trez-zelé pour le salut de ces galeriens, a eu le bonheur, par le moyen de la langue allemande qu'il sçait parfaitement bien,

de convertir depuis peu plusieurs lutheriens et calvinistes, et entr'autres deux capitaines Venitiens.

Mais pour mieux connoître les benedictions que Dieu verse sur cette Mission, il faudroit voir, comme nous, la multitude des confessions dont nous sommes accablez pendant les nuits entiéres des veilles des grandes fêtes que nous passons dans les prisons avec ces pauvres gens; il faudroit voir la douleur de leur penitence, la ferveur de leurs prieres, leur soif, pour ainsi dire, de la parole de Dieu; il faudroit encore voir, avec quelle patience et quelle conformité à la volonté divine, quelques-uns d'eux, d'une vie tres-innocente, suportent la pesanteur de leurs chaînes, dont ils se delivreroient aisément en renonçant à leur religion. Enfin il faudroit être spectateurs, comme nous, de la prétieuse mort de certains esclaves, qui ne montrant au dehors qu'un exterieur grossier, font voir au dedans une vertu angelique; il faudroit entendre les sentimens qui partent de leur cœur; il faudroit voir leur foy, leur religion, leur patience, leur contrition, leur confiance en Dieu, et leur joye de mourir dans les fers, d'où nous les voyons sortir pour aller prendre possession du Ciel.....

Le zele que feu monsieur Girardin, ambassadeur du Roy, a toujours eu pour la religion, luy avoit fait entreprendre l'établissement d'une Mission fixe

dans (la) ville (d'Andrinople), qui est aujourd'huy la demeure ordinaire du grand Seigneur. Le vice et l'erreur qui y regnoient, joints à l'abandon où estoient un grand nombre d'esclaves de toutes les nations de l'Europe, qui vivoient sans instruction, et qui mouroient sans secours, furent pour luy un puissant motif d'y établir des Missionnaires. Mais la mort ayant prévenu l'exécution de ses desseins, monsieur de Castagniere, marquis de Château-neuf, son successeur, voulut achever ce que son predecesseur avoit commencé.

Les premiers Missionnaires qu'il établit dans cette ville y travaillerent avec beaucoup de succés; deux d'entre-eux y moururent dans l'exercice de la charité, dont l'un fut le Pere Pierre Bernard, qui a rendu de tres-grands services à la religion dans la Grece. C'étoit un homme à qui Dieu avoit donné des talens, qui luy auroient fait beaucoup d'honneur en France, s'il y fût demeuré. Son esprit étoit excellent, surtout fertile à trouver des expédiens sages, pour procurer la gloire de Dieu et le salut des peuples, auprés desquels il travailloit. Son naturel étoit doux et insinuant, ses paroles étoient persuasives; il prêchoit en turc, en armenien, en grec, en italien, et avoit même acquis toute la delicatesse de ces langues. Lorsqu'il montoit en chaire,

il étoit toûjours extraordinairement suivi ; d'ailleurs ses sermons étant tres-instructifs et pleins d'onction, ils faisoient de grands fruits.

Pendant dix ans qu'il a été à Constantinople, il a pris le soin des bagnes, dont nous avons parlé ; il y passoit souvent les jours et les nuits. Sa présence étant ensuite devenuë necessaire à Andrinople, il y alla, et y demeura par obéissance, sans avoir jamais voulu representer à ses superieurs que l'air de cette ville luy étoit contraire. Il ne laissa pas, malgré sa mauvaise santé, de travailler continuellement à l'instruction des grecs et des armeniens de cette ville ; particuliérement dans un temps de peste, où aprés les avoir assistez, il fut attaqué du même mal et en mourut. Il fut regretté universellement de tout le monde et des turcs mêmes, qui l'aimoient et qui l'estimoient ; mais sur tout des armeniens, dont plusieurs luy devoient le bonheur d'être rentrez dans la veritable Eglise.

Si-tôt que la nouvelle de sa mort eut été répanduë, ils vinrent en foule chez nous pleurant et gemissant : leur Evêque voulut faire les obseques, qui durerent depuis huit heures du matin jusqu'à trois heures aprés midy. Les prêtres armeniens allerent faire de longues prieres sur son tombeau pendant sept jours de suite : mais rien ne fera

mieux voir les sentiments de cette nation pour le Pere Bernard que la lettre, qu'elle nous écrivit à Constantinople et dont voicy les termes.

« Dieu soit beni de ce qu'il a frapé nôtre tête, et « de ce qu'il nous a laissé sans yeux et sans lu- « miére : nous n'avions qu'un Pasteur, et il a pleu « à Dieu de nous l'enlever, nous n'avions qu'un « vigneron et nous l'avons perdu ; nous sommes « des orphelins abandonnez à la fureur des hereti- « ques, contre lesquels nôtre Ange, et nôtre Apô- « tre, le feu Pere Bernard nous défendoit : peut- « être même les eût-il convertis, s'il eust vécu plus « long-temps ; car nul de nôtre nation ne pouvoit « resister à la douceur et à la force de son zéle, qui « le faisoit travailler infatigablement pour nous : « mais il est dans le Ciel, et il ne nous oubliera « pas. »

La mort d'un si excellent homme fut suivie de celle d'un jeune Missionnaire, qu'on luy avoit donné pour compagnon. C'étoit le Pere Mocet, parisien ; ayant été destiné pour Andrinople, il y finit sa carriere en peu de temps, mais avec beaucoup de bonheur ; car aprés avoir travaillé pendant deux ou trois ans dans la vigne du Seigneur, il mourut, ainsi que le Pere Bernard, pendant la peste, au service de ses freres et du même mal. C'étoit un jeune homme qui possedoit toutes les

qualitez propres à faire un Missionnaire; il avoit du zéle, du courage, de la facilité pour apprendre les langues; mais surtout une devotion, une ferveur et une regularité dans tous ses devoirs, qui n'avoit point diminué depuis son noviciat.

Andrinople ayant perdu ces deux ouvriers, il eust été à souhaiter pour le bien des chrétiens que nous eussions pû leur en envoyer deux ou trois autres, et leur faire une demeure stable; mais nos fonds ne nous le permettant pas, il faut se contenter que deux Missionnaires aillent de temps en temps porter la Mission dans cette ville. Voicy ce que nous en écrit un de nos Peres, qui y est allé pour trois mois.

« J'ay trouvé », dit-il, « dans cette ville imperiale « beaucoup plus de travail que quatre Mission-« naires n'en pourroient faire; car on y compte « plus de huit mille grecs, plus de quatre cent fa-« milles armeniennes, et beaucoup d'autres chré-« tiens de diverses nations et de diverses sectes. « Je suis sensiblement affligé de les voir tous sans « instruction, et sans exercice de nôtre religion. Je « le suis encore davantage de ne pouvoir leur « donner le secours, qui leur seroit necessaire; « car n'y ayant icy que moy de Missionnaire, et « m'étant impossible d'ailleurs de satisfaire à tant « de besoins, j'ai suivi l'inclination que Dieu m'a

« toujours donnée pour le salut des esclaves, qui « m'a paru un bien pur et solide.

« Depuis six semaines que je suis icy, j'ay eu « la consolation de faire toutes nos fonctions dans « l'Eglise de la République de Raguse, avec une « liberté parfaite. J'y ay administré les Sacremens « à environ quatre-vingts personnes, dont une « cinquantaine étoient allemands ou allemandes, « qui depuis dix et vingt ans d'esclavage n'en « avoient pas approché. Ils me paroissent assés « bien confirmez dans la vraie foy; ce qui me « fait bien espérer d'eux, c'est que pouvant se « retirer de leur misere extrême, en renonçant à « leur religion, ils me témoignent être plus réso- « lus que jamais de tout souffrir, plutôt que de « commettre une action si indigne d'un chrétien. « J'ay reçu depuis peu l'abjuration d'une luté- « rienne, et de sept autres esclaves des galeres; « et j'ay lieu d'espérer que leurs exemples seront « suivis de plusieurs autres.

« Au reste, je ne puis assez vous dire combien « je suis redevable à monsieur le marquis de Châ- « teauneuf, ambassadeur en cette cour; il a mille « bontez pour moy, et c'est à sa protection toute « particuliere que je dois la liberté que j'ay de « faire le peu de fruit que je fais en cette ville. »

II.

Il n'y a point de païs dans tous les Etats du grand Seigneur, où l'on ait eû jusqu'à present plus de liberté que dans cette isle (de Chio), pour exercer les fonctions de la religion chrétienne.

Les chrétiens de l'un et l'autre rit ont dans Chio plusieurs eglises, où l'office divin se fait avec beaucoup de régularité et de devotion. Nous y avons un college, où il y a environ trois cent écoliers qu'on éleve dans l'étude des belles lettres, et dans la vertu. On instruit outre cela quantité de jeunes ecclesiastiques, et on les prepare à recevoir les ordres sacrez. Il y a dans nôtre maison quatre Congregations toutes aussi belles et aussi bien ornées, qu'elles le pourroient estre en France. Elles sont partagées selon les âges des Congreganistes, et non pas selon leur qualité. Il y en a une pour les vieillards, la seconde est pour les personnes mariées, la troisiéme est pour les jeunes gens, qui sont au-dessus de quinze ans, et la quatriéme est pour ceux qui sont au-dessous. Le nombre de ces Congreganistes se monte à environ quatre cent. C'est un spectacle bien édifiant de voir tous ces vieillards, marcher deux à deux dans les ruës, accompagnant, le cierge à la main, le tres-saint Sacrement de l'Au-

tel, avec une modestie angelique : étant précedez des autres congreganistes, qui marchent selon leur âge, dont plusieurs portent sur des brancars ornez les prétieuses reliques de quelques martyrs, qui ont autrefois versé leur sang pour planter dans l'Orient et dans leur patrie même la foy de Jesus-Christ.

Nôtre Eglise est fort belle. Le Roy de Pologne y a fait un present digne d'un aussi grand Prince. C'est un soleil dont les ornements qui le soûtiennent et qui l'environnent de tous côtez, s'élevent à la hauteur de six pieds, le tout d'argent massif tres-délicatement travaillé. La maison entretient dix ou douze Jesuites. Tous sont natifs de l'isle même, d'où la province de Sicile tire continuellement de tres-bons sujets. C'est parmi eux qu'on choisit les confesseurs de la langue grecque, qui sont à la Penitencerie de Saint-Pierre de Rome, et à celle de Nôtre-Dame de Lorette...

Les fruits que ces Peres faisoient dans l'isle dont nous venons de parler et dans les autres isles voisines, inspirerent à l'Evêque de Thyne, visiteur de la mer Egée, le desir de demander des Missionnaires.

Le premier qui se sentit appellé de Dieu pour y aller fut le Pere Michel Albertin, natif de cette isle. Si tôt qu'il eût reçû la lettre de son Evêque, il quitta la Mission, où il était utilement occupé, et

vint au secours de sa patrie. Il y trouva tant de bien à faire, qu'il fut obligé de demander des compagnons au superieur general de Grece. Quoique le superieur n'eut aucun ouvrier de trop, il ne laissa pas d'en donner un qui arriva à Thyne en l'année 1677. Il fut reçu avec une joye extrême du Pere Albertin qui l'attendoit avec impatience.

Le nouveau Missionnaire n'eut pas moins de consolation de trouver pour son associé dans cette vigne du Seigneur un venerable vieillard d'une vertu éminente, vivant dans une si étroite pauvreté, qu'ayant refusé de loger chez ses parens les plus riches de l'isle, il n'avoit voulu prendre pour sa demeure qu'une pauvre cabane, et pour sa nourriture que des légumes. Ces deux Peres partagerent entr'eux les travaux de la Mission. Ils allerent de village en village, exhortant et instruisant tous les chrétiens, qui sont au nombre de quinze mille sous la conduite d'un seul Evêque.

Quelques années aprés, la république de Venise apprenant les succez des deux Missionnaires, y en envoya encore deux autres. Ce nouveau secours causa d'autant plus de joye à ces insulaires, qu'ils cherchoient les moyens d'établir chez eux une Mission fixe pour y conserver les Peres, en qui ils commençoient à avoir déjà beaucoup de confiance. L'Evêque voulut qu'un des quatre s'appliquât uni-

quement à l'instruction de son clergé, qui en avoit grand besoin. Il l'assembloit regulierement deux fois la semaine dans sa cathedrale. Tous les curez des villages de l'isle s'y trouvoient : l'assemblée étoit d'environ 80 ecclesiastiques; l'Evêque étoit à la tête. Le Missionnaire leur faisoit des conférences sur les devoirs de leur état et sur les cas de conscience. Ces conferences leur donnerent le goust de l'étude, et en même temps celuy de la pieté et de la regularité.

Le Pere les trouvant si bien disposez, crût qu'une retraite de sept ou huit jours contribueroit à les affermir dans le bien. Il la proposa à quelques-uns des plus considerables du clergé, qui la firent avec tant de consolation, qu'ils exhorterent leurs confreres à en faire une pareille. Toute l'isle en profita; car les curez qui en sortirent mieux instruits de leurs devoirs, et bien resolus de les remplir, travaillerent de concert avec les Missionnaires pour reformer les mœurs de leurs paroissiens.

On voyoit déjà de grands changemens parmi eux; lorsqu'un des derniers jubilez accordé par nôtre Saint-Pere le Pape acheva de répandre par tout la ferveur. Les Missionnaires et les autres ecclésiastiques passoient presque les jours et les nuits à entendre des confessions, dont plusieurs accompagnées de gemissemens, étoient des preuves

sinceres de la conversion de ceux qui les faisoient. On voyoit de tous côtez des troupes de penitens qui alloient d'église en église psalmodiant d'un ton lugubre, et déchirant leurs corps à coups de discipline.

Le plus surprenant de tous les changemens fut celuy qui arriva dans une partie de l'isle de Thyne, la plus éloignée de la forteresse, et la plus voisine d'Andros. Elle se nomme Ozomeria. Les habitans y vivoient plûtôt en brigans qu'en chrêtiens. On ne parloit tous les jours que de leurs vols, de leurs meurtres, et de leurs autres crimes. Un d'eux s'étoit engagé pour deux piastres de tuer leur Evêque. Un des Missionnaires fut prié d'y aller, il trouva des hommes qui marchoient toûjours le poignard en main. Il crût que pour s'insinuer d'abord dans leurs esprits, il devoit commencer par faire le catechisme à leurs enfans, et par distribuer quelques remedes aux malades.

Ces actions de charité luy donnerent accez dans les maisons. Peu a peu ces hommes barbares se familiariserent avec luy; ils luy menoient leurs enfans et l'invitoient à venir chez eux. Le Missionnaire y alloit, et leur faisoit des instructions particulieres : bien-tôt aprés il leur en fit de publiques dans l'Eglise. Ils y vinrent, et Dieu qui s'est engagé à parler par la bouche de ses ministres, toucha si

fort leurs cœurs, que ces peuples devinrent doux et traitables, et changerent enfin leur vie criminelle, en une vie trés-chrêtienne. Lorsque le Pere eût achevé sa Mission, il en sortit avec le regret des grands et des petits. Tous luy donnerent mille benedictions, et ils le reconduisirent en grand nombre, l'asseûrant qu'ils pratiqueroient ce qu'il leur avoit enseigné, et le conjurerent de revenir bientôt pour en être témoin.

L'isle de Thyne ayant été ainsi toute renouvellée par les soins des Missionnaires, l'Evêque les pria de parcourir les isles de Thermia, de Zia, de Micono, d'Andros et de Milo. Il voulut qu'un d'eux y allât en qualité de son grand vicaire, et il luy mit entre les mains un bref du Pape, par lequel le Pere avoit le pouvoir de relever des censures ecclesiastiques un Evêque, quelques Prêtres et des Clercs, qui y étoient tombez.

Les autres Missionnaires eurent dans leurs courses particulieres de ces isles, tout le succés qu'ils pouvoient esperer; et c'est aussi pour y entretenir les fruits qu'ils y ont faits, que nous continuons autant que nôtre petit nombre le permet, d'aller tous les ans les visiter.

Mais pour nous acquiter plus facilement de toutes ces courses evangeliques, nous avions besoin d'avoir deux Missions fixes dans l'Archipel. Les

isles de Naxie et de Sant-Eriny ont été jugées les plus propres pour cet établissement.....

Les premiers qui vinrent dans cette isle (de Naxie) y trouverent quantité de superstitions payennes, qu'ils eurent toutes les peines du mondes à abolir. Celle qui paroissoit la plus facile à détruire se maintint le plus longtemps. Une femme qui avoit perdu son mary, ou une mere qui avoit perdu sa fille, assistoient à leurs funerailles, comme des desesperez, ou plutôt comme des furies, s'arrachant les cheveux, se battant la poitrine, déchirant leurs habits, et hurlant d'une maniére épouvantable ; mélant avec leurs cris des blasphémes contre les ordres de la Providence. La cérémonie achevée elles s'enfermoient six mois, ou un an durant dans leurs maisons sans en vouloir sortir, non pas même pour aller à la messe, et à l'office divin aux jours les plus solemnels de l'année. De plus elles n'osoient changer d'habit que le leur ne fût tout usé sur leurs corps. Ce qui est étonnant, c'est que toute extravagante qu'était cette coûtume, les femmes les plus distinguées de l'isle ne s'en dispensoient pas.

L'ignorance n'y étoit pas moins grande que la superstition. On n'en n'étoit plus surpris lorsqu'on voyoit celle des personnes qui devoient les instruire : mais ce qui était encore de plus fâcheux, c'est que les mœurs de ces derniers étoient trés-

suspectes. Il est certain du moins qu'ils vivoient dans une grande faineantise, et dans une grande molesse, disant trés rarement la sainte Messe, et s'acquittant aussi mal de leurs autres devoirs. Les Missionnaires qui sçavoient par experience que la reforme des peuples dépend de celle de leurs Pasteurs, s'appliquerent d'abord à l'instruction de ceux-cy. Si-tôt qu'ils furent instruits, ils travaillerent tous ensemble de concert à celle des peuples, et avec tant de fruit, qu'il ne reste aujourd'huy aucune des superstitions anciennes. La pureté des mœurs est icy plus grande que dans aucune isle de l'Archipel. Le Clergé y est trés-reglé. Un des Curez de cette ville nous a donné un exemple de vertu, qui ne doit pas être oublié. Aprés avoir partagé pendant sa vie, comme un bon Pasteur tout son petit bien avec les pauvres de sa paroisse, il leur en distribua le reste dans une maladie, dont il croyoit mourir. Dieu luy ayant rendu la santé, il se trouva plus pauvre que les pauvres mêmes, à qui il avoit donné tout ce qu'il avoit; et il vécut cependant aussi content dans sa pauvreté, que d'autres auroient fait dans leurs richesses.....

Nous avons dans nôtre maison une congregation de Nôtre Dame, dont les congreganistes contribuent beaucoup à maintenir la pieté dans cette isle. On en connoît quelques-uns, qui jeûnent au pain

et à l'eau tous les samedis et toutes les veilles des fêtes de la sainte Vierge.

Pour faire un bien solide parmy les grecs de cette isle, on éleve leurs enfans avec beaucoup de soin. Quelques-uns parmy eux sont si zélez, et si instruits, que nous les avons vû souvent disputer avec des schismatiques, qui avoient de la peine à leur répondre, et qui en étoient souvent confondus. Par le moyen de ces enfans nous avons reconcilié à l'Eglise romaine plusieurs de leurs parens et des familles entières.....

Cette isle a pris saint François Xavier pour son patron. Nos habitans luy ont fait bâtir une chapelle, qui est continuellement frequentée des grecs et des latins. Ils y ont recours dans toutes leurs necessitez, et ce grand Saint employe souvent son crédit auprés de Dieu en leur faveur. Il n'y a pas bien longtemps qu'une dame grecque du rit latin, nommée Catherine Storza, se voyant malade à l'extrémité, demanda en grace, qu'avant que de mourir, on luy apportast une image du Saint. Lors qu'elle l'eût entre les mains, elle la baisa avec beaucoup de respect et de confiance. A peine eut-elle achevé une courte priere, qu'elle se trouva guerie, avec l'étonnement et l'admiration de sa famille et des medecins, qui en furent témoins. Quelque temps aprés cette dame vint faire ses de-

votions dans la chapelle de saint Xavier, et luy rendre grace comme à son bienfacteur.

Les consolations dont nos Missionnaires ont joüi dans cette fervente mission, n'ont pas toûjours été sans croix. Le Pere d'Autruy, avec son compagnon, fut pris et mis à la chaîne, dans une irruption des infidelles. Il demeura six mois en galere, pendant lesquels il instruisoit et confessoit les esclaves. Il fut racheté par des marchands de Chio; mais quatre mois aprés il mourut, des fatigues de sa captivité. Un autre Missionnaire receût plusieurs coups de bâton d'un schismatique irrité contre luy de ce qu'il avoit converti une femme que ce malheureux aimoit. Nous ne parlons point des autres insultes que nous avons eû à souffrir pour les interests de la religion : mais nous pouvons dire que les souffrances nous sont avantageuses; car elles purifient nôtre zele, et redoublent nôtre ferveur...

Les Chrêtiens de Negrepont nous inviterent de venir dans leur isle, qui n'est éloignée de Thebes que de cinq lieües, et de deux journées d'Athenes. Ce fut pour les satisfaire qu'on y envoya deux de nos Missionnaires. Ils y trouverent beaucoup de travail, et beaucoup de fruit à faire, particuliérement auprés des esclaves galeriens, qui y passent l'hyver. Le nombre en est grand ; celuy des latins peut monter jusqu'à cinq ou six cents. Ils

sont sans secours, n'y ayant ni religieux ni prêtres latins dans cette isle. On leur permettoit de venir les fêtes et les dimanches dans nôtre chapelle, où nous avons veû arriver une chose fort extraordinaire.

La chapelle qui étoit au premier étage de nôtre maison, étant un dimanche matin toute pleine de ces esclaves, qui y étoient venus pour entendre la messe, le planché fondit tout d'un coup, et si également de tous côtez, que chacun se trouva dans la même posture, sans que qui que ce soit fût blessé. Ce qui parut en quelque maniére miraculeux, c'est qu'il n'y eût que l'endroit où étoit l'autel et le prêtre, qui demeura comme suspendu en l'air.

Parmy les esclaves dont nous venons de parler, il se trouve quantité de lutheriens, dont plusieurs ont été convertis. Entre les conversions qui se sont faites à Negrepont, il ne faut pas oublier celle d'un jeune homme de Paris. L'histoire de sa vie est assez extraordinaire. Ce jeune homme, à l'âge de dix-sept ans, sortit de chez son pere pour aller en Piémont trouver son frere, qui y servoit en qualité de lieutenant. De là il passa en Candie, où il fut pris et fait esclave. Sa captivité luy étant insupportable, il se fit turc pour en sortir, et prit ensuite l'habit de dervis, c'est-à-dire de religieux de la secte de Mahomet. Il passa 20 ans dans cet état, pendant les-

quels il fit paroître tant de modestie et de sagesse, qu'il s'acquit le nom de saint parmi les Turcs, et s'en fit si fort respecter, qu'Alli Bacha, le plus grand seigneur de Negrepont, le faisoit toûjours asseoir audessus de luy.

Quelque temps aprés nôtre dervis tomba dangereusement malade. Alli Bacha envoya querir incontinent un des Missionnaires, qui avoit fait plusieurs guérisons dans l'isle. Le malade touché des soins du Pere, et plus encore de la presence d'un religieux françois, qui luy reprochoit intérieurement son crime, luy avoüa qu'il étoit François comme luy, et né Parisien : il luy fit ensuite le détail de sa vie. Le Pere, admirant les secrets de la Providence, et voyant qu'il n'y avoit pas de temps à perdre dans l'état où étoit son malade, luy dit avec tous les témoignages possibles d'affection et de zéle, que Dieu l'avoit envoyé dans cette isle pour l'aider à sortir de son apostasie; que n'étant peut-être pas éloigné d'aller paroître devant luy, il n'avoit point de salut à esperer, s'il ne mouroit chrétien. Il excita ensuite la confiance de cet enfant prodigue, en luy découvrant les misericordes avec lesquelles Dieu reçoit les pecheurs penitens. Le malade se sentit attendri, la grace le pressa, les larmes coulerent bien-tôt de ses yeux. Il demanda à se confesser, il le fit avec toute la componction possible,

et ne pensa plus à autre chose qu'à bien mourir. Le Pere qui l'assistoit le voyant beaucoup plus mal, trouva le moyen de le communier secretement, et enfin il eût la consolation de le voir expirer saintement entre ses bras. Un Missionnaire à qui un pareil bonheur arrive se sent récompensé au centuple de tous les travaux de sa vie.

Outre les biens que tous les Missionnaires ont fait dans cette isle parmi les esclaves et les grecs, ils en ont fait encore de trés-grands parmi les albanois, dont les villages de Negrepont sont peuplez. La plûpart d'entr'eux ne s'étoient jamais confessez, non pas par irreligion, mais plûtôt par ignorance, ou manque de Confesseurs, en qui ils eussent confiance.. Nous avons veû des actions heroïques que plusieurs jeunes albanoises ont faites pour conserver leur innocence. Il n'y a pas long-temps, qu'il y en eût une attaquée par trois jeunes hommes, qui se défendit avec tant de generosité, que ces misérables, irritez de se voir vaincus par une personne si foible, eurent la cruauté de la tuer à coups de couteau.

La foy a eû aussi ses heros dans l'isle de Negrepont. Un chrétien s'y étant fait turc, il voulut obliger sa fille âgée de seize ans à suivre son exemple, elle n'en voulut rien faire. On la mena devant le Cady : sa mere vint consulter les Peres, sur ce

qu'elle avoit à dire à sa fille : eux luy ayant répondu qu'elle devoit l'exhorter à souffrir toutes sortes de tourmens, plûtôt que de se rendre, elle vint en mere chrêtienne l'encourager à persister dans sa foy jusqu'au dernier soupir de sa vie. Elle persista en effet malgré tous les mauvais traitemens qu'on luy fit. Le Cady fut si touché de la vertu et du courage de cette jeune chrêtienne, qu'il la fit rendre à sa mère, pour vivre comme elle voudroit; Dieu s'étant contenté du sacrifice que la mere et la fille venoient de luy faire, comme il se contenta autrefois de celuy d'Abraham et d'Isaac.

Nous avons veû encore dans cette même isle un pareil sacrifice d'un jeune homme natif d'Orleans, qui se nommoit George. Il étoit l'esclave d'un Aga. Son maître voulut l'obliger de l'accompagner à la Mosquée, pour y prier avec luy dans la solemnité du Beïran, qui est le jour de la grande réjouissance des turcs, après leurs jeûnes de trente jours. L'esclave luy répondit qu'il étoit chrêtien, et que sa foy luy défendoit d'y aller. L'Aga en vint aux menaces, et ensuite aux effets. Il le fit attacher à un gros arbre, et le fit battre. Quelques turcs qui étoient presens banderent leurs arcs pour le percer de fléches. Le chrêtien leur découvrit sa poitrine, et leur dit qu'il étoit prêt de recevoir leurs coups. Alors son maître admirant le courage de son domestique, et

pensant aux bons services qu'il luy avoit rendus, le fit délier et luy donna même la liberté. Si-tôt qu'il l'eût receuë, il vint chez nous, et nous raconta les graces que Dieu luy avoit faites.

Nos Missionnaires ont eû pareillement leurs persecutions. Les Pere de Guilly et Chamerlat ont été mis aux fers. Leur captivité porta bonheur à d'autres prisonniers, que ces Peres retirerent de l'esclavage du demon. Le Pere de l'Estringant supérieur de cette Mission receût deux coups de couteau.

Le mauvais air de cette isle nous a encore été plus contraire que les infidelles même. Il nous a enlevé plusieurs Missionnaires d'un merite extraordinaire, et entr'autres le Pere Richard et le Pere Rozier, hommes vraiment apostoliques. Ceux qui assisterent à la mort du dernier, nous ont asseûré que lorsqu'il expira ils virent une flamme qui brilloit sur son visage.

C'est la perte de tant de Missionnaires, qui nous a obligé de suspendre l'établissement de cette Mission, et de nous contenter d'y aller dans le temps de l'année, où l'air y est moins corrompu...

III.

Les benedictions du Ciel n'ont point cessé de couler en abondance sur la Mission de Smirne, et sur les Missionnaires jusqu'en l'année 1688, qu'un étrange acccident ruina presque toute la ville, et pensa perdre nôtre Mission.

Ce fut le 10 de juillet de cette année, qu'entre onze heures et midi, arriva à Smirne ce grand tremblement de terre, qui fit icy un si effroyable desordre. En moins de vingt-quatre heures la terre s'entr'ouvrit jusqu'à huit fois, et engloutit plus des deux tiers de la ville. Quelques heures aprés on vit des tourbillons de feu s'échapper par des crevasses de la terre; un gros vent qui s'éleva pour lors, les porta de tous les côtez, et alluma un affreux incendie, qui acheva de consommer les restes des ruines. Vingt mille hommes au moins périrent, soit par le feu, soit par le bouleversement des maisons : la nôtre avec nôtre petite chapelle fut du nombre de celles dont il ne parut plus aucun vestige. Nous fumes cependant assez heureux pour enlever le saint ciboire, nôtre superieur courut au tabernacle malgré le péril évident de sa vie, et il

porta les saintes hosties sur le bord d'un capitaine Marseillois, qui étoit au port [1].

Nous perdîmes tout le reste de nos petits meubles; mais dans cette perte commune, ce qui nous fut le plus sensible fut de nous voir presque sans esperance de pouvoir rétablir nôtre Mission ; car la politique des turcs ne souffre point de rétablissement des églises détruites, croyant par-là saper les fondemens de la religion chrêtienne : mais la Providence qui veilloit sur nous ne nous affligea, ce semble, alors que pour réparer aujourd'huy nos pertes avec usure. Monsieur Girardin qui étoit nôtre ambassadeur, ayant appris le malheur de cette ville, y ènvoya incessamment Monsieur Blondel, son chancelier, avec des patentes du consulat. Ce nouveau consul donna dans cette occasion de grandes preuves de son merite et de son habileté :

[1] Ce Père était le P. François de l'Estringant, natif d'Orléans. Voici les détails que nous trouvons dans les Lettres édifiantes : « Le « 10 de juillet, jour auquel arriva ce désastre, dont le souvenir « fait encore frémir, on a établi à Smyrne un anniversaire avec « jeûne et exposition du Saint-Sacrement. Il y a grand concours de « monde à cette fête, et beaucoup de communiants. Le Père François Lestringant, alors supérieur de cette Mission, qu'on retira « demi-mort de dessous les ruines de notre Maison, prie toujours, « quoique fort âgé, qu'on lui laisse faire le sermon de ce jour-là. « Personne, dit-il, ne le pouvant faire avec autant de connaissance « de cause, ni être aussi rempli de son sujet que lui. » *Lett. édif.* Paris, 1838, t. I, 33.

car il sceut si bien gagner la confiance de toutes les nations, que malgré les pertes qui les avoient découragez, il leur fit prendre la résolution de rendre leur commerce plus florissant que jamais.

Il n'attendoit plus que les ordres de Monsieur l'ambassadeur pour travailler au rétablissement de nôtre chapelle. Ce fut icy où nous conneûmes parfaitement le credit des ambassadeurs de France en cette cour. Monsieur Girardin n'eut pas plustost demandé de la part du Roy, son maître, un commandement pour nous rebâtir, non pas une chapelle, mais une église entiére, qu'il l'obtint et l'envoya en diligence à son chancelier, nôtre consul. Si-tôt qu'il l'eut receu, il fit jetter les fondemens de la nouvelle église; et sa generosité luy fit trouver dans ses propres deniers les avances necessaires.

Permettez, s'il vous plaît, Messeigneurs, que nous donnions icy à nos bienfacteurs une marque de nôtre reconnoissance, en vous rendant compte de ce qu'ils ont fait pour nous.

Messieurs de la chambre royale du commerce de Marseille ne furent pas plustost informez de nos pertes, qu'ils s'assemblerent pour pourvoir aux besoins de la religion et aux nôtres. Ils résolurent de nous faire rebâtir une eglise à leurs frais, et pour cela ils ordonnerent des levées sur tous les

vaisseaux françois qui chargeroient à l'échelle de Smirne.

Les fonds ayant été faits, Monsieur le Consul hâta si fort le travail des ouvriers, qu'en moins de deux ans l'eglise fut achevée. L'ouverture s'en fit le 3 de decembre, fête de saint François Xavier. Messieurs du commerce souhaitterent qu'elle fût mise sous la protection de saint Loüis, et elle fut la premiere de l'Asie qui porta le nom de ce grand Saint, patron de plusieurs de nos Rois. La ceremonie en fut faite par Monseigneur le Vicaire apostolique en presence de l'Archevêque des armeniens, et de plusieurs autres Prelats. Monsieur le Consul y assista à la tête de la nation; tout ce qu'il y avoit de grecs et d'armeniens à Smirne y vinrent donner des marques de leur pieté. La journée se passa dans tous les exercices de religion les plus propres à donner aux fidelles de la ferveur dans leur devotion. On y prêcha en trois langues differentes. La grand'messe et les vespres furent chantées solemnellement par le Vicaire apostolique. La benediction du saint Sacrement fut suivie d'une décharge generale de tous les canons, qui étoient sur les vaisseaux françois, pendant qu'on entendoit de tous côtez les cris de vive le Roy. Mais ce qui nous parut de plus remarquable, c'est que tout cet éclat qu'on doit éviter en ce pays-cy, bien loin de

choquer personne, édifia ceux qu'on auroit crû y devoir trouver à redire : plusieurs de ce nombre furent presens à nos cérémonies avec beaucoup de respect. On dit même que quelques-uns d'eux charmez de la pieté des fidelles s'écrierent en leurs langues : O que les chrétiens ont de foy! Ce qui est trés-constant, c'est que ce jour fut pour eux aussi bien que pour nous, un jour de joye et de réjoüissance.

Nôtre eglise depuis ce temps-là a toûjours été trés-frequentée; on y voit quantité de communians à toutes les Messes; il y en auroit même davantage, si nous étions un plus grand nombre de confesseurs.

Les dimanches nous assemblons dans nôtre cour les pauvres de la ville; nous leur faisons le catechisme, et nous leur distribuons ensuite une aumône.

L'ecole se tient tous les jours, matin et soir. Nous admirasmes, il y a quelque temps, le courage d'un petit orphelin âgé de six à sept ans : ses parens l'étant venu prendre pour le mener au prêche, ils luy firent toutes les violences qu'on peut faire à un enfant de cet âge, jusqu'à le maltraiter avec excés, l'enfant tint toujours ferme, et leur dit qu'ils le tuëroient plûtôt que de le mener prier Dieu ailleurs que dans l'eglise des Missionnaires.

Nous continuons nôtre Mission sur les vaisseaux françois, venitiens, genois et ragusois qui sont au port. On n'oublie pas celle des prisons et des hospitaux, non plus que les visites des familles chrétiennes. Dans tous ces differens emplois les Missionnaires trouvent de grands sujets de loüer Dieu et de le benir.

Deux ministres et trois marchands, tous cinq hollandois, furent si touchez, il y a quelque temps, du sermon d'un de nos Missionnaires, qu'ils vinrent ensuite nous prier de les instruire et de recevoir leur abjuration. Nous avons aussi reçû celle d'une femme hollandoise, et cette femme devenuë fidelle a sanctifié son mary, selon le précepte de saint Paul.

Un françois faisant icy l'office de canonier, et ayant été si malheureux que d'abjurer sa religion pour éviter les coups dont on l'accabloit, est venu chez nous fondant en larmes; et aprés s'être préparé par une austere penitence à recevoir l'absolution de son crime, un de ses parens l'a ramené dans son pays.

Une femme native de Negrepont, qui avoit épousé un homme d'une religion bien contraire à la nôtre, a reçû le baptême, et a demandé le nom de Marie. Dieu a fait la même grace à plusieurs autres.

Les matelots, dont nous avons parlé, ont tant de zele pour leurs compagnons, que si-tôt qu'ils en trouvent quelques-uns, qui sont dans l'erreur et dans le vice, ils ne manquent jamais, ou de nous l'amener, ou de nous en avertir. Deux esclaves polonois ont fait depuis peu leur abjuration entre nos mains.

On a tout sujet d'être content des grecs et des armeniens de cette ville. Le nombre des catholiques s'augmente parmi eux : ils vivent avec édification, et souffrent avec patience les avanies que leur religion leur attire. Plusieurs d'entr'eux sont toujours prests à la deffendre au péril même de leur vie. Nous avons vû depuis peu un grec assez heureux pour la donner : il est vray que sa fin glorieuse avoit été precedée d'une faute considerable.

Il étoit âgé de quarante ans, natif d'une petite ville prés d'Athenes dans la Morée. Il se nommoit Antoine Talandi. S'étant trouvé un jour avec quelques turcs, ses camarades, il leur dit dans la chaleur du vin, qu'il étoit turc. Sur cette seule parole, on le mena promptement chez le cadi. L'état où étoit nôtre grec, luy fit repeter tout ce qu'on voulut. Il reçût en même temps six écus pour le prix de son apostasie. Mais la nuit luy ayant rendu ce que le vin luy avoit fait perdre, il recon-

nuit sa faute, et la pleurant amerement, il la confessa à un prêtre, qui l'obligea de se dédire en public. Il obéit sans hesiter, quoy qu'il sçût bien que cet aveu luy coûteroit la vie. On le mit en prison, où il souffrit la bastonnade et la faim. Un Papas obtint avec un present la permission de le visiter; il trouva même le moyen de le communier en secret. Le prisonnier, aprés avoir mangé le pain des forts, attendit avec une sainte impatience, qu'on vînt lui annoncer la mort. Il écouta sa sentence avec une joye qui étoit peinte sur son visage, et qui parut toujours la même jusqu'au dernier soupir de sa vie. Dans le moment qu'on luy tranchoit la tête, on l'entendit prononcer les saints noms de Jésus et de Marie.

Nous sommes encore assez souvent témoins de plusieurs autres actions de nos catholiques, qui pour être moins éclatantes devant les hommes, ne font pas moins d'honneur à la religion, et sont aussi meritoires devant Dieu. Celles de nos congreganistes sont de ce nombre. Le temps qui ralentit quelquefois la ferveur de toutes les assemblées de pieté n'a rien encore diminué de la leur. Nous les voyons aussi charitables et aussi zelez pour les bonnes œuvres, qu'ils ayent jamais été; ils délivrent quantité d'esclaves; ils assistent les malades; ils font la guerre à tout ce qui peut corrompre les

mœurs de la jeunesse; et nous les trouvons toûjours prests à entrer dans tout ce que nous proposons pour la gloire de Dieu. La confiance, qu'ils ont en Nôtre-Dame, fait qu'ils mettent tous leurs vaisseaux sous sa protection, et en experimentent souvent de prompts secours dans les dangers continuels, où leurs marchandises sont exposées.

Mais nous ne pouvons parler icy de cette fervente congregation, sans penser à la perte qu'elle vient de faire d'un de ses plus illustres sujets. La mort vient de luy enlever Monsieur de Rians, âgé seulement d'environ trente ans. Les services de Monsieur son pere dans le consulat de Smirne, qu'il a exercé pendant plusieurs années, avoient porté le Roy à faire succeder le fils au pere dans l'employ de consul. A peine en avoit-il reçû les patentes, qu'il a plu à Dieu de l'appeller à luy. C'étoit un jeune homme sage, habile et appliqué. Il est icy regretté de tout le monde et particuliérement des Missionnaires, qui le regardoient comme un des appuis de la religion. Il est mort aprés avoir donné commencement à une bonne œuvre, qui sera la source, comme nous l'esperons, d'un trés-grand bien pour la nation.

Dix des plus considerables de la congregation, dont il voulut être du nombre, firent pendant la semaine sainte de l'année derniere la retraite de

huit jours, avec toute l'exactitude et la regularité qu'on observe dans celles de nôtre noviciat de Paris et de plusieurs autres de nos maisons. La satisfaction que ces Messieurs en ont euë, et le profit qu'ils en ont tiré, ont fait naître à plusieurs l'envie de faire une pareille retraite. Nous tâcherons d'entretenir un si saint exercice, que l'experience a fait voir être un des plus propres à operer la sanctification des ames.

Nous avons encore donné icy commencement à un autre établissement d'une grande importance, pour détruire peu à peu le schisme si enraciné dans l'Orient, et pour ramener tant de brebis égarées au commun pasteur de l'Eglise. C'est l'établissement d'un seminaire, dont le projet a été formé à Paris depuis deux ans, et qui est destiné non seulement pour former nos nouveaux Missionnaires à la vie apostolique, et pour leur donner le temps d'apprendre les langues et les dogmes des orientaux; mais encore pour y élever des enfans choisis dans les differentes nations du Levant, et les instruire pour être un jour en état de remplir les dignitez ecclesiastiques, et d'en chasser le schisme qui s'en est emparé.

Nous avons presentement six jeunes seminaristes dans nôtre maison, qui ont beaucoup profité de nos soins, et qui nous donnent de grandes espe-

rances. Le peu de charités que nous recevons presentement de France, nous empêche d'en avoir un plus grand nombre : nous attendons même que la Providence nous envoye ce qui nous est necessaire pour l'entretien de ceux que nous instruisons.

Le bâtiment nous manquoit pour loger les seminaristes et les Missionnaires. Nous avons encore trouvé dans les liberalitez de Messieurs du commerce de Marseille , de quoy reparer ce que le tremblement de terre nous avoit fait perdre. Monsieur le Bret, premier president du Parlement d'Aix, et intendant de la province, qui a autant de zéle pour la religion qu'il en a pour les interests du Roy, representa à ces Messieurs que nous étions sans maison. Bien-tôt aprés leur chambre étant assemblée, ils nous destinerent avec beaucoup de bonté une somme considerable, pour nous aider à faire un bâtiment conforme à nôtre dessein du seminaire. Lorsqu'il sera achevé, nous aurons de quoy loger plusieurs Missionnaires et plusieurs seminaristes ; et cette Mission aura l'avantage de fournir des ouvriers evangeliques à toutes les provinces d'Orient, et de leur donner un jour des prelats pour les gouverner.

Nous esperons, Messeigneurs, que ce nouvel établissement meritera vôtre approbation. Les avantages que vous retirez de vos seminaires pour

l'avancement de la gloire de Dieu dans vos diocéses, vous fera juger de l'utilité de celuy-ci pour toute l'Eglise d'Orient......

L'ecole que nous avons etablie ici (à Santorin) pour l'éducation de la jeunesse, et a qui été fondée par madame la présidente de Nesmond, fait des biens que l'on ne peut imaginer[1]. Car non-seulement les jeunes gens y apprennent les belles-lettres, avec les principes de la vie chrêtienne, pour estre un jour eux-mêmes les Apôtres de leur isle; mais ils nous servent pour faire des instructions publiques. Car ces jeunes gens sont stilez à disputer entr'eux sur les veritez de la Religion. Ils s'objectent les uns aux autres des difficultez, et y répondent. Ils recitent par cœur de petits sermons de morale, mêlez d'histoires de l'ancien et du nouveau Testament, tres-agreables aux orientaux. Ces paroles saintes dans leur bouche font souvent plus d'effet que dans les nôtres : car ils s'acquittent si-bien de cet exercice, que ceux qui viennent de tous côtez en grand nombre pour les entendre, s'en retournent charmez. Voila un sujet de joye tres-sensible et tres-consolant pour l'illustre famille, qui est la fondatrice d'un si grand bien.

Nous continuons à distribuer avec beaucoup de

---

[1] Les détails que nous donnons sont postérieurs à la Relation imprimée du P. François Richard sur l'île de Saint-Erini (Santorin).

succés et de fruit les remedes qui nous viennent de France ; ceux que madame de Miramion a eû la charité de nous envoyer ont fait icy des cures merveilleuses, et nous ont aussi servi à guerir des ames plus malades que les corps.

La Congregation érigée en l'honneur de la sainte Vierge est tres-remplie et tres-fervente. Comme nous ne sommes dans cette isle que trois Missionnaires, nous ne pourrions pas, sans le secours de nos Congreganistes, satisfaire à tant de devoirs differens.

Enfin la plus grande marque que nous puissions donner des benedictions que Dieu verse sur la Mission de Saint-Erini, c'est que de tous les grecs et de tous les latins qui y habitent, à peine en voyonsnous presentement qui ne soient tres-catholiques.

TABLE.

PREMIÈRE PARTIE. — 1609-1610.

DEUXIÈME PARTIE. — 1612; 1616.

TROISIÈME PARTIE. — 1663-1664.

QUATRIÈME PARTIE.

CINQUIÈME PARTIE. — 1658.

SIXIÈME PARTIE.

Poitiers, typ. et stéréotyp. Oudin.

